

GÉRARD FAURÉ

LE PRINCE

DE LA COKE

DEALER DU TOUT-PARIS...
LA SUITE

Table des matières

- 1.
2. [chapitre 1](#)
 1. [De Marbella à Paris en passant par Amsterdam...](#)
3. [chapitre 2](#)
 1. [... jusqu'en prison](#)
4. [chapitre 3](#)
 1. [Dans le bureau de ma juge](#)
5. [chapitre 4](#)
 1. [Les frontières de l'extase](#)
6. [chapitre 5](#)
 1. [Les confidences de Zampa](#)
7. [chapitre 6](#)
 1. [Mes démêlés avec les femmes](#)
8. [chapitre 7](#)
 1. [Les élites pédophiles](#)
9. [chapitre 8](#)
 1. [Quand la coke tue](#)
10. [chapitre 9](#)
 1. [Quand la coke sert à tuer](#)
11. [chapitre 10](#)
 1. [Tous fous de la coke](#)
12. [chapitre 11](#)
 1. [Sex & drugs &... disco à Londres](#)
13. [chapitre 12](#)
 1. [Embrouilles avec des stars](#)
14. [chapitre 13](#)
 1. [Avocats pourris](#)
15. [chapitre 14](#)
 1. [En détention à Liancourt](#)
16. [chapitre 15](#)
 1. [Retour aux affaires, et à la case prison](#)
17. [chapitre 16](#)
 1. [Le top-modèle qui voulait que je sois son tueur à gages](#)

LE PRINCE DE LA COKE

DU MÊME AUTEUR

Dealer du Tout-Paris, Nouveau Monde éditions, 2018

Maquette : Farida Jeannet

© Nouveau Monde éditions, 2020
44, quai Henri-IV - 75004 Paris
ISBN : 9782380940381

Gérard Fauré

LE PRINCE DE LA COKE



CHAPITRE 1

De Marbella à Paris en passant par Amsterdam...

En 1972, alors que je vivais à Marbella, la plus belle ville côtière d'Espagne, où j'étais installé depuis 1964, je décidai soudainement de partir pour suivre une jolie Néerlandaise, qui avait réussi à conquérir mon cœur, mon âme et mon corps, dans ce paradis nordique qu'était à l'époque la ville d'Amsterdam.

Jusque-là Marbella m'était apparue comme la ville qui correspondait le plus à ma personnalité. Pour moi, grand chasseur de femmes devant l'Éternel, elle était un territoire de chasse riche en proies féminines et pratiquement inépuisable. La ville la plus vivante, la mieux « fréquentée » en termes de « résidents permanents », et, avec son architecture, la nature et la propreté de ses plages, elle était à mes yeux la plus mirobolante, la plus mirifique, tout simplement la plus accueillante d'Espagne. Ce qui faisait que, dans mon esprit, y finir mes jours était, tout bien considéré, la meilleure des options.

Pourtant, le sort en ayant décidé autrement, j'eus un jour à me résoudre à le quitter, ce petit paradis, le cœur serré. Mais la Hollande, connue pour être ultra permissive, était le seul pays où je pouvais poser mes valises et m'installer sans trop de risques de terminer ma vie au fond d'une oubliette, comme cela m'était arrivé une fois en Espagne.

J'avais déjà une mentalité de hors-la-loi, de révolutionnaire, de marginal excessif en quittant le sol ibérique, où je croyais avoir tout vu, tout entendu, tout vécu. Mais la Hollande, en plus de me conforter dans mon amoralité, et plus tard la France dans mon immoralité, me démontra que j'étais encore bien loin de la réalité...

En effet si je croyais avoir tout essayé, tout compris et tout savoir sur la nature humaine après quelques années à Marbella, et après y avoir fréquenté des gangsters venant du monde entier – qui s'y cachaient ou y passaient des vacances bien méritées, et qui, protégés par le maire qui se laissait volontiers

corrompre, faisaient toutes sortes d'affaires illicites au vu et au su d'une police encore plus corrompue –, je déchantai vite après quelques mois en Hollande.

En effet, ce pays que l'on m'avait décrit comme étant démocrate à outrance, permissif et pas très « méchant » en matière de peines judiciaires, m'est rapidement apparu comme étant l'université internationale du crime à ciel ouvert, et en tous genres... Un vrai repaire de pirates internationaux de grande envergure et de qualité, mais très « sympathiques » et bons vivants.

Quelques années plus tard, après un séjour enchanteur et inoubliable dans ce pays pendant lequel je m'étais appliqué à parfaire mon éducation criminelle – comme cela se fait dans toutes les prisons du monde – pour devenir un voyou fin et distingué (ce que je n'étais pas auparavant), je décidai d'aller à Paris. Cette ville que le monde entier s'accordait à dire qu'elle était la capitale du raffinement, du savoir-vivre et des bonnes manières, en bref tout ce qui manquait à l'enseignement hollandais qui lui n'était basé que sur le pragmatisme, le business à l'américaine pur et dur teinté de piraterie sans foi ni loi.

Ce fut une grande erreur que de venir m'installer à Paris, car ce que j'allais découvrir allait dépasser mon entendement, moi qui étais pourtant un peu dément... je le jure ! Plutôt qu'un Paris dansant, joyeux et vivant, plein de gens avenants, je découvrais une ville d'hypocrites, d'envieux, de délateurs, de vicieux et de pervers ; un pays débordant de politiciens et de parlementaires véreux, cocaïnomanes pour la plupart et grands donneurs de leçons, qui passaient leur temps à nous faire la morale et à nous inciter à respecter les lois hautement liberticides et les interdits que sans cesse ils s'ingéniaient à nous concocter, alors qu'eux-mêmes les enfreignaient allègrement. Sans oublier les critiqueurs, les empêcheurs de tourner en rond, qui ne sont sur terre que pour emmerder ceux qui ne partagent pas leurs idées, des pécheurs devant l'Éternel à qui ils montrent le chemin à grand renfort de sermons hypocrites, alors qu'eux sont pourris jusqu'à la moelle.

CHAPITRE 2

... jusqu'en prison

Cloîtré dans ma nouvelle résidence de 9 mètres carrés d'un confort très relatif que j'allais devoir partager avec les cafards, les araignées et les rats, située dans l'enceinte de la maison d'arrêt de Fleury-Mérogis où l'État m'avait invité à résider après mon arrestation¹, j'essayais, pour me calmer, de m'adonner à la méditation.

Le moment était venu, pour moi, de procéder à un examen sérieux de ma personnalité et, partant, à une profonde remise en question. Un tel examen aurait dû être demandé, voire exigé par les magistrats qui allaient me condamner. Mais apparemment ils se foutaient royalement de ma santé psychique : cela les arrangeait d'avoir les mains libres pour pouvoir me condamner au maximum sans pouvoir retenir de circonstances atténuantes.

Étant dans un état de santé assez critique dû au choc de mon arrestation, j'ai pensé qu'avant de faire le bilan de mon passé et d'analyser la situation dans laquelle je me trouvais, il me fallait d'abord sortir du brouillard dans lequel la consommation excessive de cocaïne m'avait plongé. C'était nécessaire pour être crédible à mes propres yeux, puis aux yeux de ceux qui allaient me juger, la coke circulant encore dans mon organisme.

* * *

À quoi au juste devais-je m'atteler ?

À reconstituer les faits et les événements qui m'avaient fait atterrir dans cette prison ?

À déterminer les causes qui avaient produit ces effets catastrophiques ?

À définir l'origine ou plutôt les origines de mon arrestation – vu le nombre d'ennemis que je m'étais fait dehors, il n'était pas exclu que plusieurs personnes fussent à l'origine de mon malheur – pour en comprendre la vraie raison ?

Aurais-je dû me formaliser, lors de mon arrestation, des interminables sermons que me firent les policiers, accompagnés de coups de bottin téléphonique sur la tête, de coups de pied dans les fesses, quand ce n'était pas des coups de poing dans le ventre suivis de gifles magistrales, avec pour fond sonore les mille et un reproches habituels que vous font tous les policiers, d'avoir fourni de la coke à des gens qui, pauvres victimes, ne savaient pas ce qu'ils faisaient ?...

Et Jean-Edern Hallier, n'aurais-je pas dû l'éviter ? Il aurait pu m'entraîner dans de graves problèmes si les policiers avaient su que c'était moi qui lui fournissais, royalement, 50 grammes de coke par semaine, contre espèces sonnantes et trébuchantes, au prix de mille acrobaties et subterfuges pour pénétrer chez lui sans me faire voir des policiers qui étaient de jour comme de nuit en faction devant sa maison, aux aguets de ses moindres mouvements ?...

Bien sûr, j'aurais pu éviter de fournir tous ces gens qui ne pensaient qu'à nuire à leurs prochains, et qui pour être capables de le faire se bourraient le pif de ma cocaïne ! Mais pour être franc, d'une part, à l'époque je me foutais royalement de ce qui se passait dans ce pays, d'autre part, les fournir en coke ou en cannabis m'apportait une adrénaline exceptionnelle.

Car vendre aux plus grands salopards de France n'était pas donné à tous les dealers. L'adrénaline je la trouvais non pas dans les ventes de coke qui me rapportaient certes beaucoup d'argent, mais dans le fait que ces deals me permettaient d'entrer dans les coulisses, pour ne pas dire dans les entrailles de ce monde souterrain qu'était la politique.

« Vous n'avez donc ni regrets ni remords ? » m'avait interpellé le procureur pendant mon procès. Pourquoi en aurais-je eu ? Les gens que j'ai approvisionnés jusqu'ici en ont-ils, eux, des remords ? Regrettent-ils le mal qu'ils font au peuple français en dilapidant l'argent qu'ils prélèvent indûment pour faire la fête ou se balader à travers le monde ? Devais-je aussi me reprocher d'avoir contribué à éliminer, pour le compte de la France, des gens dangereux lorsque j'étais membre du SAC – ou, pour mon propre compte, de vrais salopards qui essayaient de me faire la peau ?

Et pourquoi devrais-je me reprocher d'avoir fourni de la came de haute qualité et des prostituées à de puissants personnages français, alors que le roi du Maroc Hassan II fournissait en grande quantité du cannabis aux réseaux de Pasqua, qui le revendaient en France sans le moindre état d'âme, et des

prostituées de luxe à Chirac et Pasqua, lorsqu'il les invitait dans l'un de ses multiples palais ?

Le même Hassan II m'a condamné, sans même passer par les tribunaux, à vingt ans de prison par contumace, juste parce que le fils de son ministre de l'Agriculture était mort d'une overdose de coke que je venais de lui fourguer. Et ensuite à six ans de prison pour avoir introduit dans son pays une Mercedes volée en Allemagne à l'ambassadeur du Maroc, alors que de hauts fonctionnaires des douanes et de la police – voire des ministres – volaient impunément les voitures de luxe qui leur tapaient dans l'œil à des touristes sans défense, en les saisissant au cours de contrôles « inopinés » après avoir « trouvé » dans leur coffre des quantités relativement importantes de cannabis, quand ce n'était pas des armes ou de la fausse monnaie²...

Et que dire de la prostitution qui sévissait dans ce pays, qui était légale pour le consommateur musulman, mais formellement interdite aux non-musulmans, qui tombaient sous le coup de la loi s'ils se hasardaient à coucher avec une musulmane, et risquaient une grosse amende, voire plusieurs jours en garde à vue ?... Ce qui permettait à certains policiers de s'enrichir grâce à la corruption.

J'y reviendrai : la fête et le vice sont constants dans les hautes sphères, notamment parmi les ministres et certains parlementaires, qui se permettent d'enfreindre allègrement les lois qu'ils viennent de voter, sans oublier tous les tabous qu'ils piétinent et les interdits qu'ils ignorent volontairement.

Alors devais-je me repentir du « mal » que j'avais fait en vendant de la drogue à certains de nos gouvernants et à quelques crapules notoires ? Pas sûr ! Dans tous les milieux on prend hélas de la coke aujourd'hui en France.

Que voulaient-ils, en vérité, tous ces prêcheurs de morale, ces gens toujours prêts à critiquer ce qui ne leur convenait pas ? Que je me repente d'avoir fourni la meilleure coke du monde à des gens avisés, à des initiés, des hédonistes désireux de goûter à tout et à n'importe quoi pour se faire plaisir, et à de gros pervers désirant augmenter leurs perversions en s'aidant de la coke ? Pouvais-je changer les gens, leurs habitudes, la société, en leur refusant ma coke ? Pouvais-je leur interdire de s'intoxiquer, de s'empoisonner, de satisfaire leurs déviances malsaines, leurs vices et leurs addictions ? Il y avait tellement de simagrées, d'hypocrisie, de mensonges autour de cette drogue que j'en étais écœuré, moi qui venais de Hollande, où tout se passait ouvertement.

Dans ma carrière de voyou, j'ai toujours agi par instinct en obéissant à mes mauvais démons et je n'étais pas prêt à les renier, car je m'entendais bien avec eux... Dès mon plus jeune âge, j'ai été pris entre deux pièges : l'intégrité, l'honnêteté, le puritanisme de mon père d'un côté, et de l'autre la malhonnêteté et la noirceur d'esprit de ma mécréante de mère. À quel instinct devais-je obéir ? Qui devais-je suivre ? À qui faire plaisir ?

C'est clairement le caractère de ma mère qui s'est imposé en moi.

Ai-je participé à la grandeur de la France en aidant les chanteurs à bien chanter, les acteurs à bien jouer, les producteurs à mieux produire, les hommes d'affaires à mieux vendre en se risquant, coke aidant, sur les marchés internationaux ? Les sportifs à être plus performants, même s'ils devaient en passer par la triche car qu'avaient-ils en face d'eux, sinon de gros dopés venant du monde entier s'aidant de toutes sortes de drogues, dont la cocaïne, pour joindre l'utile à l'agréable ? J'ai été dénoncé par un journal, *Minute* je pense, qui prétendait que j'alimentais en cocaïne, par le biais d'un de mes revendeurs, le fameux Guy Drut et bien d'autres sportifs de haut niveau. Et que j'aurais pourri le monde du sport français... Faut-il en déduire que ce dernier aurait été au plus bas sans moi ?

Ne devrait-on pas dans ce cas me donner une médaille pour avoir aidé, par le biais de la coke, nos gloires nationales à le rester ? Pour avoir aidé notre Johnny national à rester une bête de scène et à aller au bout de ses concerts ? Quand ce ne sont pas certains de nos gouvernants qui grâce à mon « produit » ont pu supporter la fatigue de la fonction ministérielle ou présidentielle – tout en continuant à faire la fête et à baiser tout ce qui bouge ? Ajoutez à cela que beaucoup de gens ont appris à mieux se connaître en prenant de la coke. Tel hétéro macho, dragueur invétéré, découvre un jour qu'en réalité il est un bisexuel ou un homosexuel refoulé : est-ce un problème ?

Ils me faisaient rire, ces hauts personnages qui plus que d'autres étaient informés des dangers de la cocaïne ou des opiacés, et qui malgré moult avertissements, bravant « courageusement » l'interdit, se ruaient dessus, quitte à pleurer et à balancer leur méchant dealer sans scrupules, à se plaindre et à diaboliser les drogues si d'aventure ils étaient arrêtés par la police...

Pourquoi avais-je mis les pieds dans ce panier de crabes qu'était la haute société parisienne et fréquenté des élites, qui s'affranchissaient de toutes les règles et allaient sans hésiter m'envoyer en prison, alors que quelques mois plus tôt j'étais leur héros, un bienfaiteur qu'ils n'avaient de cesse de célébrer

quand ils le rencontraient ? Pour l'argent ? J'aurais pu en gagner autant, sinon plus, à Marbella ou en Hollande. Mon compte en banque contenant 5 millions de francs avait été saisi par l'État ainsi qu'un énorme sac de bijoux. La notoriété ? Des articles dans tous les journaux de France ? La belle affaire... Est-ce que tout cela valait les dix ans que j'allais passer en prison ?

J'ai été stupide. Je voulais, en fanatique de la coke que j'étais alors, faire du prosélytisme. Apporter la « bonne parole » aux profanes en leur faisant découvrir les bienfaits de cette drogue sans toutefois en connaître vraiment les méfaits, car à cette époque je n'avais pas assez de recul. À force de vouloir convaincre les gens que ce produit était un don de Dieu alors qu'il était le diable sous forme poudreuse, j'ai fini par croire, moi-même, que c'était ce qu'il y avait de plus beau sur terre – et donc par l'utiliser sous toutes ses formes, notamment en la fumant, ce qu'il y avait de pire. J'avais pourtant de bonnes raisons de ne pas replonger dans cet enfer.

Dès le début des années 1980 aux Pays-Bas, pris au piège de ma connerie, je m'étais mis bêtement à fumer du crack, à raison de 10 à 20 grammes par jour, ce qui fut pour moi le meilleur moyen de vider mon compte en banque et ma santé qui déjà était chancelante. Ce fut vraiment stupide de ma part de me lancer dans ce délire, d'où il serait très difficile de sortir, d'autant plus que, habitant dans un appartement situé dans le quartier chaud d'Amsterdam, près de la station Central, au bord d'un canal, j'avais la possibilité d'en voir les effets. J'avais tous les jours la mauvaise surprise de voir des cadavres de drogués au crack passer devant moi en glissant sur l'eau pendant que je prenais mon petit déjeuner. Des cadavres qui flottaient sans que personne vienne jamais les ramasser. Sachant d'où ils venaient, on ne voulait pas se risquer à les sortir de l'eau par peur d'être contaminé.

Au départ c'étaient des jeunes gens suicidaires, qui, après être tombés dans la pire des addictions, celle du crack, étaient devenus de véritables zombies, circulant à tout petits pas dans les rues d'Amsterdam pour mendier une pièce de-ci de-là, en insultant et en brusquant ceux qui ne voulaient pas leur faire l'aumône, au grand dam des citadins et des touristes.

Le maire de la ville, un homme pragmatique mais aussi expéditif, devant la recrudescence de ces « crackés » et leur comportement agressif, a pris l'affaire en main et décidé en désespoir de cause de les enfermer dans un bateau bon pour la casse, qu'il avait fait ancrer et amarrer près de la gare en lui donnant des noms évocateurs, un tantinet ironiques, comme le « naufrage

», « le dernier voyage » ou encore « la dernière escale ».

C'était une véritable « no go zone » ce bateau, un lieu consacré à la drogue, où les gens normaux ne pouvaient pas pénétrer. Livrés à eux-mêmes et aux dealers qui venaient leur apporter de la drogue payée par la mairie, les « locataires », qui ne payaient pas de loyer, ayant le droit de consommer tout ce qu'ils voulaient à bord, s'en donnaient à cœur joie, en se droguant à longueur de journée jusqu'à plus soif, ne comprenant pas que s'ils se trouvaient là c'était pour mourir le plus vite possible à l'abri des regards.

Le maire, pour se débarrasser de ces déchets humains, n'avait pas trouvé mieux que de les encourager en leur fournissant tous les produits nécessaires à leur suicide programmé. Ce qui, il faut le dire, accéléra la disparition de ces gens, à raison de deux à trois cadavres par jour, qui passaient inévitablement devant ma maison avant d'atterrir, après avoir fait le tour de la ville, dans la mer, empoisonnant au passage les poissons qui se trouvaient sur leur chemin et n'avaient rien demandé.

C'était le début des années 1980. Ce spectacle aurait dû me faire réfléchir. Hélas, quelques mois plus tard je tombais moi aussi dans la déchéance totale. Et seule mon incarcération dans la prison d'Amsterdam quelques semaines plus tard m'a sauvé la vie. Sans cette arrestation providentielle, peut-être aurais-je fini par rejoindre le monceau de cadavres qui s'étaient accumulés dans l'un des estuaires les plus importants de la ville et terminé ma vie dans le ventre d'un poisson...

Cette expérience aurait pu me servir de leçon... mais non ! Quelques années plus tard, étourdi par ce que je croyais être ma position privilégiée dans le Tout-Paris, harcelé par de multiples sollicitations pour livrer diverses boîtes à la mode, pour entretenir de fausses amitiés de stars, tenté d'augmenter un chiffre d'affaires déjà respectable, je commis l'erreur de replonger en consommant avec mes nouveaux amis. Grave erreur.

Je redis ici que la cocaïne n'est pas une « bonne drogue », et loin de moi l'intention d'en faire l'apologie, car les drogues, légales ou illégales, étant à mon sens toutes mauvaises, je nagerais en plein dans le mensonge. Je me demande en revanche qui est l'empoisonneur du peuple dans cette histoire, si ce n'est l'État français, qui d'un côté autorise la vente d'alcool et du tabac (les plus grands poisons que l'humanité ait eu l'idée de créer, parce qu'ils causent des cancers et des cirrhoses mortelles) et de l'autre interdit la vente de cannabis, poussant les gens à en acheter au marché noir, quand ce n'est

pas de la pseudo-coke – le plus souvent coupée avec de la farine –, qui après avoir été snifée à multiples reprises cause des dommages irréversibles au cerveau.

L'État français, en toute connaissance de cause et parce que ça lui rapporte gros en taxes, autorise, quand il ne l'encourage pas, la vente de médicaments dangereux, de poisons mortels qui remplissent les hôpitaux, les asiles et les morgues, et qui abrutissent ceux qui les consomment, quand ils ne les rendent pas fous ou débiles, tout en contribuant à creuser le trou de la Sécu... Qui est encore le fabricant de morts, si ce n'est l'État français, qui autorise la fabrication et la vente d'armes de guerre qui tuent chaque année des centaines de milliers d'innocents dans le monde, faisant rentrer dans ses caisses des sommes phénoménales, par le biais des impôts, sans oublier l'argent des commissions qui entre dans les comptes en banque de leurs complices, les gros industriels ?... Un argent qui sert le plus souvent à payer les voyages à l'étranger, la cocaïne et les putes étrangères de leurs politiciens « bienfaiteurs ». Va-t-on un jour ouvrir les yeux et arrêter de prendre les Français pour des cons en leur faisant croire que tous les problèmes viennent des drogues illégales et des banlieues ?

Devais-je, dès lors, aller seul en prison ? Mes « coreligionnaires » de la cocaïne n'auraient-ils pas dû m'accompagner ? Selon la loi, la consommation de coke est formellement interdite et sévèrement réprimée. Mais bon, pouvait-on mettre des gens comme Chirac ou Hallyday en prison ? Voire Freddy, le milliardaire qui m'achetait de la coke pour empoisonner une célèbre princesse dans le but de l'épouser. A-t-il été arrêté malgré la déclaration sulfureuse que j'ai faite contre lui ? Non ! Allez savoir ce qu'il s'est passé dans les coulisses, car Freddy, qui se disait juif iranien et colonel dans l'armée israélienne, était un important revendeur d'armes françaises à l'étranger. Et pourquoi mes clients n'ont-ils jamais été inquiétés, tels ceux qui ont été arrêtés avec de la drogue chez eux ou sur eux, comme Philippe Léotard ou Johnny qui avait 10 grammes dans sa poche quand il a été auditionné en 1986.

Des frustrations ? J'en ai eu des tonnes ! Des trahisons, bien plus que mon compte. De fausses relations, j'en ai eu aussi en quantité, mais c'est inévitable quand on possède quelque chose qui plaît aux autres. Des mensonges, j'en ai aussi accumulé des tas, y compris envers moi-même... Alors que dois-je retenir de positif dans la vie que j'ai menée ?

J'ai sans conteste bien vécu et j'ai appris à connaître parfaitement le genre humain, sous toutes ses coutures, grâce à la coke, ce qui m'a aidé à supporter le fardeau de la prison. La drogue, c'est comme la prison : quand on en sort, son souvenir nous pèse *ad vitam æternam*...

Pendant des dizaines d'années, je dois le dire, je me suis sans cesse posé la question de savoir si je devais écrire ce que j'ai vécu. Et puis un jour j'ai décidé qu'avant ma mort, c'était un devoir de dénoncer la corruption qui règne dans notre société, de parler de la coke qui gangrène actuellement tous les milieux, notamment sportif, celui du show-business mais aussi de la politique jusqu'au plus haut niveau de l'État. Aussi je me suis dit que raconter tant mes malheurs que mes bonheurs serait une bonne chose, surtout si j'arrivais par ce biais à convaincre mes lecteurs que prendre de la coke n'est pas une bonne idée. C'est faire un pacte avec le diable. C'est aliéner ou hypothéquer sa santé à moyen terme. C'est se foutre dans la merde pour de multiples raisons que j'évoque un peu plus loin, la principale étant que se mettre dans le pif, et donc dans le cerveau, une poudre mélangée avec n'importe quoi, c'est suicidaire, car la plupart des dealers sont de gros enfoirés prêts à vendre du poison pour se remplir les poches.

Dans le délire qu'a été ma vie, j'ai eu la chance de pouvoir satisfaire mon addiction avec de la coke pure. Mais tout le monde n'a pas cette « chance » car la consommation de coke évoluant de manière exponentielle, les petits malins vont sûrement chercher de nouveaux produits de coupe de moins en moins coûteux et donc de plus de plus en plus nocifs. Qu'on se le dise ! J'ai vu et connu des tas de gens qui sont restés perchés à vie après avoir snifé une coke hyper merdique qui était un mélange de tout sauf de coke.

Je le dis et je le redis souvent à de jeunes gens pressés de goûter à ce produit tant diabolisé par l'État et tant vanté par les initiés : ils risquent de rester perchés à vie parce qu'ils se sont laissés aller dans un moment de faiblesse à consommer cette poudre maléfique sans prendre la moindre précaution.

Bien sûr, l'idée de départ est juste de passer une soirée de folie avec les copains, bien arrosée et bien saupoudrée de cette fameuse « potion magique » dont des petits malins leur ont fait la pub, et d'« éclater » leurs copines, car la coke est réputée pour être un puissant aphrodisiaque. Mais voilà, ils ont acheté leur poudre de perlimpinpin à un bras cassé, à un pauvre type qui ne connaît rien au produit mais qui a eu les mots qu'il fallait pour fourguer son

poison et encourager les profanes à mettre leurs pifs dans sa merde en poudre... Et ils foutent leur vie en l'air.

Je n'escompte pas, par le biais de l'écriture, obtenir la rédemption de mes « péchés ». Il ne faut pas compter là-dessus, car aucun livre ne pourra effacer de ma mémoire tout ce que j'ai subi, ni ce plongeon dans les eaux troubles de la cocaïnomanie, ni ces malheureuses rencontres amoureuses rongées par la drogue.

M'étant sérieusement rangé des voitures, j'ai entrepris de vivre sainement et sereinement, sans alcool, tabac ou drogue dure, et surtout sans faux amis dans mon entourage, sans salopes détraquées pour me sucer mon argent, sans opportunistes pour me gratter de la coke ou du fric, et surtout sans ces hypocrites qui à longueur de journée me couvraient de compliments alors que s'ils avaient pu me pendre après m'avoir tout volé, ils l'auraient fait volontiers...

Libre aussi d'écrire mon histoire, pleine de turbulences, de turpitudes et de désillusions, et partant, de diagnostiquer mes erreurs, mais aussi de nommer tous les salopards de pervers sexuels, de balances, d'indicateurs, de flics corrompus et de flatteurs qui, pendant que j'étais en activité, n'ont pas cessé de me tourner autour. Libre encore parce que, allégé et vidé du poids de mes conneries, j'ai repris goût à la vie normale.

Ma vie ? Si elle fut belle avant que je ne touche aux drogues, elle devint un enfer lorsque je fis connaissance avec la cocaïne. Elle fut dès lors une succession d'incartades, de dérapages, d'erreurs et de mauvais choix...

Des regrets ? Beaucoup ! Des remords ? À n'en pas finir ! Mais hors de question de les exprimer en public ! Car s'il est vrai que grâce à la coke j'ai vécu une vie de prince, entouré et adulé par les plus belles filles du monde, habillé par les meilleurs couturiers de France, d'Italie et d'Espagne, roulant dans des voitures de luxe, mangeant dans les meilleurs restaurants, il n'en est pas moins vrai que lorsque je dus payer l'addition à notre société d'hypocrites, je ne pus m'empêcher de grincer des dents. La justice française ne m'a pas fait de cadeau, comme elle le fait communément avec les puissants dévoyés.

Les femmes faciles ? Oui ! Mais seulement celles qu'on pouvait « séduire » en leur mettant un peu de poudre dans les narines. Les autres ? Celles qui ne touchaient pas à la coke ? Impossible de communiquer avec elles car à la séduction il manquait l'essentiel, la coke, qui nous permettait d'être sur la

même longueur d'onde. Les mannequins ? Si sortir avec elles, qui étaient pratiquement toutes initiées à la coke, était facile, les ramener dans son lit était une autre paire de manches. Dès qu'on abordait le sujet elles s'esquivaient, fort heureusement pour leurs soupirants qui ne savaient pas à quoi ils s'exposaient. Pourquoi ? Parce qu'elles avaient peur de coucher avec un homme, m'ont répondu certaines. Mais de quoi avaient-elles réellement peur ?

Pourtant, il m'arrivait de m'afficher dans les boîtes à la mode de Paris avec quelques-unes d'entre elles à qui j'offrais un peu de coke pour m'assurer de leur « fidèle » compagnie, l'inévitable champagne pour titiller leurs gosiers d'oisillons et un peu de caviar pour remplir leurs petits estomacs souvent vides. Mais, dans mon esprit, je ne les invitais à ma table que pour en faire des leurres, capables d'attirer d'autres femmes. Et ça marchait ! Les femmes sont toujours attirées par les belles femmes, et surtout par les hommes qui se trouvent en leur compagnie. Simplement parce qu'elles veulent montrer aux belles qu'elles sont capables de leur piquer leurs hommes ou alors parce que la compagnie de belles femmes les rend plus intéressants que les hommes seuls...

Que me restait-il dès lors à part les richesses matérielles ? Rien.

Suis-je fier d'avoir vécu ce que j'ai vécu ? Quelque part oui. Mais le prix à payer a été excessif. Fils d'un médecin militaire élevé au grade de général de réserve en fin de carrière et médecin privé de Mohamed V, je m'en veux d'avoir causé beaucoup de tort à mon père en participant à la destruction d'autres hommes à l'aide de ma coke, qu'il abhorrait et a combattue en tant qu'expert à l'Organisation mondiale de la santé. Du tort, vraiment. Car lorsqu'il a appris que j'étais en prison en Hollande pour trafic de drogue, lui, le pourfendeur des trafiquants, en fut bon pour une attaque qui le laissa hémiparétique et dont il ne se remit pas.

Peut-on être fier d'avoir passé des années derrière les barreaux des geôles européennes au milieu de minables repris de justice ? Je ne crois pas. D'autant que les rencontres en prison sont le plus souvent nocives, pour ne pas dire nuisibles.

* * *

Je fis de mon mieux pour m'installer confortablement dans la cellule où je

me préparais à vivre plusieurs années. Et surtout pour calmer, le plus possible, la violence et l'agressivité que j'avais en moi. Car si j'étais bagarreur et toujours prêt à faire le coup de poing, quand ce n'était pas de tête, il y avait certainement dans cette prison des gens plus méchants et plus dangereux que moi qui pouvaient me causer de sérieux problèmes si je ne me tenais pas tranquille. Aussi me fallait-il calmer mes ardeurs oratoires, qui pourraient me valoir pas mal de séjours au mitard ou un nez cassé.

Malgré le blocage de mes comptes bancaires et la saisie de tout ce que je possédais en liquide chez moi et en banque, malgré l'interdiction de voir des amis ou de la famille au parloir, je m'arrangeais pour avoir l'essentiel en cellule – à savoir cigarettes, bières et cannabis à profusion, sans oublier les conserves salvatrices, et toutes sortes de victuailles de luxe que j'empruntais à des caïds bien installés, connus et reconnus, qui à l'entrée m'avaient accueilli en frère grâce aux articles auxquels j'avais eu droit dans tous les journaux. Ils se faisaient un plaisir de m'aider, à charge de revanche bien sûr, de façon à ce que je ne manque de rien pendant mon séjour. Ce qui me faisait dire que la vie dans cette prison n'était pas si désagréable.

Au fil du temps qui passait relativement vite, habitué à toutes les misères que la prison peut générer, je finis par m'habituer aussi aux extractions qui, grâce à la compréhension de ma juge d'instruction, se firent plus confortablement. Et les discussions avec elle s'allongeaient car je relatais volontiers les histoires rocambolesques de mon existence, tandis que la greffière semblait jubiler d'entendre ce que j'avais à raconter³.

¹. Voir *Dealer du Tout-Paris* sur la chute et l'emprisonnement de Gérard Fauré.

². Voir *Dealer du Tout-Paris*.

³. Voir *Dealer du Tout-Paris*.

CHAPITRE 3

Dans le bureau de ma juge

Quelques semaines s'écoulèrent avant que je ne sois de nouveau extrait afin de comparaître devant ma juge d'instruction, qui était ce jour-là encore sous le choc de mes révélations sur Chirac, Hallyday et consorts.

Je me disais qu'un juge d'instruction qui vous porte une telle attention, ce n'était pas donné à tout le monde et que donc il me fallait en tirer le maximum, en commençant par lui demander de se débrouiller pour que les extractions deviennent plus des promenades de santé que des galères...

– Je suis heureuse de vous voir heureux, monsieur Fauré. Mais j'attends toujours votre réponse s'agissant de vos futures révélations.

– Je suis d'accord, madame. À condition que vous me promettiez de m'extraire une autre fois, et pas avec le fourgon à bestiaux mais avec une camionnette de la gendarmerie.

– Ne vous inquiétez pas, je ferai en sorte de vous accorder une journée entière. Vous pourrez vous épancher tranquillement. Ceci dit, si je vous ai fait venir aujourd'hui, c'est pour parler, vous devez vous en douter, de votre plainte contre le chef de groupe de la brigade des stupéfiants et du proxénétisme du Quai des Orfèvres, du comportement de ce policier avec vous et des mauvais traitements qu'il vous a fait subir en garde à vue. Il vous aurait, dites-vous, en plus de vous avoir violemment frappé à maintes reprises ainsi que vos lieutenants, volé 10 kilos de cocaïne, une limousine Mercedes toute neuve et 300 000 francs au domicile de votre mère, qu'il aurait cachés dans le jardin en attendant de venir les récupérer plus tard. Ce n'est pas la première fois que vous portez des accusations graves contre des policiers. Tous corrompus, selon vous ?

– Je me contente de raconter ce que j'ai vu, madame. Un autre exemple : j'ai assisté en personne à Viroflay à un partage de « butin » dans le garage d'un ami qui recevait et stockait des petits larcins des policiers. Il les redistribuait lorsqu'il faisait la fête avec eux dans une arrière-salle avec de

pauvres petites prostituées, qu'il attirait en leur promettant de la drogue à gogo si elles acceptaient de « tenir compagnie » aux flics. Les drogues saisies « légalement » la veille dans les poches de jeunes garçons qui sortaient ou allaient en discothèque étaient étalées sur une grande table, avec sur chaque sachet une étiquette indiquant la nature de la drogue, permettant aux convives de faire leur choix plus facilement entre cannabis, herbe, amphétamines, LSD, cocaïne et héroïne. Un véritable supermarché gratuit de la drogue ! Et nos gentils « protecteurs », après s'être bien bourré la gueule et avoir fumé quelques joints, de s'en aller arrêter les pauvres citoyens qui avaient eu la mauvaise idée de boire un coup de trop ou de fumer un pétard, ou de se balader avec un petit paquet de coke dans la poche. Ils se partageaient équitablement les lieux de contrôle : les gendarmes aux péages des autoroutes et la police nationale en ville. Si ces fonctionnaires commettent les pires délits, en enfreignant la loi chaque fois qu'une opportunité se présente, lorsqu'ils se font prendre en flagrant délit – cela arrive –, ils s'en sortent toujours à grand renfort d'arguments futiles et le plus souvent grâce à la complaisance de leurs supérieurs. Ça m'a toujours choqué de voir autant de clémence vis-à-vis des corrompus, alors que notre pays prône partout dans le monde ses valeurs de justice, d'égalité et de fraternité entre les hommes. Mais si ça me révolte, je dois avouer que, en un sens, je comprends ces policiers. Que faire pour vivre décemment et aussi bien que les trafiquants ? se demandent les flics mécontents de leurs salaires et de leurs conditions de vie. La seule solution n'est-elle pas de s'enrichir sur le dos de ces gens-là ? Et pour eux, rien de plus facile que de « soulager » un trafiquant pendant une perquisition ou une arrestation de quelques kilos de drogue. Ils les remettent ensuite sur le marché par le biais de leurs indicateurs. Ou en lui prenant l'argent « sale » qu'ils trouvent dans ses poches ou chez lui, quand ce ne sont pas des armes, dont ils sont très friands, ou des bijoux et des montres de luxe dont ils raffolent. L'acte en soi n'est pas risqué puisqu'ils sont sûrs, cerise sur le gâteau, que les victimes ne porteront jamais plainte. Alors pourquoi pas ?

– Au lieu de vous excuser auprès de vos victimes, vous avez décidé de mettre en cause tous ceux qui vous ont permis d'écouler de la drogue en France, c'est bien ça ?

– Tout à fait ! Et j'en ai encore beaucoup à raconter sur les techniques qui m'ont permis de devenir un trafiquant international de grande envergure. À commencer par les douaniers, sans qui je ne serais pas arrivé là où j'en suis...

CHAPITRE 4

Les frontières de l'extase

On entend beaucoup dire que pour lutter contre les migrants clandestins et les trafics, il faudrait fermer les frontières. En réalité, c'est complètement inutile de les rétablir telles quelles étaient avant l'Union européenne. Cela ne servirait strictement à rien, les gens mal intentionnés continueront à faire passer ce qu'ils veulent malgré la présence des douaniers, de la police de l'air, qui resteront corruptibles.

Je pourrais parler de ceux qui, pour les uns, m'ont laissé sortir de France avec des centaines de millions d'anciens francs contre des broutilles et, pour d'autres, m'ont permis de faire entrer des centaines de kilos d'héroïne, de cocaïne, de cannabis et d'ecstasy. Le prix de cette indulgence ? Chez les Français comme chez les Belges, qui étaient de mèche avec eux, c'était la fête à chaque fois que je venais avec une cargaison de puttes ramenées de Hollande. Et pas les plus belles ! Des puttes toxicos que je recrutais dans les bas quartiers de Rotterdam, quand ce n'était pas des travestis que je recrutais à Anvers...

Il me faudrait évoquer aussi certains flics de l'OCRTIS⁴ qui me facilitaient l'entrée en France avec de grosses quantités de drogue, en prévenant les douaniers qu'il ne fallait pas faire obstruction à leur enquête en m'arrêtant sur la route. Ma voiture, sous surveillance, était suivie depuis la Hollande jusqu'à Paris. Sa cargaison ? Des dizaines de milliers d'ecstas qu'on partageait une fois arrivés à Paris.

Les frontières de l'Europe étaient très poreuses à l'époque où je les traversais. Tout le monde savait où se trouvaient les points faibles et les passages à éviter. Il n'y avait rien de plus facile que de les contourner. Mais bon, il y avait toujours un risque, c'est pourquoi corrompre était quand même plus pratique, bien que dangereux quand même... Un flic peut vous arrêter alors que vous êtes en affaires avec lui... Et je sais de quoi je parle, cela m'est arrivé en Espagne.

Chaque fois que je passais les douanes, je tremblais de voir un douanier changer soudainement d'attitude. C'était mon obsession. Pendant qu'ils s'amusaient dans leurs bureaux avec les prostituées, je les observais fébrilement afin de me sauver au cas où l'un d'eux sortirait brusquement des passages cloutés.

Dans toute ma carrière, j'ai dû faire des centaines de voyages chargé et autant de voyages dans le sens Paris-Amsterdam avec de grosses sommes d'argent. Et jamais on ne m'a attrapé !

Au départ, ce sont des policiers amis qui m'ont présenté comme un garçon sympathique et débrouillard qui méritait un coup de pouce dans son activité d'import-export de vêtements bon marché entre la France, la Hollande et le Portugal. Un douanier me demanda si je pouvais les faire profiter de cette manne. « Vous pourrez nous amener des trucs pas chers, la prochaine fois que vous passerez. Et nous on vous facilitera les formalités administratives. Donnant-donnant ! »

À mon passage suivant, chargé de joggings et de baskets, je m'arrêtai au poste de douanes. Lorsque les douaniers me virent, le plus corrompu de tous, qui s'appelait Lino, vint vers moi :

– Bonjour, monsieur, vous avez pensé à nous ? me dit-il avec un grand sourire, à la fois amical et carnassier.

– Vous savez, moi je n'ai qu'une parole !

– Bien. Vous avez quoi dans votre coffre ?

– Des joggings et des baskets fabriqués au Portugal.

– Intéressant... On peut voir ?

– Bien sûr, je vous en apporte au bureau.

Ils rentrèrent tous à l'intérieur et, chargé de cartons, j'entrai à mon tour.

– Voilà ! Prenez chacun un jogging et une paire de baskets, c'est la maison qui offre ! m'écriai-je avec un grand sourire.

Ils se ruèrent dessus et chacun fit son choix, trouva sa taille et sa couleur.

Ensuite ils me raccompagnèrent à ma voiture avec les cartons restants et me remercièrent.

J'allais partir quand Lino me demanda :

– La prochaine fois vous aurez quoi ?

– Des costumes et des cravates.

– Ah chic ! À bientôt alors.

Je jubilais. L'affaire était dans le sac.

Parfois, je m'arrêtais voir les douaniers avec des putes, des vêtements, des chaussures ou des parfums. De temps en temps les policiers de la PAF, la police de l'air et des frontières, qui eux me faisaient entière confiance, acceptaient une obole en billets de banque pour me faciliter l'entrée administrative en France, qui à l'époque était rigoureusement contrôlée, ou la sortie avec des sacs bourrés de billets.

Il ne se passait pas une semaine sans que je passe prendre le café chez les uns ou chez les autres. Pour discuter le bout de gras après leur avoir offert quelque chose. Chaque fois que je leur apportais de la marchandise, je la déposais dans un grand local et ils venaient se servir gratuitement, avec le sourire. Ensuite ils me remerciaient mille fois de ma gentillesse.

Je leur ai expliqué que j'avais beaucoup de problèmes avec les Belges. Un jour ils m'avaient arrêté avec un poing américain et un poignard dans ma voiture, et dans leur ordinateur ils m'ont classé dans la catégorie « terroriste ». Ce qui fait qu'à chaque passage j'avais le droit à des fouilles très dérangeantes.

« On va vous arranger ça avec les Belges, monsieur. Vous verrez ça se passera bien désormais. »

Apparemment dans le besoin, ils cherchaient un moyen d'augmenter leurs petits salaires sans trop prendre de risques. Peut-être aussi se disaient-ils qu'un jour, après m'avoir mis en confiance, ils fouilleraient ma voiture dans l'espoir de trouver le pactole et profiteraient de la situation en ponctionnant au moins la moitié des quantités de drogue sans que je puisse faire la moindre réclamation. Les policiers ripoux, en principe, ne risquent rien dans ce type de situations.

Vers 1978 je passais ma drogue grâce à mille subterfuges renouvelés à chaque trajet au risque de me faire attraper et prendre dix ans de prison. Mon système était bien rodé et, pour moi, un poste-frontière était une bénédiction car les douanes volantes étaient rares à l'époque. Et une fois qu'on avait passé la frontière, on pouvait filer vers Paris en toute tranquillité.

Au début j'allais jusqu'en Belgique chargée de drogue, dissimulée dans des endroits de ma voiture que j'avais fait aménager par de bons carrossiers turcs de Hollande, et que même les douaniers français accompagnés de chiens n'arrivaient pas à trouver. Arrivé à la frontière, je me garais dans un endroit à l'abri des regards, parce qu'une voiture hollandaise traînant dans le coin était forcément suspecte. À l'aller comme au retour j'étais en danger. Les

immatriculations hollandaises étaient très convoitées dans le périmètre douanier franco-belge, soit par les gitans qui habitaient dans la région et qui s'empressaient de les attaquer quand elles passaient près de chez eux, pensant y trouver de la drogue au retour de Hollande, ou de l'argent à l'aller ; soit par les douaniers ou les policiers qui pensaient comme eux ! Heureusement, j'avais une voiture puissante qui me permettait d'échapper à tous ces gens-là quand ils m'attaquaient.

Ensuite j'allais à pied jusqu'au poste-frontière pour voir s'il y avait quelqu'un, souvent à l'heure des repas ou du petit déjeuner, ou s'ils ne dormaient pas sur leurs bureaux – ce qui arrivait souvent. Si tel était le cas je retournais à ma voiture garée à deux minutes, je la démarrais et je fonçais vers la frontière.

J'ai fait des centaines de voyages, je suis toujours passé devant le poste-frontière au nez et à la barbe des douaniers ou des gitans, et jamais on ne m'a attrapé. Par contre, les courses-poursuites avec les gitans ou les douaniers français ou belges, ça j'en ai eu un paquet, dans les deux sens ! Dans les deux cas, j'étais lourdement chargé. Vers la France, je transportais plusieurs kilos de coke ou d'héroïne et parfois des armes que je revendais très cher. Et vers la Belgique, plusieurs millions de francs français.

Il m'est arrivé de tomber sur les douanes volantes. Ni une ni deux ! J'accélérais ! J'avais, je l'ai dit, une voiture très puissante, c'est capital quand on se lance dans la contrebande, pour ne pas se faire prendre. Les douaniers, eux, avaient des vieilles Renault. Moi soit une Ford Mustang GTI, soit une Mercedes 350 SL, qui me permettaient de les semer facilement. Par ailleurs, je connaissais parfaitement la route et je conduisais très bien. Dès que je les voyais, j'accélérais et dès que j'avais mis un peu de distance entre eux et moi, je m'arrêtais et faisais aussi sec un demi-tour sur la route afin de retourner d'où je venais. Surpris, les douaniers abandonnaient la course. S'ils continuaient, j'entrais en Belgique et je me cachais dans une forêt, garé dans des flaques d'eau boueuses ou au milieu d'un troupeau de vaches pour leur échapper en attendant que la situation se calme, car les Français prévenaient les Belges de ma présence sur leur territoire.

Un jour, ma copine, qui m'accompagnait, m'a demandé de lui faire l'amour entre les deux pays. Dans la nature. Apparemment ça l'excitait de faire l'amour à cheval sur la frontière. Il faisait chaud, on avait pris de la coke... je n'étais pas à l'aise mais j'ai fini par me laisser convaincre.

Quelques minutes plus tard, nous étions mis en joue par deux douaniers français surgis de nulle part.

– Debout ! me dit l'un d'eux. Que faites-vous ici ?

– Mais l'amour, vous voyez bien !

– Oui, ça c'est visible..., répondit le chef peu choqué par la situation. Mais pourquoi ici, entre la France et la Belgique ?

– Eh bien, monsieur, j'ai une copine assez exigeante en matière de sexe, et si je veux avoir une vraie relation amoureuse avec elle, je suis obligé de me plier à ses caprices et d'en passer par sa volonté.

– Ah, je vois. Bon eh bien terminez votre affaire et bonne nuit, mais que je ne vous y reprenne pas !

Le pire, ça a été le jour où je suis tombé sur une voiture des douanes françaises, bien cachée à l'entrée du territoire français alors que j'allais y pénétrer. J'étais avec ma femme hollandaise, à peu près à 5 mètres de la frontière, sur un petit chemin que j'empruntais souvent pour éviter le poste-frontière, quand les douaniers, surgissant par surprise, se mirent à me tirer dessus à la mitrailleuse. Surpris, je fis aussitôt une marche arrière rapide, sous les balles qui fort heureusement ne nous avaient pas atteints, puis demi-tour sur place et hop retour en Belgique.

Les Français, n'étant pas autorisés à me suivre en territoire belge à cette époque, en restèrent pour leurs frais. Mais cela ne les empêcha pas de prévenir les Belges qui se mirent à fouiller toute la région sans toutefois réussir à me localiser. Prévoyant les poursuites belges, j'avais auparavant cherché dans le coin une planque pour le cas où...

Dans ma voiture, au milieu d'une forêt, j'ai attendu toute la nuit que le festival des gyrophares cesse. Puis, au petit matin, après avoir bien caché ma marchandise dans un endroit introuvable, j'ai pris ma voiture et suis rentré tranquillement en France, avec des traces de balles partout sur le capot et les portières. Mais la région était infestée de douaniers, de policiers et de gendarmes qui m'arrêtèrent aussitôt.

– Ah c'est sur vous que nous avons tiré hier soir ! s'exclama le plus haut gradé de l'équipe.

– Oui, c'est sur moi et vous avez failli me tuer ! m'exclamai-je à mon tour, l'air indigné.

– Normal ! Que faisiez-vous sur le petit chemin qui mène en France, et la nuit en plus ?

– J’allais en France, tout simplement ! Je n’ai vu nulle part que c’était interdit...

– Pourquoi n’êtes-vous pas passé par les douanes ?

– Parce que ma copine qui aime les émotions fortes m’a demandé de passer par un chemin, quel qu’il soit, et de lui faire l’amour en plein milieu. Pour l’anecdote, ce n’est pas la première fois qu’on fait ça. On a fait tous les chemins de la région ! Ma femme adore. Cette fois j’ai pris celui-là et, arrivé à la frontière française, vous et vos hommes êtes sortis de nulle part et m’avez tiré dessus, sans la moindre sommation.

– C’était un tir de sommation. Vous seriez mort à l’heure qu’il est si nous avions tiré pour tuer. Vous auriez dû vous arrêter.

– M’arrêter, moi ? Jamais, monsieur !

– Et pourquoi, si vous n’aviez rien à déclarer ? C’est bien ça ?...

– En effet, je n’ai strictement rien à déclarer. Maintenant, si j’ai fait marche arrière et me suis sauvé, c’est parce que j’ai pensé que c’étaient des gitans qui m’attaquaient. Ces gens-là sont sans pitié quand ils chopent quelqu’un, vous le savez aussi bien que moi !

– Oui, nous sommes au courant. C’est pour ça que nous nous postons souvent dans ce chemin pour surveiller les mouvements. Bon, écoutez, il y a pas mal de dégâts sur votre voiture, alors ce que je vous propose, c’est de vous la réparer gratuitement à condition que vous ne portiez pas plainte. Ça vous va ?

– Pour être franc, je comptais porter plainte... mais puisque vous me proposez un bon marché, je l’accepte.

– Dans ce cas je vais vous faire un papier qui va vous permettre de donner votre voiture à n’importe quel carrossier aux frais des douanes. Vous êtes d’accord ?

– Bien sûr ! La proposition est honnête et, pour être franc, je ne m’attendais pas à autant de souplesse de la part de votre service.

– Allez, pour fêter ça je vous invite à prendre un verre dans le village d’à côté.

– Super !

Tous ensemble nous nous rendîmes au café du village voisin pour boire quelques bières. Là, tous ces enfoirés de douaniers se mirent à draguer ma femme sans se soucier de savoir si cela me plaisait ou non. Je comprenais pourquoi tant de gentillesse et pourquoi cette invitation. Ils voulaient la

draguer ! Peu jaloux et très pragmatique je laissais faire...

– Dites donc, elle est très jolie votre femme, me dit le chef. D'où vient-elle ?

– Elle est néerlandaise, mais elle vient du Suriname, l'ancienne Guyane hollandaise.

– Je vois... Elle a des sœurs ou des copines qui lui ressemblent ?

– Elle a six sœurs, de toute beauté !

– Vraiment ! Alors on pourrait peut-être organiser une petite orgie avec elles un de ces quatre matins ?

– Ce n'est pas impossible. En fait, elles ne demandent que ça. Faire l'amour avec un uniforme elles en ont rêvé toute leur vie. Surtout un uniforme français ! C'est la cerise sur le gâteau.

– Donc c'est jouable ?

– Oui ! Par contre, attendez-vous à ce qu'elles veuillent prendre des photos pour les montrer à leurs copines en Hollande pour frimer. Mais si vous les rendez heureuses, elles feront de la pub pour l'uniforme français et bientôt votre seul boulot sera de vous occuper des petites Hollandaises qui viendront vous rendre visite à la frontière.

– Vous êtes sérieux là ?

– Non j'extrapole un peu, mais connaissant les Hollandaises et leurs fantasmes, je ne suis sûrement pas loin de la vérité... Alors pour les photos, ça ne vous dérange pas ?

– Pas du tout ! Tant qu'elles ne restent pas en France... Bon alors, c'est pour quand notre petite orgie ?

– Je vais organiser ça avec les filles et dès que tout sera arrangé, je vous appelle au bureau pour vous le faire savoir, c'est bon ? lâchai-je en jetant un regard circulaire.

– Excellent ! s'écria le chef de groupe les yeux brillants. Je vais d'ores et déjà vous donner notre emploi du temps de la semaine afin que vous puissiez organiser ça correctement. Ce serait malheureux si vous veniez un jour où l'autre équipe est là...

– Malheureux pour vous ! Les filles trouveraient bien le moyen de s'occuper utilement et agréablement avec vos collègues... Rien ne ressemble plus à un uniforme qu'un autre uniforme, n'est-ce pas ?

– Ça dépend de ce qu'il contient, cet uniforme ! Et nous, sans vouloir la ramener, on est connus dans la région pour être les meilleurs coqs sportifs.

Avec nous vos petites poules seraient servies et copieusement !

– Ça c'est vrai, reprit le lieutenant qui était sous ses ordres. Elles ne seraient pas déçues vos petites Néerlandaises, je m'en porte garant.

– Je vous crois chef, lui fis-je, étonné de voir que les hommes, uniformes ou pas, restaient toujours fiers de leur virilité, où que ce fût.

Je suis revenu un jour avec ma cargaison de prostituées et deux transsexuels, que j'ai fait passer pour des sœurs, à une heure qui convenait aux douaniers. Et aussi avec ma cargaison de drogue – l'un n'allant pas sans l'autre – bien dissimulée dans une cache pour le cas où.

Nous sommes entrés dans l'immense bureau du chef, où de grandes tables pliantes avaient été installées pour accueillir les tant attendues « invitées du jour », et sur lesquelles se trouvaient de bonnes bouteilles de champagne, des bouteilles d'alcool de mauvaise qualité provenant de Pologne sans doute saisies à un routier polonais qui avait omis de les déclarer en entrant en France, ainsi que des « amuse-gueules ». Sans oublier les lits de camp qui avaient été mis en place pour les recevoir dignement. Ils étaient quatre à attendre fébrilement que la fête commence. Pour eux c'était un grand événement.

Avant de commencer les réjouissances, après que chacun eut choisi sa cavalière, ils firent des photos de toutes les « invitées » avec leur « cavalier », dans tous les coins et recoins du bureau et dans toutes les positions... Une fois les photos terminées, les filles se mirent à boire et à snifer de la coke devant les douaniers qui laissèrent faire sans mot dire.

Ensuite ce fut l'orgie pendant près de trois heures. Trois longues heures d'attente pour moi, car me trouver dans un bureau des douanes avec 4 kilos de cocaïne cachés dans ma voiture et voir des policiers qui n'étaient pas invités à la fête circuler un peu partout, ça n'était pas de tout repos pour mes nerfs. Il suffisait qu'un chien policier s'intéresse à ma voiture pour que, à mon tour, on me fasse ma fête. Et qu'auraient pu faire les douaniers alors qu'ils étaient occupés à partouzer si d'autres uniformes étaient entrés avec leurs chiens ? Rien ! Sinon me passer les menottes et m'envoyer devant les tribunaux...

À un moment, pris de panique en voyant le chef des douaniers sortir du bureau, le visage tendu et l'air préoccupé, pour se diriger vers le téléphone et donner des ordres en vociférant, j'ai cru qu'ils m'avaient tendu un piège en organisant cette mascarade. Persuadés que je cachais de la drogue dans ma

voiture, après s'être bien amusés ils allaient passer à la phase suivante : fouiller ma voiture de fond en comble et me passer les menottes, ainsi qu'à mes comparses qu'ils accuseraient de complicité afin de continuer la fête en les utilisant à merci pendant la garde à vue, sans qu'elles puissent rechigner. J'avais tout de même pris des précautions au cas où l'on fouillerait ma voiture avec des chiens, en mettant du répulsif sur tous les paquets contenant de la drogue et une couche de dentifrice et de moutarde tout autour avant de les refermer prudemment avec du papier alu et deux couches de film.

Mais tout s'est bien déroulé ce soir-là et lorsque je suis allé récupérer mes protégées, dans l'euphorie du moment, après m'avoir tous donné l'accolade, les douaniers m'ont remercié chaleureusement et félicité pour mon sens de l'organisation et de l'amitié, pour ne pas dire de la fraternité, et pour mon respect de la parole donnée.

– Revenez quand vous voudrez, vous serez toujours le bienvenu chez nous, me lança le chef.

– Pas de souci, chef, je reviendrai avec d'autres spécimens hollandais et brésiliens le mois prochain. Ne vous inquiétez pas, je ne vous oublierai pas vous et vos collègues, pour l'accueil chaleureux que vous m'avez réservé.

En partant, satisfait de ma prestation, je me dis que là-dessus il pouvait vraiment compter sur moi. Car passer la douane avec plusieurs kilos de drogue en étant acclamé et remercié par les douaniers, tout ça en échange de quelques prostituées et de quelques travelos, quoi de plus jouissif ? À ma connaissance : rien !

Les affaires marchèrent quelque temps avec les douaniers, mais mes passages étaient limités. Jusqu'au jour où mes relations avec les policiers en uniforme français s'étendirent grâce aux douaniers belges qui, un soir, après m'avoir arrêté alors que j'entrais en Belgique avec 40 millions en lires italiennes et 27 montres Rolex volées en France, me présentèrent au grand patron de la PAF française qui « tenait à faire ma connaissance », après l'avoir invité à me rendre visite sur le territoire belge.

Auparavant le chef des douaniers belges me signifia que comme il était au courant de mon arrestation en Belgique, le chef des policiers voulait me voir en territoire français pour me parler. De quoi ? Il ne me l'avait pas précisé. Je n'avais que 2 mètres à faire pour le savoir, mais mon intuition me dicta de refuser, sous peine d'être arrêté pour avoir sorti de l'argent du territoire sans l'avoir déclaré aux douanes et des montres volées.

– Monsieur, j’ai été arrêté en Belgique par les douaniers belges, alors s’il y a un problème je veux le régler avec les Belges et pas avec les Français.

– Pour nous il n’y a aucun problème. Et si vous le souhaitez, vous pouvez partir tout de suite vers la Hollande. Mais très franchement, comme vous êtes français, je ne puis que vous conseiller amicalement d’accepter l’invitation du chef des policiers. Faire sa connaissance pourra vous être utile un jour, vous qui voyagez beaucoup et faites du commerce entre la Hollande et la France...

– Je vous remercie, mais je n’ai pas l’impression que ce monsieur me veut du bien.

– Mais si, mais si, il vous veut du bien, je vous l’affirme.

– Alors demandez-lui de venir me voir ici, en Belgique. Là au moins je ne risque rien et lui n’a que trois pas à faire. S’il est de bonne volonté il viendra...

Il l’appela et lui transmit le message.

– OK j’arrive, lui répondit le chef.

Trois minutes plus tard il était là, souriant et très avenant :

– Bonsoir, monsieur Fauré. Vous êtes bien l’homme que m’ont décrit les douaniers à ce que je vois. Ils m’ont parlé de vous et des petites fêtes que vous organisez de temps en temps chez eux. J’aimerais savoir si vous pourriez faire la même chose avec moi et mes hommes...

Cette fois-là, j’étais avec ma copine et son frère, le plus beau travesti de Hollande. Au départ je sentais les Belges mal intentionnés. Surtout lorsque l’un des douaniers était venu m’annoncer qu’un Français voulait me parler. L’atmosphère était tendue.

Autre fait mémorable, lorsque les douaniers avaient voulu procéder à notre fouille, le chef, croyant que le frère de ma copine était une femme, avait fait appel à trois heures du matin à une fonctionnaire des douanes. Elle a eu une grosse surprise en découvrant ce qu’il avait sous sa jupe...

Les douaniers lorsqu’ils l’apprirent se mirent à rire si fort que les Français, de l’autre côté de la frontière, les entendirent. Et lorsqu’ils vinrent me voir pour me raconter en pouffant ce qu’il s’était passé, ma copine et moi on s’est tordus de rire. Surtout quand son frère s’est mis à danser tout nu la danse du ventre en se foutant de la gueule de tout ce petit monde qui le regardait, encore ébahi.

Du coup, les douaniers devinrent un peu nos complices et l’ambiance se détendit, d’autant plus quand on entendit le policier rire à gorge déployée en

entendant l'histoire. Il était littéralement ébloui par la beauté du travesti.

– Dites donc, monsieur Fauré, me dit-il, tout en lorgnant de son côté, vous commencez à être favorablement connu dans le coin. Les douaniers français m'ont parlé des filles à grand renfort de superlatifs, mais là je dois avouer que je suis bluffé par la sœur de votre copine. Quelle beauté ! Et cette peau... Ces gens-là savent comment il faut le faire et nous en font profiter en nous faisant ce qu'ils aimeraient qu'on leur fasse. C'est top ! Écoutez, là je dois rentrer chez moi, ma femme m'attend et il y a trop de spectateurs ici. Mais si vous m'emmenez le travesti la semaine prochaine à mon bureau avec une autre fille pour mon ami, je suis preneur. Et pour vous remercier j'oublierai l'infraction grave que vous avez commise en sortant illicitement une grosse somme d'argent de France.

– Pas de problème, fis-je. Dites-moi quand et je serai là avec le travesti et une jolie Hollandaise.

– Je vais vous donner mon emploi du temps en toute confiance alors que c'est formellement interdit. Mes collègues douaniers m'ont assuré que je pouvais le faire. Comme ça vous verrez quel jour vous pouvez venir.

* * *

Entretiens il m'est arrivé une drôle d'affaire. Une affaire qui a bouleversé un village voisin du poste-frontière et les villages alentour. Après que le commandant des policiers m'avait donné son agenda, j'avais eu une urgence un jour. Un client parisien avait besoin de 500 grammes pour des Saoudiens prêts à payer le prix fort. Devant ses supplications je n'avais pas d'autre choix que de faire ça à la va-vite.

Ce soir-là je pris des risques inutiles en passant ma drogue en contrebande alors que je pouvais très bien le faire avec la complicité des douaniers français, désormais mes « amis ».

Après avoir préparé cinq paquets que je fourrai dans une veste en cuir blanche trop visible la nuit, je filai vers la frontière et, une fois arrivé, je garai comme à l'habitude ma voiture dans un endroit impossible à voir de la route. Puis je pris à pied mon chemin habituel.

Vers trois heures du matin, rendu à la frontière française signalée par des barbelés et des panneaux, je tombai sur deux hommes en uniforme qui, sans la moindre sommation, me tirèrent dessus comme si j'étais un sanglier. Je

rebroussai chemin immédiatement et je me mis à courir comme un fou qui aurait vu le diable et bien plus vite qu'une gazelle, jusqu'à ce que passant à côté d'une grande maison entourée d'un mur, je pris mon courage à deux mains, mon élan, et par miracle je parvins à sauter par-dessus.

Je retombai dans un jardin au gazon épais. J'étais sans aucun doute en sécurité car, même si la peur aux troussees j'avais réussi à le faire, ce mur semblait vraiment impossible à surmonter. Vingt minutes plus tard j'entendais les sirènes belges et les douaniers chercher dans toutes les directions, sauf dans celle de ce bastion impénétrable.

Au petit matin, bien reposé, je m'aperçus que sur les cinq paquets de 100 grammes que j'avais sur moi il m'en manquait un. Pensant que les choses s'étaient calmées, je retournai tranquillement dans les champs où je pensais avoir perdu mes 100 grammes, en espérant les retrouver car cela représentait une petite fortune.

Au bout de deux heures de recherches, au milieu d'un troupeau de vaches, voyant un hélicoptère français stationner dans le ciel au-dessus de moi, je décidai de plier bagage et de rentrer chez moi, à Rotterdam.

Là je laissai une journée passer, et après avoir acheté deux râteaux, un pour moi et un pour ma femme, je retournai avec elle sur les lieux une nuit où la lune éclairait bien le champ. Et nous avons ratissé non seulement l'endroit où je me trouvais quand les douaniers m'avaient tiré dessus, mais aussi tout le chemin menant à la maison aux murs insurmontables et qui semblait abandonnée.

Rien ! Pas trace de ce paquet de coke qui pourtant aurait été très visible à l'œil nu... Que s'était-il passé ? Le propriétaire du champ l'avait-il trouvé ? Ou alors les douaniers ?

Je décidai d'aller avec ma femme prendre un petit déjeuner au village voisin, à 500 mètres. Et là une énorme surprise nous attendait. Qui me fit rire et pleurer en même temps.

J'entendis deux hommes discuter de quelque chose d'inhabituel pour le village, pour la région et pour la Belgique... Je courus acheter le journal du jour et que vis-je en première page ? « Incroyable mais vrai : une vache, prise de folie soudaine dans un champ où habituellement elle broutait en paix, se met à danser la danse de Saint-Guy en crachant de la bave blanche comme de la neige... Alors folie passagère ou sorcellerie ? » J'achetai un autre journal local pour vérifier et même chose en première page. Cette vache était

coupable de la disparition de mes 100 grammes et m'avait fait perdre 80 000 francs en mangeant accidentellement mon paquet de coke tombé dans l'herbe. Quelle histoire ! Je n'en revenais pas... en tout cas elle avait fait rire tout un village et alentours, et angoissé tous les propriétaires de vaches.

Mis à part cette aventure, j'ai fait plusieurs centaines de voyages sans le moindre problème, sinon quelques courses-poursuites avec des gitans qui nous tendaient des pièges sur la route la nuit.

Tout cela grâce aux uniformes !

Alors si l'on doit reprocher quelque chose à quelqu'un, c'est à eux qu'il faut s'adresser. Pas à moi.

* * *

Dans les années 1980 je fis la connaissance d'un policier de l'OCRTIS, l'Office central de répression du trafic de stupéfiants, aux Pays-Bas, pendant que j'étais en détention à Amsterdam. Il avait été informé de mon incarcération par les Hollandais et il vint me voir en prison pour passer un marché avec moi.

Je fus surpris d'apprendre qu'on ne voulait pas faire de moi un « simple » indicateur mais un fournisseur en ecstasy de l'OCRTIS ! Comme il le dit lui-même : « Des indics, j'en ai plein mes tiroirs ! » Son but officieux était de se procurer des ecstas à bon marché qu'il pourrait revendre deux fois plus cher en France, histoire de payer ses factures et celles de ses collègues. Ne voyant pas ce que j'avais à perdre dans cette proposition, j'acceptai pour accélérer ma sortie.

Une fois dehors, ma mission était d'apporter chaque semaine en France 20 000 ecstasys, dont 5 000 me seraient restitués après livraison et que je pourrais vendre sans être inquiété. Pour moi qui payais 10 centimes la pilule en Hollande et qui la revendais 1 franc, je faisais, tout comme mes clients flics, une bonne affaire. Tout le monde était content !

Je passais ma marchandise en France dans une voiture protégée par la police et ignorée par les douanes à la demande de ces derniers. Les flics leur faisaient croire qu'à son arrivée à Paris la voiture serait arrêtée, fouillée et saisie, ainsi que son chauffeur.

Ainsi j'ai pu passer pas mal de voitures sans jamais rencontrer le moindre problème. Jusqu'au jour où les policiers français me présentèrent des

collègues de la DEA (Drug Enforcement Administration), le fameux service de police américain, qui désiraient eux aussi m'acheter des ecstasys en me payant cash la totalité des livraisons au prix de 20 centimes la pièce !

Pour moi l'affaire était belle, d'autant plus que les policiers américains voulaient en prendre par lots de 50 000 à chaque fois et, cerise sur le gâteau, ils me garantissaient eux aussi leur protection. C'est dire la complicité qu'il y avait entre policiers français et américains quand il s'agissait de se remplir les poches en faisant du trafic de drogue...

Pendant quelque temps j'ai donc fait de grosses affaires grâce à la collaboration des membres de deux importants services de police. Jusqu'au jour où je compris que ces clients jouaient sur tous les tableaux : non seulement ils se gavaient en revendant la marchandise à des voyous, mais en plus ils en profitaient pour les placer sous surveillance dans le but de les faire tomber. Je fus écœuré de découvrir qu'à cause de mes ecstas des collègues tombaient et je décidai aussitôt de stopper mon commerce avec ces services qui, bien entendu, me firent de nouveau tomber en Hollande où je repassai par la case prison.

[4.](#) Office central pour la répression du trafic illicite des stupéfiants.

CHAPITRE 5

Les confidences de Zampa

Gaëtan Zampa fut à son apogée l'homme le plus craint de France. Parrain du Milieu marseillais, il était aussi installé à Paris où il fréquentait, quand il ne s'acoquinait pas avec eux, des personnalités politiques et des policiers de très haut niveau que Pasqua avait pris soin de lui présenter. Il les voyait au Cambacérès, un bar parisien protégé par la police et sécurisé par des voyous. Et à chaque rencontre, il envoyait des filles de joie pour agrémenter l'ambiance. Le champagne était fourni par les politiques.

Zampa avait beaucoup d'ennemis, en devenant son ami je me faisais donc aussitôt beaucoup d'ennemis. C'était comme ça que ça fonctionnait à l'époque. Mais peu m'importait, pour moi rencontrer le grand parrain marseillais était la consécration. Cela représentait mon acceptation dans le monde du grand banditisme, mon ordre du Mérite criminel.

Corse d'origine, Zampa était en affaires avec Pasqua. Fallait-il que ce dernier eût une confiance absolue en lui pour lui confier des missions dangereuses, ultra secrètes et périlleuses pour sa carrière ? Car imaginez un peu ce qu'il se serait passé si Zampa, pris dans les filets d'un service de police anti-Pasqua – il y en avait à l'époque –, puis déféré devant un juge pour répondre de plusieurs meurtres et de braquages sanglants, avait craché le morceau plutôt que de prendre perpétuité. Cela aurait été la débandade dans les milieux politiques, pour sûr ! Car il en savait beaucoup, le Zampa, sur les assassinats politiques commis sous les présidences de Pompidou et de Giscard.

Pasqua avait beaucoup d'ennemis dans la police et dans les milieux politiques, qui essayaient sans arrêt de le contrer ou de le faire tomber dans des pièges.

Un jour, par le biais de Zampa il m'a demandé si j'étais partant pour un casse dans un quartier huppé d'Amsterdam. Il s'agissait d'entrer dans une banque très connue et appréciée des riches Hollandais, avec les clés et les

plans du système d'alarme que le directeur de la banque, piégé par une jolie femme au service du SAC⁵, lui avait donnés.

« Ça peut t'étonner, me dit Zampa, mais le directeur, un grand cocaïnomane, et un grand amateur de femmes, est tombé entre les mains d'une espionne de Pasqua. Une vraie bombe atomique ! Après une partie de jambes en l'air arrosée au champagne et saupoudrée à la coke, elle a fini par lui soutirer des informations sur la banque et son système d'alarme, et cerise sur le gâteau, les clés de la banque... Pas mal, hein, ce que peut faire une femme intelligente avec son cul !? Elle est pas belle la vie ? »

Belle, oui ! Mais là c'est trop beau pour être vrai, me dis-je. Et puis obtenir d'un directeur de banque le sésame ouvre-toi de sa banque, située dans un quartier rupin, contenant 800 coffres pleins à craquer d'argent et de bijoux de valeur, ainsi que les informations sur le système d'alarme contre un peu de sexe et de coke... Cela me paraissait tiré par les cheveux.

Trop facile, le casse ! « Une véritable aubaine, continua Zampa, qui par ces mots voulut me convaincre définitivement. Les renseignements sont fiables et sérieux, dans la mesure où ils nous viennent du directeur de la banque. » Ce qui finit par me convaincre.

Entrer dans la banque, nous le fîmes avec une grande facilité, comme on entre dans une église.

Neutraliser le système fut un jeu d'enfant.

Trouver la salle des coffres fut d'une simplicité étonnante grâce au plan.

Ouvrir les coffres individuels encore plus...

Ramasser les millions en marks allemands, francs suisses, livres sterling et francs français sans oublier les florins hollandais, au total plus d'un milliard de centimes, fut une partie de plaisir.

En revanche, être accueillis à la sortie par une centaine de policiers hollandais et une dizaine de policiers français, cela, je dois l'avouer, ne nous fit pas particulièrement plaisir.

Ils étaient tous là à se foutre de notre gueule à cause de notre amateurisme.

« On vous croyait plus malins les gars ! s'écria un policier français à notre intention. Pourtant, votre ami Gérard vous avait bien prévenus et à plusieurs reprises. On le sait, car pendant la filature on avait un micro directionnel pointé vers vous qui nous a permis d'entendre toutes vos conversations. Vous êtes cuits, les gars, pour ne pas avoir voulu écouter votre ami... En plus faut vraiment être cons pour aller dormir dans l'hôtel d'un mec qui a été kidnappé

par des Français⁶ ! En France vous allez être jugés pour cette affaire et en plus pour ce que nous avons trouvé chez vous. Gérard étant résident en Hollande, il reste là. Vous, direction la France et Fleury-Mérogis ! Et pour longtemps, car toi Jeannot, l'ancien du gang des postiches, on a trouvé chez toi des armes de gros calibre dont une aurait servi à tuer un gros voyou français, des gyrophares et des cagoules. Toi Grégory, on a trouvé chez toi 600 grammes de cocaïne. Et toi Titi Pelletier, on a trouvé chez toi des explosifs et des armes de guerre... »

Résultat des courses : vingt ans en comparution immédiate pour Legal, six ans pour Grégory et neuf ans pour Pelletier... Le salaire de la connerie ! Et un vent de folie qui souffla longtemps dans la tête de Zampa et de Pasqua qui enrageaient d'avoir perdu une si belle affaire à cause de trois idiots qui se pensaient infailibles. Voilà le résultat de la connerie humaine...

De mon côté j'écopais de six mois de prison en Hollande, où les juges sont plus cool qu'en France.

* * *

Quand je travaillais avec le SAC⁷, le fameux Service d'action civique plus porté sur l'action que sur le civisme, j'en ai entendu des vertes et des pas mûres. Comme la mort de six personnes assassinées dans la bastide familiale de Jacques Massié, chef de la section locale du SAC de Marseille en 1981. Triste affaire dans laquelle les preuves « manquaient » pour mettre Pasqua en cause. Et pourquoi n'a-t-on jamais demandé à Pasqua ce qu'il savait de l'assassinat du ministre Boulin en 1979 par exemple ?

Gaëtan Zampa m'a un jour laissé entendre qu'il aurait fait faire le travail pour Pasqua. Se vantait-il ? Je n'en sais rien. En tout cas, ce sont les propres complices de Zampa qui l'ont assassiné dans la prison des Baumettes à Marseille. Selon la rumeur du Milieu, cet emprisonnement embarrassait Pasqua : Zampa l'aurait menacé de divulguer plusieurs assassinats s'il ne se débrouillait pas pour le faire sortir de prison.

Quel que soit le régime en place, Pasqua était intouchable parce qu'il détenait des dossiers sur de nombreux hommes politiques, sur des hommes d'affaires en vue, sur des sénateurs, des députés, et même sur les familles royales d'Angleterre et du Maroc. Il était à la fois le grand Inquisiteur de la République et l'allié d'une frange de la mafia française qui lui rendait de

petits et grands services.

Zampa n'était évidemment pas une chiffé molle. C'était un homme qui n'avait peur de personne en France, sauf de Pasqua pour qui il était prêt à faire n'importe quoi, dans la mesure où, sous ses ordres, il pouvait agir en toute impunité. Aller contre Pasqua ou lui refuser un « service » était trop dangereux. La détention de multiples dossiers lui a permis de surmonter toutes les tempêtes, médiatiques, judiciaires, politiques et sociales, sans jamais faire naufrage.

Malin et prudent, Pasqua n'avait pas de comptes en banque « conséquents » en France, hormis celui qu'il utilisait pour payer ses dépenses courantes tous les mois. Mais s'agissant des caisses de son parti, tous les moyens étaient bons. Le plus sûr et le plus lucratif, c'était le trafic de cannabis. Pasqua avait un accord avec le roi Hassan II qui l'appréciait beaucoup. Il fournissait à ses sbires du SAC des centaines de kilos provenant des fermes « royales » à un prix réduit.

Je tiens cette révélation de la sœur même du monarque, Lalla Fatima Zohra, avec qui j'ai fait pas mal d'affaires à Tanger dans les années 1970 et à qui j'ai acheté du cannabis. C'est elle qui gérait ces fameuses fermes et était chargée de fournir les voyous français en cannabis, tout comme elle fournissait des princes saoudiens.

Lorsque ses clients venaient en voiture chercher de la marchandise, elle s'arrangeait pour que, une fois chargée, la voiture soit escortée en territoire marocain par l'armée. Si les émissaires venaient par la mer, elle envoyait la marchandise au large des côtes marocaines soit par hélicoptère, soit par le biais de garde-côtes marocains. Les policiers de pays limitrophes étaient complices et eux-mêmes en affaires de cannabis avec le roi du Maroc. Chacun profitait du système en échange d'un silence absolu.

Quand la princesse envoyait un chargement par bateau dans les eaux internationales, curieusement, les garde-côtes espagnols, britanniques et marocains, à l'exception de celui qui transportait la marchandise, restaient ancrés dans leurs ports d'attache. Et quand c'était par hélicoptère ou par avion, les aiguilleurs du ciel espagnols, marocains ou britanniques, curieusement, ne signalaient pas son apparition sur leurs radars. Quelle amabilité !

Entre rois on se rend des petits services, surtout quand il s'agit du roi d'Arabie saoudite ou de celui du Maroc. Il est arrivé qu'un yacht appartenant

au prince Abdelaziz d'Arabie saoudite, qui avait été chargé de 800 kilos de cannabis au large du Maroc par hélicoptère, et qui ensuite s'était rendu en Suède pour livrer la marchandise, fut arraisonné au large des côtes suédoises. Eh bien il fut aussitôt relâché à la demande du roi de suède, sans que cela crée de polémique. Sympathiques ces Suédois, n'est-ce pas ?

Comme son frère Hassan II, Lalla Fatima Zohra était une personne à poigne. Belle, très classe, très séduisante aussi. Cette femme convoitée par tous les hommes riches et importants du Maroc était très autoritaire et peut-être plus dangereuse que son frère. N'aimant pas les Marocains, un peu trop machos à son goût, elle avait choisi comme amant un Allemand de grande stature mais aussi d'une grande beauté. Un aventurier sans foi ni loi, un gigolo d'envergure, qui vivait à ses côtés pour pouvoir faire ses affaires de cannabis sans être inquiété.

Dans un pays comme le Maroc, les femmes sont peu considérées et moins encore respectées, mais Lalla Fatima Zohra a réussi à se faire respecter, pour ne pas dire craindre, après avoir envoyé aux requins de la Méditerranée ses « complices » indéliçats. Bien sûr elle n'était pas toute seule dans ce trafic.

En général le cannabis partait du Maroc dans un avion qui décollait d'un petit aérodrome appartenant au roi, situé dans une ferme royale de plusieurs milliers d'hectares⁸. Et il atterrissait en France à Rennes où l'attendait toute une équipe de gangsters bien armés, dans une propriété appartenant à un homme des réseaux Pasqua. Cette propriété a été vendue aussitôt après qu'il y eut des morts au cours d'une guerre avec un gang adverse qui avait eu vent de ce trafic et avait tenté de s'approprier le cannabis.

Tout ça sans jamais le moindre problème avec la police ou la justice. Pas le moindre obstacle, pas le moindre contrôle aérien, que ce soit au Maroc, en France ou même en Espagne, pays que l'avion a survolé mille et une fois avec l'agrément des autorités locales à qui l'on faisait croire que c'était un ministre français qui voyageait incognito avec un avion prêté par le roi du Maroc.

Entre monarques, on se rend sans doute des petits services, car le roi d'Espagne savait parfaitement qu'il y avait autre chose que des passagers importants qui voyageaient incognito dans cet avion et que des voyous en lien avec Pasqua se faisaient livrer du cannabis en Espagne, du côté de Valence. Je suis bien placé pour le savoir : il fut un temps où c'est moi qui m'occupais des achats et des livraisons...

Comme on peut le vérifier par le biais d'Interpol, j'ai été arrêté à Marbella avec 1 000 kilos de cannabis. Après ma deuxième évasion de la prison de Marbella, orchestrée par les hommes du SAC, j'ai pris quarante ans de prison par contumace.

Ce n'est pas pour rien que mon juge d'instruction m'a désigné comme étant le patron de la « French connection du cannabis » en Espagne. C'est vrai que j'étais un grand connaisseur à l'époque. À l'âge de 8 ans, j'ai commencé à fumer du kif, produit dérivé du cannabis, avec une pipe – plutôt que les cigarettes insipides et arrache-poumons qui se vendaient dans les bureaux de tabac – et les cigarettes militaires « troupe » que je volais à mon père – que en tant qu'officier dans l'armée française il touchait gratuitement tous les mois.

J'étais à l'époque tellement intéressé par les bonnes choses et tellement à la recherche du plaisir, que vers mes 12 ans je me suis mis à fumer de la résine de cannabis que j'allais acheter à Ketama avec mon frère et des copains. Cette ville se trouvait au centre du trafic et de la production de cannabis. Avec le temps j'ai tout appris au sujet de cette drogue douce.

Bref, une fois que j'avais réceptionné les livraisons, d'autres équipes du SAC se chargeaient de réceptionner, et plus tard de livrer et de dispatcher le cannabis dans toute la France. Tout se faisait « en famille », dans une entente hors du commun. C'est ce qui explique l'amitié indéfectible qui liait le roi du Maroc à Chirac et Pasqua qui étaient considérés comme des membres de la famille royale.

L'argent servait à quantité de choses inavouables : à financer les fêtes qu'ils organisaient, à des achats de cocaïne, à payer les putes qui participaient à leurs orgies, à payer leurs voyages un peu partout dans le monde et à financer les campagnes électorales. Le moins que l'on puisse dire c'est que l'argent ne manquait pas dans ce parti. Il coulait même à flots.

* * *

Un jour en veine de confidences, alors qu'il venait de snifer un peu de coke, Zampa m'a lâché : « Gérard, si tu croises Alain Delon il faut t'en méfier car s'il n'était pas devenu acteur il serait devenu un grand criminel, cruel et sans pitié... C'est un opportuniste, qui n'a pas assez de couilles pour régler ses comptes avec ses ennemis mais qui en a assez pour mettre des

contrats sur leur dos. Il se sert de sa notoriété pour éblouir les grands voyous et leur faire faire de temps en temps des “travaux” que la morale réprouve...
»

Je n'ai jamais eu Delon comme client. Tout ce que je sais sur lui, je le tiens de Zampa et ce dernier ne m'a jamais affirmé qu'il prenait de la coke. Pour gagner l'amitié de Zampa, Delon lui a présenté Brigitte Bardot qui elle aussi semblait apprécier les gangsters à l'époque. Fut-ce une faute impardonnable ? Ce serait à Bardot de le dire. Toujours est-il que Zampa, qui n'avait qu'une idée en tête, l'aurait fait une fois conquise s'asseoir sur le levier de vitesse de son Alfa Romeo, qui à l'époque se prêtait formidablement bien aux jeux sexuels. Est-ce vrai ? Est-ce faux ? Zampa a emporté la vérité dans sa tombe.

Zampa, qui se disait devant moi être le protecteur de Delon, son nettoyeur et en même temps son professeur en criminologie, m'a soutenu qu'il avait commis des assassinats pour lui faire plaisir. Delon l'aurait payé un million de francs nouveaux après une « opération », m'a-t-il affirmé. Un jour, j'ai vu dans le coffre de Zampa un sac avec un mot de Delon sur lequel il était écrit : « À mon ami Zampa, cet homme que j'admire et que je tiens en grande estime, j'offre ce cadeau en signe d'amitié et de reconnaissance. »

Zampa, avec qui j'étais associé et qui devait alors me donner 150 000 francs pour acheter un casino clandestin en Hollande, puisa la somme dans le sac devant moi et tout fier m'expliqua que cet argent provenait d'un cadeau de Delon en échange de services rendus. Ce n'est pas une preuve, mais cela m'a laissé songeur...

Il arrivait que Delon aille le voir à Marseille dans sa ferme, qu'il appelait joliment l'université du crime, ou qu'il le rencontre au Cambacérès, dans le VIII^e arrondissement de Paris, non loin de chez Maxim's, où certains grands voyous venaient discuter avec quelques grands « flics », pour régler leurs « problèmes » du moment.

Stevan Markovic a fini assassiné et retrouvé dans une décharge après que Delon eut expliqué à Zampa que son ex-homme à tout faire avait osé écrire un livre dans lequel il balançait tout ce qu'il savait sur lui. Ces paroles n'étant pas tombées dans les oreilles d'un sourd, Zampa me dit avoir envoyé un peu plus tard son ami Marcantoni pour le descendre et Delon fut ainsi débarrassé de ce pou qu'il avait dans la tête. S'il a dit vrai, Zampa l'a-t-il fait de sa propre initiative pour ensuite faire chanter Delon ? ou lui a-t-on demandé

expressément ? L'affaire s'est terminée par un non-lieu pour Delon. La même chose serait arrivée avec Milos Milosevic, le premier garde du corps de Delon qu'on a retrouvé mort aux États-Unis, après qu'il eut « offensé » Delon. Il y eut ensuite la mort violente d'un de mes meilleurs amis, Stéphane, un Juif de Tunisie, grand et superbe, le sosie de Mike Brant, qui narguait Delon en faisant croire à tout le monde qu'il avait couché avec sa femme Nathalie, alors qu'il se contentait de danser et de flirter avec elle au club le Bilboquet de Saint-Germain-des-Prés. Il a été tué en plein jour, de plusieurs rafales de kalachnikov dans un bar du VI^e arrondissement de Paris... Je ne l'ai jamais oublié.

S'il n'avait pas eu ces relations dans le Milieu, Delon aurait été séquestré depuis belle lurette par un gang français, le gang des postiches par exemple, qui rêvait de se le faire, ou par un gang hollandais redoutable qui avait à son actif de multiples kidnappings et projetait de le séquestrer pour ensuite réclamer une rançon colossale... Et là, si Zampa et des gitans, qui eux vénéraient Delon, n'étaient pas intervenus, il aurait disparu depuis longtemps du paysage.

Zampa était d'un naturel jaloux et voyait d'un très mauvais œil la relation entre Delon et Jacky Imbert dit « le Mat ». Il décida un jour de l'éliminer. Il y avait entre eux un antagonisme viscéral que cette relation avec Delon avait aggravé. Bien sûr Zampa ne l'a pas ciblé que pour ça, il avait d'autres raisons.

Delon, lui, ne pouvait que se réjouir de cette rivalité entre les deux plus grands gangsters de France, à cause de lui. De voir ces deux malfrats se disputer son amitié, à grand renfort de promesses et de gestes « amicaux », ça lui plaisait beaucoup. Il en jouait même, en faisant croire à Zampa qu'il lui préférait le Mat et vice versa. Ainsi, lorsqu'il demandait un service à l'un, si ce dernier refusait, il lui disait : « Bon eh bien je vais demander à l'autre... » Ce qui fait que chacun s'empressait d'accepter par peur de voir Delon aller chez l'autre.

Pour ces deux malfrats, l'amitié de Delon était une consécration. Un sacre presque ! Mais cela ne s'arrêtait pas là. À ma connaissance, il a toujours entretenu de très bonnes relations avec certains gitans qu'il appréciait particulièrement, défavorablement connus des services de police pour être fichés au grand banditisme...

Seul un vrai diable comme Gaëtan Zampa pouvait percer l'armure de

Delon et le mettre à nu. Pour lui c'était un homme qui souffrait bien plus qu'on ne le pense. Un homme très malheureux en mal de reconnaissance. Cet acteur n'aurait jamais percé s'il n'avait pas été aussi beau. Je lui ai toujours préféré, de loin, Belmondo, cet homme si couillu, capable de faire ses propres cascades et si théâtral qu'il vous emballe ! Ou encore Gérard Lanvin. Des dizaines d'acteurs américains, très beaux et très talentueux eux aussi, ont fait de superbes films à grand succès et pourtant ils ne se la racontaient pas comme Delon.

On m'a souvent dit que je portais ces accusations parce que j'étais jaloux des succès féminins de Delon. Pourtant, si je n'ai pas fait de cinéma (à part la brève expérience dans le porno que j'ai déjà racontée⁹), ma vie sexuelle a été plus que remplie. Je ne me suis pas trop étendu là-dessus jusqu'à présent mais, à la demande générale, voici quelques anecdotes inattendues...

[5.](#) Service d'Action Civique.

[6.](#) Voir *Dealer du Tout-Paris*.

[7.](#) Voir *Dealer du Tout-Paris*.

[8.](#) Je pense qu'une grande partie du cannabis marocain provenait à l'époque des fermes royales. Quand Chirac a doublé les peines en France pour le trafic de cannabis, cela a enchéri les prix (à cause du risque accru), ce qui arrangeait Hassan II. Cette politique a diabolisé le cannabis alors qu'il est moins dangereux que d'autres drogues.

[9.](#) Voir *Dealer du Tout-Paris*.

CHAPITRE 6

Mes démêlés avec les femmes

À l'âge de 15 ans, en obsédé sexuel que j'étais, je m'étais enfui du domicile familial à Tanger pour aller en Scandinavie, en falsifiant des documents pour sortir du pays. Mon unique objectif : sauter de belles blondes aux yeux bleus, à la peau blanche et douce. J'y allais pour me faire trois ou quatre nanas en quelques semaines. Mais arrivé au Danemark, à ma grande surprise, cela ne se passa pas comme je l'avais prévu.

Des filles, il y en avait à foison. Par contre, les beaux mecs étrangers bronzés étaient rares. Du coup, dès le premier jour je fus littéralement pris d'assaut. Mais si des jeunes filles venaient s'installer à côté de moi dans le parc où j'étais assis, elles ne le faisaient ni pour ma beauté ni pour mon atypisme, c'était pour mon sperme ! Comme si j'étais un étalon.

Je m'explique. Dans les années 1960, pour pallier le déficit démographique dans leurs pays, les gouvernements de Suède, du Danemark et de la Norvège avaient instauré la politique de la « fille mère ». Le but était d'inciter les jeunes filles qui ne voulaient pas continuer leurs études après l'âge de 16 ans à procréer et à devenir mères au foyer, moyennant un salaire, un appartement, un vélo avec siège-enfant, et toutes sortes d'aides... Pour beaucoup d'entre elles le projet était alléchant. Elles n'avaient qu'une chose à faire, trouver le géniteur de leur choix – dans mon genre si possible, moi qui semblais en être un excellent pour ces demoiselles. Ce qui fait que mes vacances ne m'ont pratiquement rien coûté, car les demoiselles ne venaient jamais les mains vides... Puisque je n'étais pas très friqué, je ne voyais pas pourquoi refuser leurs dons, car dans il y avait, pas en argent mais en victuailles.

Arrivé au Danemark, je me suis installé dans un « youth hostel », l'équivalent de nos auberges de jeunesse. Les prix étaient attractifs et le paysage idyllique. Situé au contrebas d'un grand parc, au réveil je n'avais qu'une idée : aller m'allonger sur le gazon et profiter du soleil qui tapait fort.

Ce que je fis. Curieusement pas plus de cinq minutes plus tard, de jolies jeunes demoiselles apparurent, toutes avec un sac à la main qu'elles déposèrent devant moi. Elles n'arrêtaient pas de me fixer et de me sourire. Lorsque je posai mon regard sur l'une d'elles, elle me fit signe de prendre le sac et me montra tout de go ce qu'il contenait. Surpris, je lui demandai ce que cela signifiait.

Pour un Latin comme moi, se faire draguer par une fille qui de surcroît vous offre un sac plein de victuailles, c'est assez surprenant. Sur le coup, je n'avais pas compris ce qu'elles voulaient toutes. Mais lorsque l'une d'elles, plus énergique et moins timide que les autres, me prit la main et m'emmena au pied d'un tronc d'arbre qui avait été terrassé par la tempête je compris ce qu'elle voulait. Du sexe !

Personnellement je n'étais pas habitué à être le gibier. J'avais une mentalité de chasseur depuis l'âge de 8 ans et la chasse, je ne m'en privais pas. Mais là les paradigmes n'étaient plus les mêmes. Ils semblaient être en faveur de la femme et cela m'effraya un peu, moi l'indécrottable macho.

J'étais un peu déstabilisé, mais très vite, devant le superbe corps nu que j'avais devant moi, je finis par me ressaisir. Faisant ni une ni deux, n'osant pas me déshabiller devant tout le monde qui regardait, je m'allongeai par terre derrière le tronc et là la demoiselle m'enleva mon pantalon, me fit une fellation jusqu'à ce qu'elle sente une énorme turgescence dans sa bouche, puis elle me grimpa dessus, s'empala sur mon pénis et commença un va-et-vient frénétique jusqu'à ce que j'éjacule...

Une vraie pro ! Franchement, au début j'ai cru qu'elle en avait après mon pénis, mais c'est en me rhabillant que j'ai compris ce qu'elle voulait : mon sperme ! Elle faisait partie de ces jeunes filles qui avaient choisi de devenir filles mères et en me voyant elle avait jeté son dévolu sur moi. Après notre partie de jambes en l'air, elle m'a remercié en me disant : « *Thank you for your sperma... Our baby is gonna be very beautiful* »...

Cinq autres filles m'attendaient impatiemment, chacune avec son sac plein de nourriture en guise de paiement. Je suis retourné m'asseoir là où je m'étais installé. J'ai pris le sac que la mère de mon futur fils m'avait laissé et j'ai entamé le sandwich qu'il y avait dedans, histoire de reprendre des forces. Je pensais pouvoir manger tranquille mais à peine avais-je commencé que l'une des cinq filles, une splendide rouquine aux yeux verts, vint s'asseoir à mes côtés. Après avoir déposé son obole, elle commença à me caresser un peu

partout en s'extasiant sur la douceur de ma peau, mes cheveux noirs et mon pénis en turgescence dans mon pantalon à peine m'avait-elle touché. Je la regardais faire en souriant pour lui montrer que j'étais d'accord et, une fois mon repas terminé, avant qu'elle ne bouge, je me levai et la tirai par la main vers le tronc d'arbre du bonheur.

Sans dire un mot je me déshabillai, lui donnai mon pénis et une fois prêt, je l'empalai à la va-vite, sans préliminaires, sans l'embrasser, sans la caresser et sans dire un mot. J'étais pour elle une machine à faire des enfants, alors autant se comporter comme tel. Quand j'eus fini je lui dis merci avant qu'elle ne me le dise, pris sa main et la reconduisis à mon quartier général, où son cadeau m'attendait.

Maintenant que j'avais compris ce qu'elles voulaient et que j'avais repris de ma superbe, au lieu de me laisser traîner vers le tronc comme une vache qu'on mène à l'abattoir, c'est moi qui décidais qui allait être la suivante et quand j'étais prêt. Ainsi le temps que mon organisme me refasse un peu de sperme j'en profitais pour faire ripaille.

Vraiment, j'ai passé une journée de rêve. J'étais parti dans l'espoir de rencontrer des jeunes filles scandinaves et cerise sur le gâteau ce sont elles qui étaient venues à moi. Quoi de plus beau ? C'était le paradis sur terre, ce pays ! Mais bon, la question qui se posait c'était qu'à ce train-là, cinq à six filles par jour, combien de temps allais-je tenir ?

Autre problème : à mon retour au Maroc les blondes ne présentaient plus aucun intérêt à mes yeux. Ce qui n'était pas plus mal car si elles avaient un temps été dans tous mes fantasmes et tous mes rêves, elles en sont vite sorties, au bénéfice des brunes et des rouquines qui ne m'ont jamais déçu.

* * *

Bienheureux que j'étais à l'époque : je n'avais pas à me méfier des femmes. Plus tard, lorsque je suis devenu un voyou, tout est devenu plus compliqué.

Un jour en Hollande j'ai rencontré une très jolie fille dans une discothèque que je fréquentais régulièrement. Une blonde superbe aux yeux bleus genre Marilyn Monroe. Une fille flamboyante, attirante, aux formes affolantes et affriolantes... impossible à ignorer. Je la voyais souvent dans cette boîte et à chaque fois que je la croisais elle me dévisageait, me souriait et m'invitait du

regard à l'aborder de manière trop significative, probablement dans l'espoir d'obtenir un peu de coke. Selon tous mes amis elle était la plus belle fille de Rotterdam et le meilleur coup aussi.

Mais j'avais senti une odeur de soufre chez cette fille et, prudence oblige, je voulais m'en tenir à ma décision de la garder à distance. Jusqu'au jour où, fatiguée de mon indifférence, elle vint m'inviter à danser, ce que bien sûr je n'eus pas le courage de refuser. Et plus tard je lui proposai, imprudemment, de venir chez moi, alors que j'avais des armes posées sur une table dans la salle à manger et de la drogue sur une autre.

La nuit fut merveilleuse et le lendemain, au réveil, elle m'annonça qu'elle était fonctionnaire de police, et qu'à mon insu, pendant que je dormais, elle avait pris en photo mon appartement, les sacs de drogue, les armes et moi-même, ajoutant qu'elle voulait 10 000 florins hollandais pour son silence et sa complicité, ce qui me fit rire aux éclats.

Ne sachant pas à qui elle faisait du chantage, elle fut surprise quand je lui pris le bras et la tirai vers la sortie en lui disant que je n'avais pas cette somme et que de toute façon jamais je ne céderai au chantage.

– Tu as une semaine pour me payer sinon j'en référerai à mes supérieurs, lança-t-elle avec beaucoup d'aplomb.

– C'est noté. Maintenant si tu veux je peux te raccompagner chez toi.

– OK mais attention je suis armée, lâcha-t-elle en me sortant son flingue, un 7,65 Beretta, de son sac.

– Range ça, tu n'en auras pas besoin ! Je n'ai aucune intention de te faire du mal, rassure-toi. Je veux simplement me conduire en gentleman, comme on le ferait en France après avoir passé une nuit d'amour torride avec une demoiselle.

Fin de l'histoire ?

* * *

Il faut bien reconnaître que je n'ai jamais été très raisonnable dans mes liaisons avec les femmes et que j'ai plusieurs fois joué avec le feu.

J'ai connu la célèbre journaliste politique C. un soir aux Bains-Douches. Elle était assise près de moi avec une copine. On a passé des heures l'un à côté de l'autre sans se parler. Et puis soudainement elle m'a regardé avec beaucoup d'intérêt. Je l'ai regardée à mon tour, lui ai décoché un immense

sourire et l'ai invitée à prendre une coupe de champagne. Depuis ce moment nous sommes devenus de « très bons amis ». On a passé la soirée à danser, à snifer, à nous foutre de la gueule de certains hommes politiques et ensuite on s'est quittés, après avoir échangé nos numéros de téléphone fixe.

Une semaine plus tard, je l'ai appelée pour lui proposer de nous revoir et elle m'a invité à dîner chez elle. Pas loin de l'Arc de Triomphe si mes souvenirs sont bons, dans un appartement de grand luxe meublé avec des antiquités valant une fortune.

Après un repas digne de ce nom et quelques lignes de cocaïne, C. me fit visiter sa chambre à coucher encore plus belle que son salon et tester son confortable lit sur lequel elle me fit passer, la coke aidant, un moment paradisiaque. Un peu plus tard je regardais de près ses meubles et, curieux, je lui fis remarquer :

– Vous avez de beaux meubles dans votre chambre... Ne serait-ce pas ceux d'une reine de France ?

– Vous n'en êtes pas loin. Ils ont appartenu à Joséphine de Beauharnais, l'épouse de Napoléon. Ces meubles sont de grande valeur.

– Dites donc, ça a l'air de bien payer journaliste ! fis-je, étonné par tant de luxe.

– Pensez donc, ce n'est pas moi qui les ai achetés. Un homme très généreux me les a offerts.

– Votre amant j'imagine ?

– Oui mon amant indéfectible, Jacques Chirac si vous voulez tout savoir !

Je tombais sur les fesses. Chirac ! Quel homme généreux ! C'était donc là que passait l'argent provenant de ses magouilles...

– Vous le voyez souvent ?

– Non, plus tellement. Avec lui l'amour est devenu plutôt de la complicité, de la camaraderie. Il vient encore me voir de temps en temps mais il préfère dormir dans la chambre d'amis pour ne pas me déranger avec ses ronflements, après un rapide câlin bien entendu.

– Que se passera-t-il s'il apprend que nous avons couché ensemble ?

– Franchement je ne sais pas. Je sais qu'il n'apprécierait pas la situation. Mais bon, c'est un homme intelligent, je pense qu'il ne dirait rien mais ferait...

– Ferait quoi ?

– Il me lâcherait, et s'occuperait de l'homme avec qui j'ai couché.

– Mais comment ferait-il pour le retrouver ? Et pourquoi punirait-il l'homme alors que ce dernier n'est pas censé savoir qu'il est votre amant ?

– Mais si vous êtes censé savoir que c'est mon amant, puisque sur la table de nuit il y a des dizaines de photos de lui en ma compagnie. De plus il peut vous retrouver sur les caméras s'il veut vraiment savoir qui a passé la nuit chez moi, et là...

– Vous cherchez à me faire peur ou quoi ?

– Oui. Je vous dis ça pour vous inciter à garder le silence sur notre relation. Vous pouvez revenir tant que cela vous plaira quand je suis seule, mais avant de venir appelez-moi pour vous en assurer, c'est plus sûr. Ah, si vous venez, n'oubliez pas d'apporter avec vous un peu de cette potion magique, car elle est très bonne...

CHAPITRE 7

Les élites pédophiles

On a découvert avec indignation une des facettes de Jeffrey Epstein, ce richissime esclavagiste sexuel qui recevait la fine fleur du business international, de la politique et même un membre de la famille royale d'Angleterre, et leur offrait des mineures en pâture. Choquant, bien sûr... Mais ce qui me choque, moi, c'est que l'on a connu pire en France et que cette affaire n'est jamais sortie au grand jour.

Bernard L. était un odieux proxénète qui vendait des enfants aux pédophiles de la haute société parisienne, au vu et au su de son protecteur, le commissaire du VIII^e arrondissement. Ce dernier lui demandait, pour fermer les yeux sur ces activités nauséabondes, des parties de jambes en l'air avec des enfants, de la coke et bien sûr des « enveloppes » mensuelles, bien grasses. Cet homme-là, qui a trahi honteusement sa fonction, ne mériterait-il pas de passer en justice ? Et Bernard L., propriétaire ou gérant d'un hôtel cinq étoiles, le Beverly Hills, situé près des Champs-Élysées, près de Chez Régine, ne méritait-il pas d'être mis hors d'état de nuire ?

Pourtant il avait pignon sur rue, « importait » allègrement et sans scrupules de jeunes enfants issus de la misère, qui venaient le plus souvent du Brésil et parfois de pays voisins, avec leurs mères et parfois leurs pères. Avec la complicité de membres de la police de l'air et des frontières de Roissy-Charles de Gaulle, il faisait venir, tous frais payés, des mères dans le besoin avec leurs enfants. Il les faisait entrer en France « par la grande porte » avec un soi-disant contrat de travail de femme de ménage, et à Paris il les installait dans des chambres de bonne qui lui appartenaient.

Là, une fois « installées » dans un 15 mètres carrés, les mères, contre espèces sonnantes et trébuchantes, devaient abandonner leurs mouflets à ce bourreau, qui les faisait défiler dans une des chambres de son hôtel, fréquenté par des princes arabes et des amis français, qui raffolaient de jeunes enfants.

Tout dépendait du succès que l'enfant rencontrait avec ses prédateurs et de

son « expérience ». S'il apprenait vite à faire de bonnes fellations et à se laisser sodomiser plusieurs fois par jour sans rechigner, il « gagnait » de rester longtemps dans cet hôtel et en France. S'il n'était pas très demandé, ou ne savait pas bien faire les fellations, Bernard le renvoyait au bout de six mois dans son pays. De toute façon, n'ayant pas de problèmes d'approvisionnement, il se permettait d'en changer à tout bout de champ, les habitués aimant que la « marchandise » soit « renouvelée ». Et puis au bout d'un certain temps, les mères pouvaient apprendre le français et parler un peu trop à des personnes extérieures. Alors il préférait les renvoyer dans leurs misérables foyers outre-Atlantique.

L. était protégé par toute une clique de puissants pédophiles qui s'en mettaient plein le nez avec la coke que je leur apportais. Moi je fournissais en coke tous ces salopards, en toute impunité, qui me la payaient grassement et cash, sans jamais discuter le prix. Même des réceptionnistes étaient de mèche avec le patron, car en échange d'un bon salaire, d'un peu de coke de temps en temps et parfois la permission d'abuser d'un enfant gratuitement une fois par semaine, ils fermaient les yeux sur tout ce qu'ils voyaient et entendaient. Les femmes de ménage, elles, étant souvent les mères des petits que Bernard destinait à l'abattage, devenaient par force les complices de ses activités illicites et nauséabondes.

Le plus beau c'est que la police des mœurs savait ce qu'il se passait dans cet hôtel, mais personne n'aurait osé à l'époque ordonner une rafle, car la clientèle était sélecte et richissime.

Un jour, un Saoudien a laissé tomber par mégarde, par jeu, par provocation ou par curiosité, de son balcon au deuxième étage un paquet de 100 grammes qu'il venait d'acheter. Un passant l'a ramassé et l'a emmené au commissariat... de son protecteur. Une heure plus tard un policier ramenait le paquet à la réception de l'hôtel avec les excuses et les compliments du commissaire du VIII^e arrondissement.

Ce n'est plus un secret aujourd'hui, que l'on retrouve parmi les serviteurs de Dieu de grands pédophiles, tel l'évêque de Chartres qu'un de mes amis avait mis à l'amende pendant des années parce qu'il avait violé son jeune frère. Mon beau-père, Léon Noël, qui fut ambassadeur de France au Vatican, m'a raconté des histoires de cérémonies occultes au cours desquelles de jeunes prêtres se faisaient « introniser ». À la parution du récent livre d'enquête *Sodoma*, j'ai compris qu'il ne m'avait pas menti.

En France, dans les années 1980, la pédophilie ne se limitait pas à quelques figures dévoyées du show-biz. Je pense notamment à un pervers sexuel, ministre de François Mitterrand, que l'on trouvait pratiquement tous les soirs à l'Adams Club, un club échangiste huppé. Dans une ville de province, dans les années 1970, cet homme était déjà connu très défavorablement des RG locaux pour ses dérives, la cocaïne aidant, avec des mineurs. Ma source est un homme des RG, un cocaïnomane invétéré, qui recevait de ma main entre 2 et 5 grammes par jour selon les renseignements qu'il m'apportait.

Pathétique, ce ministre, quand il entrait dans le club suivi de ses petits mignons qu'il menait comme un troupeau à l'abattoir. Il fallait voir ça ! Même les flics de la mondaine, la police des mœurs, n'osaient pas mettre les pieds dans ce club. Un jour, dans un moment de colère, j'ai dit aux flics, qui me traitaient d'être immoral, d'aller faire une rafle dans ce club s'ils avaient envie de sermonner des salopards vraiment immoraux. Que m'ont-ils répondu ? Je vous le donne en mille : « On n'est pas la police des mœurs nous, mais celle des stupés et du proxénétisme, donc on n'a rien à gratter dans ce club ! »

Rien à faire dans ce club en matière de drogue ! On croit rêver... Il y avait plus de coke dans ce club que dans tout Paris. Je le sais car c'est moi qui la fournissais ! Il aurait suffi de fouiller les poches de ces messieurs pour trouver de quoi ravitailler un régiment. Quant au proxénétisme, il y avait là une flopée de proxénètes qui fournissaient des mineur(e)s à des gens célèbres, au vu et au su de tous.

Pathétique, de voir ces vieux salauds envoyer des bisous à leurs mignons, après leur avoir donné de la coke et un verre d'alcool afin de les maintenir désinhibés. Il était mal entouré, notre cher président Mitterrand, cet homme fort en amitié mais aussi en inimitié, qui tenait à sauver ses amis quand ils étaient dans la gadoue, et à rayer ses ennemis de la carte quand ils devenaient gênants. Ce n'était pas gratuit ; s'il le faisait, c'était en échange d'une loyauté absolue envers lui-même.

D'autres politiques sont tombés dans ce « travers ». En 2011, Luc Ferry a évoqué à la télévision le cas « d'un ancien ministre qui s'était fait poisser à Marrakech dans une partouze avec des petits garçons ». « L'affaire m'a été racontée par les plus hautes autorités de l'État, en particulier par le Premier ministre », avait-il ajouté. Mais il a toujours refusé de lâcher le nom de

l'homme en question. Dommage... Nous ne saurons pas s'il s'agissait de celui-là même dont je viens de parler, ou d'un autre. Et ce n'est qu'une des histoires que l'on raconte sous le manteau sur les frasques sexuelles de nos politiques à Marrakech. Lesquelles suscitent le plus grand intérêt de la police royale, vous pouvez vous en douter.

Autres exemples de figures corrompues de la nuit parisienne : les frères K. étaient au courant de presque tout ce qui se passait dans le « Paris by night », et ils répétaient tout ce qu'ils entendaient et voyaient d'étrange aux flics, à condition qu'ils les laissent faire leurs propres « petites affaires » tranquillement.

L'un d'eux a longtemps été mon revendeur en cocaïne. C'était un très bon commercial qui connaissait beaucoup de jeunes Parisiens issus de la « bonne » société, à qui il vendait énormément de cocaïne. C'était, à mes yeux, en dehors de ses activités d'indicateur de police, un type correct, sans histoires et qui payait cash. Son frère, en revanche, était une vraie pourriture, qui vivait, sans vergogne, des apports collatéraux de la coke.

Il exerçait une emprise toxique sur sa compagne, B., fille d'une actrice et chanteuse célèbre, qu'il alimentait en crack, pour qu'elle reste allongée sur un lit toute la journée et toute la nuit. Comme elle était jolie et qu'elle avait un nom connu, il y avait la queue devant sa porte que son amant, et organisateur de l'abattage, ouvrait et refermait toute la journée après avoir encaissé les « entrées » et mis les billets de banque dans sa poche.

Un vrai monstre, ce type qui se disait fils de bonne famille. Son père, un richissime homme d'affaires au courant de ses actes, s'était arrangé avec, encore lui, le commissaire du VIII^e arrondissement, corrompu jusqu'à la moelle, pour que rien ne lui arrive de fâcheux. Ainsi son hôtel particulier, situé dans une rue parallèle aux Champs-Élysées, rue Pierre-I^{er}-de-Serbie, était devenu une maison de passe et une fumerie de cocaïne en même temps qu'un « after ». Les frères recevaient en toute tranquillité la jeunesse parisienne qui s'y rendait la nuit, à la sortie des discothèques, pour renouveler leur « stock » de cocaïne, et la vieillesse parisienne qui s'y rendait pour la petite B. qui restait allongée sur son lit dans un état comateux, près de son proxénète.

On va sans doute s'indigner que je raconte cela : n'est-ce pas plutôt contre le salopard qui a tué B. à petit feu qu'il faudrait s'indigner ?

* * *

Je pense être bien placé pour évoquer la pédophilie : j'en ai eu un aperçu très tôt dans ma vie. Dès mon enfance, j'ai entendu parler de ce fléau qui frappe le Maroc. Mon père n'arrêtait pas d'en parler à table avec ma mère ou parfois avec des amis sûrs et fidèles, lorsqu'il critiquait les méfaits de la colonie française au Maroc. Et moi je tendais bien les oreilles... D'ailleurs il n'a pas hésité à dénoncer au résident français au Maroc trois de ses amis quand il a appris qu'ils avaient essayé de m'embarquer dans leurs déviances sexuelles.

Après s'être infiltrés dans l'entourage de mon père, ces monstres ont essayé à plusieurs reprises de m'attirer dans leurs filets dès qu'ils se trouvaient seuls avec moi, avec des petits cadeaux ou quelques pièces de monnaie. Je refusais poliment leurs invitations malsaines ainsi que leurs petits cadeaux, ce fort à propos mon père m'avait interdit d'accepter : « Gérard, m'avait-il dit à maintes reprises, tu ne dois rien accepter d'un homme, quel qu'il soit et même si c'est un ami, tu comprends ? »

Non je ne comprenais pas encore, mais j'obéissais aux ordres de mon père et fort heureusement. Dans les années 1950, les pédophiles pullulaient dans tous les milieux au Maroc. Surtout les chasseurs d'enfants qui faisaient cinquante fois le tour de la ville en camionnette. Ils passaient leurs journées à chercher des proies qu'ils revendaient à de vieilles « entremetteuses » qui se chargeaient de les revendre à leur tour.

Mon père m'avait mis au courant, mais pour moi ce n'était qu'une manière pour lui de me retenir à la maison. Jusqu'au jour où, ayant bravé les interdits paternels, je fus poursuivi par deux hommes qui, en me voyant marcher seul dans la rue, surgirent d'une camionnette qui roulait doucement derrière moi. Prenant mes jambes à mon coup, je me mis à courir comme un lièvre en direction de la maison et là, alors que j'étais à deux pas de chez moi, ma mère qui était sortie me chercher, pistolet à la main et balle au canon, voyant ces gens courir après moi, leur tira dessus... L'un d'eux tomba, l'autre fit demi-tour et réussit à s'enfuir.

Ce jour-là, après une immense frayeur, je pris la mesure du danger. Et depuis lors, mon père engagea un garde du corps pour m'emmener à l'école et me ramener à la maison d'où je ne sortais plus jusqu'au lendemain.

Après cet incident, une enquête fut ouverte par l'armée française, qui,

après avoir décrété un couvre-feu à partir de cinq heures du soir pour les enfants, arrêta une bonne centaine de pédophiles qui furent fusillés sans jugement sur la place publique, démantelant ainsi un immense réseau de déviants sexuels qui sévissait depuis des années dans la région de Marrakech. Depuis j'ai conçu une haine viscérale pour ces horribles personnages qui ne méritent aucune pitié de la part de la société.

Plus tard, après avoir quitté le Maroc, quand il m'arrivait de revenir à Tanger pour voir mes parents qui étaient restés là-bas, il m'arrivait d'entendre ces histoires d'Européens qui venaient au Maroc pour corrompre sexuellement et matériellement des enfants encore en âge de jouer aux billes et à la poupée pour en faire de futurs prostitués...

Ils profitaient de la complicité de Marocaines qui vivaient en marge de la société et de la morale, et se chargeaient de leur apporter soit leurs propres enfants, soit les enfants de leurs voisins ou de leurs amis, quand elles ne fournissaient pas des prostituées aux riches commerçants de la ville et à certains touristes. Ces femmes qui ne vivaient que de la misère des autres pullulaient au Maroc, au point qu'on les appelait des « kawouadas », en d'autres termes des mères maquereelles. Elles négociaient, louaient ou achetaient, le plus souvent pour de riches Français, l'accord de parents qui, voyant dans la « location » provisoire de leurs enfants à de bons Français un moyen de sortir de leur misère, acceptaient de se séparer de leurs enfants pour un temps, parfois même définitivement.

Bien des célébrités françaises ont eu ou ont encore une maison au Maroc. Par exemple, le célèbre acteur A. Dans les années 1970 les allées et venues constantes de jeunes mineurs se faisaient au vu et au su de tous les voisins qui considéraient ça d'un très mauvais œil, surtout venant d'un homme aussi célèbre. Ils étaient excédés par la fréquentation assidue de la villa par ces jeunes garçons, tant et si bien qu'un jour les langues commencèrent à se délier jusqu'à ce que toute la ville en parle. Au point de devenir embarrassant pour certains policiers marocains que A. arrosait pour qu'ils ferment les yeux. La police finit par lui demander, avant que le scandale n'éclate et que le roi Hassan II s'en mêle, de quitter le pays avec armes et bagages, sans tarder. Il mit sa maison en vente et quitta effectivement le Maroc avant que le ciel marocain ne lui tombe sur la tête.

Beaucoup de Français ont continué à sévir dans ce pays, pour la plupart des gens du show-business parisien, du monde glauque de la mode ou du

monde pourri de la politique. Quelques acteurs, attirés par la manne des petites fesses enfantines à bon marché, se sont installés dans d'immenses et luxueuses propriétés à Marrakech, la ville des pédophiles par excellence.

Ensuite on a vu des politiciens de renom, tel le ministre déjà évoqué, un ex-révolutionnaire, des acteurs tels Jean Marais ou Jean-Claude Brialy, et de grands couturiers aussi comme Yves Saint Laurent, à qui j'ai eu le « privilège » de fournir de la coke.

* * *

Voici une dernière histoire qui démontre bien l'hypocrisie et la duplicité des puissants de ce monde concernant la pédophilie, qui est officiellement condamnée, mais parfois instrumentalisée.

Hassan II était un roi très intelligent et prévoyant. Il redoutait (avec quelques raisons) de subir un coup d'État, qui viendrait à coup sûr de l'armée de l'air. En cas d'échec, les mutins ne pourraient s'enfuir qu'en Espagne ou à Gibraltar, pour y demander l'asile politique. A priori, Hassan II ne pouvait compter sur l'Espagne ou l'Angleterre pour enfreindre leurs propres lois régissant l'asile politique. Quant à la France, difficile de faire pression sur elle pour qu'elle influence les deux pays, d'autant que le roi avait refusé de lui livrer son chef des services secrets, Mohamed Oufkir, après l'affaire Ben Barka.

L'Angleterre avait un talon d'Achille : Gibraltar. Coincé entre l'Espagne et le Maroc, approvisionné en eau potable, en nourriture et en ouvriers par ce dernier, Gibraltar était très vulnérable car l'Espagne qui cherchait à le récupérer l'assiégeait économiquement. La reine d'Angleterre ne pouvait donc pas se permettre de se fâcher avec le roi du Maroc.

Hassan savait que son frère, le prince Moulay Abdallah, qu'il faisait filer par sa police personnelle, fréquentait un hôtel de Tanger, lequel faisait aussi office de discothèque, de bar et de bordel pour des *people* pédophiles du monde entier.

Il le fit appeler.

– Frère, lui dit-il, je vais te confier une mission de la plus haute importance, es-tu prêt à l'accepter ?

– ça dépend de la teneur de la mission.

– Tu connais le bar de Michel, le Français, à Tanger ?

– Oui, pourquoi ?

– Parce que cet endroit est un bordel pour pédophiles étrangers richissimes.

– Je le sais et alors ?

– Eh bien cela me ferait plaisir si tu arrivais à convaincre Michel d'installer des caméras dans toutes les chambres et de nous faire parvenir les films toutes les semaines.

– Ça ne va pas être facile, cet homme-là est à cheval sur la protection de ses clients...

– Eh bien fais-lui comprendre que moi je suis à cheval sur la loi et en particulier sur celle qui interdit la pédophilie au Maroc, et qu'en cas de procès pour pédophilie, ce sera la peine de mort pour lui. Je sais qu'il compte sur ton aide en cas de problème et qu'il te graisse la patte depuis l'ouverture de son bordel. Mais si tu es puissant, c'est parce que tu es mon frère et parce que je le veux bien. Mais ne l'oublie pas, le patron au Maroc c'est moi, et si je veux embastiller Michel demain ce sera fait avec ou sans ton consentement, compris ?

– Compris !

Lui avait compris, mais pas Michel, qui refusa catégoriquement de filmer ses clients.

Et Hassan II d'appeler ses policiers : « Vous allez de ce pas à Tanger arrêter le patron de l'hôtel Dolce Vita et le mettre en prison pour viol et tentative de viol sur mineurs.

Michel fut condamné à trois ans de prison et incarcéré dans la prison de Malabata, réputée comme étant la pire du Maroc après celle de Tazmamart. Tout ceci fut raconté par Michel lui-même à mon père, alors médecin-chef de la province qui lui rendit visite en prison.

Michel finit par céder au chantage et bénéficia d'une grâce royale.

Les jours qui suivirent, des techniciens français vinrent lui rendre visite à son hôtel pour installer des caméras.

Ainsi, le monarque put constituer une formidable collection d'images très compromettantes sur beaucoup de grands pédophiles de ce monde.

C'est en 1972 que survint le coup d'État tant redouté, mené par le général Oufkir et quelques officiers aviateurs, qui ratèrent leur coup et se réfugièrent à Gibraltar, où ils demandèrent l'asile politique.

Comme prévu, la Grande-Bretagne refusa de les renvoyer au Maroc. Si

elle remettait les pilotes à leur souverain, ils seraient aussitôt fusillés.

Selon ce que m'a confié mon père, Hassan II envoya alors à Buckingham Palace quelques photos où l'on pouvait voir au moins un membre de la famille royale en pleine action avec des mineurs... « Je vous donne quarante-huit heures pour me renvoyer mes aviateurs sinon ces photos seront publiées dans la presse internationale. »

Quarante-huit heures plus tard, les aviateurs marocains rentrèrent au Maroc menottés et furent accueillis à Tanger par le roi en personne qui ne cachait pas sa satisfaction. La partie d'échecs venait de se terminer, par échec et mat à la reine pour une fois.

CHAPITRE 8

Quand la coke tue

Ayant eu la carrière que j'ai eue, ayant payé ma dette à la société, je pense que j'ai le droit de dire ce qu'ont été les ravages de la coke. Et d'évoquer certaines personnalités qui ont programmé leur propre destruction par des usages particulièrement imprudents.

J'ai rapidement évoqué dans mon premier livre Jean-Luc Delarue, qu'au premier abord j'ai trouvé sympathique et talentueux. Il était plutôt étrange et semblait sortir de la horde des consommateurs normaux qui se contentent de snifer sans poser de questions. Lorsque je lui ai proposé une ligne de coke, il a décliné mon offre sans hésiter, avec une moue de dégoût sur le visage et une main repoussante comme pour balayer le sujet. J'ai trouvé ça étonnant.

– Ah non, pas par le nez ! s'était-il écrié, ce n'est pas bon pour moi.

– Tu n'aimes pas snifer ? lui ai-je demandé, surpris de tomber sur un cocaïnomane qui refuse une ligne de coke ; par comparaison c'est comme si un aveugle refusait de voir.

– Non, cela me fait trop mal aux fosses nasales.

– Mais, comment prends-tu ta coke alors ? En la fumant, ou en te l'injectant ?

– Ni l'un ni l'autre, répondit-il, agacé par mes questions.

Là je sentis que j'avais affaire à un drôle de gusse.

Voyant que je commençais à m'impatienter, il lâcha :

– Je la prends avec une sarbacane.

– Quoi ? Tu te la fais souffler directement dans la gorge, c'est ça ?

– Ouais c'est une copine qui me le fait. Elle prend une petite pierre de coke et me l'expédie dans la gorge en soufflant très fort d'un seul coup. Et là, le choc de la pierre contre ma gorge, c'est... mille fois mieux que snifer cette putain de coke qui m'a rongé les fosses nasales.

– Ah bon ? Tu me surprends... Mais, pour ta gouverne, prendre de la coke comme tu le fais n'est pas bon pour les bilieux comme toi. Pour celui qui la

prend à la sarbacane, c'est un ajout supplémentaire d'acide dans l'estomac et l'œsophage quand on a des remontées biliaires, ce qui peut leur causer avec le temps de graves lésions et générer des tumeurs cancéreuses incurables.

– Chacun son truc, rétorqua-t-il nerveusement. Moi ça m'apporte un immense plaisir de la prendre ainsi, et comme tu le sais en consommateur chevronné que tu es, chacun prend son plaisir là où il le trouve...

– C'est possible, mais ça va aussi te causer bientôt d'énormes problèmes. C'est vrai que c'est bon, mais attention à l'addition !

– L'addition ? Mais de quelle addition parles-tu ?

– Celle qu'il te faudra payer physiquement quand ton corps en aura marre de tes conneries. Tu auras une drôle de surprise ce jour-là, crois-moi...

– Qu'est-ce que tu en sais ?

– J'en sais qu'en Hollande, j'ai une flopée d'amis qui ont utilisé ta méthode pendant de longues années pour s'envoyer de manière foudroyante en l'air, et au bout du compte ils se sont retrouvés avec un double cancer...

– Où ça ?

– Devine ? Par où circule la coke que tu as absorbée ?

– Par la gorge d'abord, ensuite par l'œsophage et l'estomac...

– Bravo, t'as gagné ! La coke est un produit très corrosif. Elle est faite à base d'acide chlorhydrique et lavée avec de l'acétone, du kérosène ou de l'éther, des produits hyper dangereux car ils génèrent très vite des tumeurs cancéreuses malignes en corrodant les parois de l'œsophage par lequel elle passe ainsi que l'estomac où elle atterrit, quand elle n'arrive pas jusqu'aux intestins... Alors il ne faut pas s'étonner que ça arrive si on prend plus de deux sarbacanes par jour...

– Deux sarbacanes par jour ? Mais moi j'en prends parfois dix !

– À ce rythme-là tu vas vite te retrouver à l'hôpital... Moi à ta place j'arrêtera immédiatement le carnage et je changerais de mode opératoire avant qu'il ne soit trop tard.

– Mais dis-moi, tu es médecin ou dealer ?

– Je suis fils de médecin et dealer. Mais ma connaissance des dangers de la coke ne vient pas de mon père mais de vingt ans d'expérience. Maintenant si je n'ai pas de pitié en affaires, j'ai quand même assez d'empathie pour les êtres humains pour les conseiller quand je les sens en danger. Et toi tu es en danger ! Ta relation avec la coke te coûtera cher si tu n'y mets pas le holà. Tes liaisons avec ce produit vont devenir des lésions...

– Ah ouais, joli ! Tu es une espèce de pompier pyromane si j’ai bien compris. Tu vends de la coke à des gens, conscient qu’elle va allumer un incendie en eux, et ensuite tu essaies d’éteindre l’incendie en leur expliquant ce qu’il faut faire et ne pas faire, c’est ça ?

– À peu près oui. Et alors, c’est mal ? Ce n’est pas de ma faute si je me sens obligé de remettre en place ou de critiquer certains connards comme toi qui absorbent la cocaïne comme tu le fais, au lieu de la snifer comme tout le monde, ce qui est moins dangereux.

– C’est un peu cracher dans la soupe. Ou encore l’hôpital qui se fout de la charité ce que tu fais là...

– C’est ce que tu veux... Moi j’en ai rien à foutre de ta santé ! Je t’ai prévenu, après c’est à toi de décider. Moi je m’en lave les mains.

Plus tard, dans les années 2000, j’ai rencontré Delarue un jour à Paris tout à fait par hasard et j’ai appris que non seulement il avait continué à ingérer de la coke de la même manière, mais aussi qu’il avait largement augmenté les doses, ce qui a accéléré sa mort qui est survenue en 2012 après un double cancer de l’œsophage et de l’estomac.

Je pense que Bernard Tapie suit le même chemin. Je ne le connais pas personnellement mais un de mes revendeurs me disait qu’il le fournissait avant mon arrestation. Un homme comme lui ne pouvait sans doute pas faire autrement que d’en prendre pour tenir le coup. Car vivre comme il le faisait, et marcher énergiquement comme il le faisait si bien dans sa fameuse pub pour les piles Wonder, sans coke il n’y serait pas arrivé. Le slogan : « Qu’est-ce qui fait marcher Tapie ? » me donne encore le fou rire quand je l’entends. C’est bien vu pour les profanes, mais pour moi, c’est à mourir de rire de constater que le fourbe a fait passer de la coke pour des piles. Si elles donnaient autant d’énergie je serais le premier à me mettre à la pile, croyez-moi.

Beaucoup d’initiés à la coke sont morts de tumeurs cancéreuses à l’estomac et à l’œsophage quand ce n’étaient pas aux intestins. Et beaucoup mourront s’ils continuent à se faire plaisir en prenant la coke avec une sarbacane, en se l’injectant ou en la fumant sous forme de crack. Je le redis, pour moi, snifer est la façon la moins dangereuse de prendre de la coke (même si ce n’est pas sans danger !).

Bernard Giraudeau, contrairement à Delarue, était un gars très humain, très intelligent et très appréciable à qui j’ai fourni de la coke au début, alors

que je ne savais pas encore comment il la prenait. Je ne sais pas exactement quel était son problème mais c'était un écorché vif qui prenait aussi la coke avec une sarbacane et qui se bouchait les oreilles quand j'essayais de lui expliquer qu'il mettait sa santé en danger. Je lui ai expliqué comme je l'ai fait avec les autres que s'il continuait, il finirait par pâtir de tumeurs cancéreuses. Bernard Giraudeau mourra en 2010 d'un cancer du rein.

Les gens qui prennent trop de coke finissent par devenir mégalomanes, arrogants et prétentieux comme Bernard Tapie ou Bernard-Henri Lévy (qui s'en est vanté), en prétendant pouvoir trouver des solutions à tous leurs problèmes, malheureusement sans succès...

La coke, c'est l'œuvre du diable. Au début tout va bien. On prend son pied. On aime la coke. On l'adore. Et on finit par la vénérer au point qu'elle devient notre unique centre d'intérêt, notre soleil, notre plus fidèle compagne, mais une mauvaise conseillère, car avec le temps on devient possessif, agressif, parano, égoïste, égocentrique et cupide. On se prend pour le centre du monde. On devient méchant, stupide, incohérent, dangereux pour les autres et pour soi-même. Progressivement le vide se fait autour de vous. Votre entourage vous lâche. Vous perdez la notion des choses. Vos valeurs. Votre honneur. Votre dignité. Votre fierté, et le plus souvent votre travail et vos économies, quand ce n'est pas votre santé.

Moi-même je suis surpris quand je me regarde dans le miroir de me voir là, entier, sans cicatrices sur le visage, sans traces de balles sur le corps excepté celles qui se trouvent au bas du nombril suite à une mitraillade en Colombie. Pourtant, ce n'est pas faute d'avoir traversé des situations dangereuses, mais j'ai toujours réussi à « passer à travers »... En voici un exemple.

Il fut un temps, je commerçais avec des Allemands plutôt sympathiques et très corrects. Je leur vendais 10 à 20 kilos par mois, qu'ils payaient en marks ou en francs suisses, deux monnaies que j'adorais pour leur solidité.

Chaque fois qu'ils venaient me voir à Amsterdam, ils amenaient des valises pleines de ces deux monnaies. Ils payaient la coke au prix fort et rubis sur l'ongle dans la mesure où le produit était de bonne qualité, en tout cas dans les débuts et pendant près d'un an. Au dernier achat, je ne sais pas ce qu'il leur a pris, ils ont voulu acheter, sans payer l'addition, aux Colombiens avec qui je travaillais, ce qui n'a pas trop plu à mes amis... Au moment de payer les 10 kilos de coke qu'ils nous avaient commandés, ils ont sorti des

flingues et nous ont braqués, tout simplement.

J'avais tellement confiance en eux que pendant un court instant, je suis resté perplexe en voyant tous ces flingues pointés vers nous. Je ne m'attendais absolument pas à ça de leur part, eux qui jusque-là avaient été les plus sympas et les plus corrects du monde. J'étais étonné et en même temps mort de rire intérieurement à l'idée de ce qui allait leur arriver.

Ce qu'ils ne savaient pas, c'est que les Colombiens, ne faisant confiance à personne en affaires, étaient cachés tout près de nous, derrière des caisses, prêts à faire le coup de feu s'il le fallait, au moindre geste douteux des Allemands. Et comme ils avaient la gâchette facile, très facile même, la pétarade des pistolets-mitrailleurs israéliens avec silencieux de marque Uzi qu'ils avaient cachés sous leurs manteaux, prêts à faire le vide autour d'eux en quelques secondes, commença.

Quelques minutes plus tard on n'entendait plus parler allemand, mais crier, gémir et supplier en allemand, jusqu'à ce que le silence total s'installe.

CHAPITRE 9

Quand la coke sert à tuer

Jean-Edern Hallier était un homme pour qui j'avais une grande admiration. Il était dans la provocation, comme beaucoup d'autres en France. C'est mon lieutenant Elie Malka qui me l'a présenté. Et pendant longtemps c'est moi qui l'ai fourni. À chaque livraison, c'était 50 grammes, payés 1 000 francs le gramme et cash. Ça valait vraiment la peine. Il m'avait prévenu qu'autour de chez lui c'était truffé de policiers et d'espions. Donc pour le voir j'ai dû user de stratagèmes inouïs. Plusieurs fois j'ai dû me déguiser en travesti brésilien. J'avais sur moi, au cas où, un passeport brésilien. J'étais pas mal en travelo, mine de rien. Dans la rue tout le monde me sifflait. Jean-Edern lui-même, cet enfoiré, ne tarissait pas d'éloges sur mon apparence. C'est vrai qu'avec des talons, une jupe et les jambes bien rasées, j'étais séduisant. Même les flics postés dans le quartier me draguaient. C'est vous dire...

Deux ou trois autres fois je me suis déguisé en livreur de pizzas et en livreur de meubles. Il m'est arrivé de passer par le jardin pour grimper jusque chez lui par-derrière. Ou de me déguiser en femme de ménage voilée, ou en facteur. Tous les moyens étaient bons. Mais si je me prêtais à ces mascarades, c'est surtout parce que je savais que ça l'amusait et aussi parce que ça me faisait vendre.

Ce que je sais c'est qu'un ancien du SAC, la veille de sa mort, m'a demandé de lui préparer une coke « foudroyante » que je devais remettre ensuite à Malka. C'est-à-dire une coke qui avait aidé en Hollande un voyou de ma connaissance à se débarrasser de ses ennemis en toute impunité. Le secret ? Du résidu de batterie. Sur les pôles d'une batterie de voiture, anode et cathode, il apparaît souvent une mousse blanche. Quand on la goûte on a l'impression que c'est de la coke. Le même goût, la même odeur, mais malheureusement pas le même effet, car cette mousse absorbée par le nez tue rapidement. C'est je pense ce qui est arrivé à Hallier qui est mort d'avoir

voulu snifer un peu trop de cette coke.

Malka fut chargé de porter sa dose à Jean-Edern Hallier qui avait une entière confiance en lui, le matin de bonne heure à l'hôtel Normandy, avant qu'il n'aille faire sa tournée à vélo. Sachant qu'en chemin il allait tôt ou tard s'arrêter pour prendre un peu de son carburant à base de cocaïne, il n'y avait plus qu'à attendre le moment où on le retrouverait mort par terre, d'une « crise cardiaque ».

Selon les confidences de Jean Gilbert, un de mes amis de jeunesse qui comme moi a été intégré au SAC, cette opération a été ordonnée parce que l'écrivain voulait publier un livre explosif sur François Mitterrand, décédé un an plus tôt. Je n'ai jamais pu savoir qui était réellement à l'origine de ce coup tordu.

* * *

C'était en Hollande début 1975 que des mafieux israéliens, accompagnés d'Elie Malka, sont venus me voir chez moi. Ils avaient apparemment un gros problème avec le chanteur Mike Brant qui, au bout du rouleau, était sur le point de craquer et de dénoncer certains agissements. Je pense que la mafia israélienne l'avait pris sous sa coupe, prélevant une part de ses revenus en échange de leur « protection », à l'image de ce que l'on a vu en France avec d'autres artistes comme Johnny.

Ces mafiosos israéliens m'ont donc demandé si je ne pouvais pas trouver ou fabriquer une drogue qui pourrait mener le chanteur jusqu'au suicide, sans que cela soit détectable au moment de sa mort. Ils craignaient que du jour au lendemain Mike Brant se rende à la police pour balancer ses maîtres chanteurs.

J'ai répondu que le meilleur moyen était de lui donner pendant quelque temps du speed-ball, un mélange de cocaïne et d'héroïne blanche provenant de Thaïlande. Ce mélange, du seul fait qu'il est un accélérateur et un frein en même temps, rend les gens complètement fous. À l'époque pour les amateurs d'émotions fortes c'était la grande mode en Hollande, de prendre du speed-ball. Beaucoup, parmi mes connaissances, se sont suicidés à cause de ce produit et malgré mes avertissements.

La cocaïne, c'est connu, est un puissant énergisant qui donne la « bougeotte ». C'est l'accélérateur. L'héroïne est le frein : c'est une drogue qui

endort celui qui l'utilise... Imaginez, dès lors, dans quel état se trouve le cerveau de celui qui prend un tel mélange ? À force de devoir accélérer son fonctionnement d'un côté et de le freiner de l'autre, le cerveau finit par se mettre en surchauffe et perdre les pédales, ce qui mène le plus souvent à la folie ou à une perte totale de contrôle qui peut conduire au suicide. C'est probablement ce qui est arrivé à Mike Brant qui, n'ayant pas su gérer les effets catastrophiques et néfastes de la drogue qu'on lui avait apportée, s'est suicidé. Ou plutôt on l'a suicidé...

Jusque-là, Elie Malka étant le fournisseur attitré de Mike, il lui fournissait la meilleure coke du monde, que moi-même je lui procurais en Hollande. Quand la situation a commencé à préoccuper ses « maîtres penseurs », ils ont demandé à Malka de lui porter du speed-ball en le laissant croire que c'était de la cocaïne...

Comme Mike était un fanatique de la coke et qu'il se faisait des rails énormes quand il en prenait, alors qu'avec le speed-ball il faut y aller avec des pincettes, son organisme a commencé à tourner à fond dans le mauvais sens.

Voilà comment, selon moi, Mike Brant a terminé sa vie, pour avoir osé vouloir se défaire de l'emprise de ses maîtres et reprendre son envol.

CHAPITRE 10

Tous fous de la coke

Dans ma carrière, j'ai eu les clients les plus inattendus. Je me suis efforcé de les servir avec professionnalisme, même si cela a parfois eu pour moi des conséquences inattendues. En tout cas mon expérience montre comment la cocaïne se répandait à toute vitesse dans la société française des années 1980. Il m'est ainsi arrivé d'en vendre à la sortie des grandes écoles tels l'ENA, Polytechnique ou encore Sciences Po...

* * *

Un jour j'allais prendre l'avion pour l'Amérique du Sud. La veille de mon départ, j'avais rencontré dans un centre commercial deux jolies hôtesses d'Air France que je connaissais, accompagnées de deux de leurs amis qui voulaient de la coke. Deux joyeux fêtards.

Curieusement elles ne m'avaient pas dit ce qu'ils faisaient comme métier, peut-être par précaution ou pour ne pas me faire tiquer. Comme à l'habitude, quand on me présentait quelqu'un, je ne demandais jamais ce qu'il faisait comme travail, je m'en foutais royalement. L'essentiel était pour moi qu'il me paie la cocaïne qu'il m'avait commandée, point à la ligne. Et donc nous allâmes dîner ensemble dans un restaurant où nous passâmes plus de deux heures à discuter et à rire, sans qu'à aucun moment je ne demande ce que faisaient nos deux larrons dans la vie...

Ils m'avaient pris 5 grammes chacun, prétextant qu'ils étaient en vacances et qu'ils avaient envie de décompresser en s'assommant avec de la bonne coke lorsque je leur fis remarquer que c'était un peu trop pour une seule nuit. N'ayant rien à redire, je leur fournis les 5 grammes qu'ils m'avaient demandés. Puis, fatigué, je rentrai chez moi.

Le lendemain je devais prendre l'avion pour Bogota. Arrivé à l'aéroport, après avoir passé toutes les formalités, je m'installai dans la salle d'attente. Je

finis par m'assoupir et finalement par m'endormir quand soudain je fus réveillé par une main me caressant le visage. J'ouvris les yeux et que vis-je ? Les deux hôtes de l'air de la veille, l'air un peu fatiguées.

– Que fais-tu là, Gérard ? me demanda l'une d'elles, surprise de me voir dans cet aéroport.

– Je prends l'avion d'Air France pour Bogota.

– Pourquoi ne nous l'as-tu pas dit hier, on aurait pu te faciliter les formalités administratives ?

– Ce qui est fait est fait. Et vous vous allez où ?

– À Bogota comme toi. On attend notre commandant de bord et son copilote avant de nous rendre à l'avion. Si tu veux on peut prendre un pot ?

– Pourquoi pas ?

Nous allâmes nous asseoir au bar en attendant que nos amis arrivent. Quand soudain deux hommes en uniforme vinrent s'installer à notre table, l'air harassé.

– Bon, on prend un café et on va à l'avion, dit l'un d'eux.

Au début je ne les avais pas reconnus avec leurs uniformes. Mais en regardant bien je me rendis compte que c'étaient les deux joyeux fêtards de la veille...

– Putain, leur dis-je, c'est vous qui allez piloter l'avion qui va à Bogota ?

– Oui pourquoi, ça te pose un problème ? demanda le commandant. On connaît notre métier, ne t'inquiète pas, on arrivera à bon port sains et saufs comme d'habitude.

Ne pas m'inquiéter ? Quelle plaisanterie ! Me dire ça à moi qui connais parfaitement les effets pervers de la coke, quand ils surviennent au bout de quelques heures. Eux connaissaient à n'en pas douter leur métier, mais ils ne connaissaient pas les conséquences et les problèmes que peut occasionner la coke après en avoir pris pendant plusieurs heures.

Ils ne savaient pas qu'on peut soudain avoir un mauvais déclic après avoir trop absorbé de ce produit et observer une baisse de la vigilance et de l'attention, une diminution des réflexes et un allongement du temps de réaction.

Ils ne savaient pas non plus qu'on peut sombrer subitement dans un coma passager, perdre la notion du danger, la coke modifiant considérablement le comportement, ou encore plonger dans un black-out total après avoir perdu la tête ou fait un infarctus.

Non, ils ne savaient rien de tout ça ces imbéciles heureux, ces inconscients. Et pourtant, comme si c'était un jeu, ils continuaient à prendre allègrement de la coke sans même se soucier des centaines de passagers qu'ils mettaient en danger en cas d'accident.

J'en frémissais. Surtout de savoir que j'allais être moi aussi parmi les passagers...

Que devais-je faire ? Les dénoncer ? Me plaindre auprès d'Air France ? Refuser de prendre cet avion sous prétexte que je ne me sentais pas bien ? Les options étaient multiples, mais sensibles, car si je les dénonçais ils me dénonceraient à leur tour et là, je restais en vie, mais en prison et pour quelques années. Si je refusais de prendre l'avion j'en étais pour quelques milliers de francs que j'avais dépensés pour l'achat du billet et l'hôtel à Bogota, sans compter les pénalités. Et surtout je risquais de fâcher mon fournisseur qui m'attendait à l'aéroport et que je ne pouvais pas prévenir de mon retard.

Non, la seule option qui me restait était de prendre ce satané avion en priant Dieu de toutes mes forces pour qu'il ne nous arrive rien.

– Pour sûr ! Vous n'avez pas dormi de la nuit et vous allez vous taper douze heures d'avion dans cet état ? C'est de la folie ! Moi, je refuse de prendre cet avion avec vous aux commandes...

– Tu fais comme tu veux mais nous on peut t'assurer que ce n'est pas la première fois qu'on fait ce trajet sans avoir dormi la veille et ça c'est toujours bien passé. De plus on a encore un peu de ta coke qui nous a aidés à passer la nuit sans dormir, alors où est le problème, elle va nous aider à passer la journée !

Mon Dieu, à quel dilemme j'étais confronté ! Ce n'était quand même pas croyable de voir deux pilotes d'une part prendre de la coke, d'autre part ne pas dormir la veille d'un long voyage. Quels irresponsables, ces deux cons ! Mais que se passait-il dans leurs têtes à ces deux zigotos, pour qu'ils osent mettre en danger avec leurs conneries la vie de trois cents passagers et la mienne ? Ils étaient en train de péter les plombs ou quoi ? Fallait-il croire que cette saloperie de coke les avait rendus fous ? J'en avais bien l'impression ! Au secours ! Que faire ? Les raisonner ? C'était mission impossible. Prendre le risque d'aller jusqu'au bout du voyage avec ces deux malades mentaux aux commandes, c'était vraiment risqué car je savais comment les choses se passent quand on a pris trop de coke. Elle vous tient en haleine et en forme

pendant des heures, mais à un moment elle finit par vous lâcher et là c'est le crash ! On pique du nez.

Le temps passait et l'heure du départ approchait quand nos deux lascars se levèrent péniblement pour m'annoncer qu'il était temps pour eux de se rendre à l'avion.

Je les saluais et, en les toisant, je lançai avec un sourire forcé :

– On va voir si ma coke vous aide à tenir le coup...

Ils s'en allèrent. Moi, décidé à prendre quand même ce satané avion, j'embarquai, non sans appréhension.

Quel voyage mes aïeux ! Il se passa surtout dans ma tête, car malgré le cachet de Lexomil que j'avais pris, je ne cessais de penser, turbulences aidant, que les mecs allaient flancher dans leur cabine et que l'avion allait tomber. Crispé et anxieux je faisais peur à tous ceux qui me regardaient, surtout aux hôtes qui, étant au parfum, essayaient de me calmer tout en affichant une certaine sérénité, alors qu'elles avaient encore plus peur que moi...

Bon Dieu, me disais-je, si on arrive à bon port, plus jamais je vendrai de coke à des employés d'une compagnie aérienne, car il faut le dire, je ne sais pas comment se sentaient nos pilotes dans leur cabine, mais je voyais que l'avion avait parfois un drôle de comportement et que les turbulences n'étaient pas forcément dues à la météo...

Après un voyage mouvementé dans ma tête et dans l'avion, on arriva enfin à l'aéroport de Bogota. Ouf ! Sauvé ! Pas complètement car il restait encore l'atterrissage, qui curieusement me fit le plus peur. Pendant que l'avion descendait vers la piste, je me jurai que si je m'en sortais, plus jamais je ne vendrais de la coke à qui que ce soit. Un vœu pieux car si j'allais à Bogota c'était pour acheter de la coke que je comptais revendre en France... et surtout parce que, à peine l'avion avait-il atterri, je reprenais mes esprits et commençais déjà à faire le calcul de ce que j'allais gagner avec la cargaison que j'allais envoyer en Europe.

* * *

Je pourrais parler aussi des traders qui passent plus de temps à snifer qu'à s'occuper des actions qu'on leur confie. Quand ils se réunissent pour jouer avec l'argent des autres, la seule chose à laquelle ils pensent, c'est la cocaïne.

Vous comprendrez dès lors qu'il vaut mieux garder son argent chez soi plutôt que de le confier à ces imbéciles heureux.

Dans le domaine hippique aussi, à mon époque, tout se passait en magouilles autour de la cocaïne. Certains jockeys, s'ils n'avaient pas de coke, refusaient de monter leurs chevaux, c'est aussi simple que cela ! Avec la coke que j'apportais sur les champs de courses, je me suis fait beaucoup d'amis et beaucoup d'argent : pour me remercier de leur sauver la mise, mes clients me donnaient parfois des tuyaux sur les chevaux, ce qui faisait qu'en repartant j'avais les poches qui débordaient de billets de banque. Dire que les joueurs et les amateurs de courses faisaient confiance à des gens pareils. Moi en tout cas, ils m'ont guéri des courses et persuadé qu'elles étaient toutes trafiquées.

* * *

J'ai déjà évoqué mon ami Michel Rosès¹⁰, frère de l'un des plus importants magistrats de France et membre de la jet-set parisienne. Un très bel homme avec un visage taillé au couteau qui le faisait ressembler à un beau gitan. Il avait un corps splendide et bien entretenu, grâce à un régime culinaire uniquement à base de végétaux, une santé de fer car il ne fumait pas et ne touchait pas aux drogues, et pour se soigner il ne prenait que des « médicaments » homéopathiques. Professeur de yoga avenue Foch, il avait une clientèle huppée qui lui assurait de bons revenus.

L'homme parfait et parfaitement heureux en « apparence ».

Avec lui, on partageait nos conquêtes, quelles qu'elles fussent. Nous nous étions mis d'accord pour ne jamais tomber amoureux de l'une d'elles, et ne jamais exprimer une quelconque jalousie à ce niveau-là.

Personne ne le savait à Paris, mais Michel était un ami de Gaëtan Zampa et un homme au code d'honneur strict, doublé d'un macho indémodable. C'est en partie grâce à lui que j'ai réussi à entrer dans le monde des cocaïnomanes parisiens qui cultivaient la façade mais qui en coulisses étaient vraiment des pourritures.

Grâce à Michel, j'avais mes entrées chez certains grands noms de la couture et de la coiffure à Paris, ainsi que chez des aristocrates parmi les plus en vue. Ce qui m'a fait gagner beaucoup d'argent. J'ai ainsi croisé Yves Saint Laurent qui me prenait des quantités astronomiques de coke. Ensuite Pierre Cardin, les coiffeurs Carita et Alexandre qui eux aussi ont largement participé

à mon enrichissement. Je rendis même visite à Yves Saint Laurent dans son jardin de Majorelle à Marrakech.

Du côté des aristocrates, j'étais très demandé dans les réceptions mondaines organisées par certains grands de ce monde, pour ne pas dire prisé par les dames qui aimaient la coke. Et je n'étais pas méprisé par les hommes qui, bien que me sachant un « gangster » malveillant prêt à leur prendre leurs biens si l'occasion se présentait, m'acceptaient comme un des leurs l'espace d'une soirée bien arrosée et bien saupoudrée. Ils m'invitaient volontiers dans leurs réceptions et autres évènements mondains, le comte de Paris en tête, qui raffolait de ma coke. Au cours de ces fêtes, le roturier que j'étais était adulé grâce à la coke, choyé, chouchouté par tout le monde et notamment par les vieilles rombières qui me demandaient de leur raconter des histoires de voyous qu'elles aimaient particulièrement, ou de leur expliquer comment bien snifer la coke, quand elles ne me demandaient pas « humblement » de leur offrir un rail – ce à quoi je répondais poliment que je n'étais pas la SNCF.

* * *

En bon dragueur qu'il était et en grand séducteur qu'il savait être, Michel avait toujours une smala de filles à me présenter quand je débarquais à Paris. Des filles que, bien entendu, on partageait la nuit venue dans son studio parisien. Notre « association » marchait à merveille, dans le meilleur des mondes, et sans jamais la moindre défaillance. Sauf le jour où Michel tomba amoureux d'une fille de 20 ans, alors qu'il en avait plus de 50. Originnaire d'une grande famille allemande, elle venait d'hériter de son père un laboratoire pharmaceutique de grand renom.

Malgré son amour pour elle, qui l'avait poussé à rompre son célibat, et l'arrangement que nous avions, Michel me la présenta, après que j'eus beaucoup insisté pour la connaître, mais vraiment pas de gaieté de cœur. Nous allâmes manger dans un restaurant marocain où la cuisine était succulente. Là, alors que j'étais assis en face d'elle, elle commença à me faire du pied, à mon grand dam, pour me faire comprendre que je lui plaisais. Michel, qui s'était rendu compte que sa copine me regardait un peu trop intensément et me parlait aussi un peu trop aimablement, s'offusqua et parla de quitter la table.

Sa copine lança :

– Dis-moi Gérard, c'est vrai que toi et Michel vous partagez toutes vos conquêtes ?

Voyant mon embarras, Michel répondit lui-même :

– Oui, c'est vrai. Jusque-là nous avons toujours partagé nos trophées, mais aujourd'hui je refuse de te partager avec lui.

– Pourquoi ? s'écria-t-elle un peu déçue. Moi, Gérard me plaît beaucoup et j'aurais bien aimé que l'on fasse un trio ensemble... Michel, désemparé par cette réponse et l'aplomb de sa copine, me demanda, espérant que j'allais répondre négativement :

– Qu'est-ce que tu en penses toi ? Ça te plairait de faire un trio avec elle ?

– Avec plaisir ! répondis-je sans la moindre hésitation, les yeux brillants de convoitise tant cette fille était belle.

– Bon alors on y va..., lâcha Michel d'un air dégoûté.

Nous partîmes, mais pendant la partouze Michel s'aperçut au bout d'une dizaine de minutes que sa copine le délaissait. Alors il se leva et s'en alla sans dire un mot.

Sa copine, heureuse de se retrouver seule avec moi, me dit :

– Laisse-le, on fera sans lui. C'est mieux, non ? On est bien comme ça...

Mieux ? Assurément ! Cette fille était si belle, si bien faite, si parfaite qu'il fallait être fou pour vouloir la partager avec un autre, et Michel n'était pas fou !

Au petit matin, ne voulant plus marcher sur les plates-bandes de Michel, je décidai de la renvoyer à son expéditeur. Mais au moment où je voulus prendre la porte elle refusa de me laisser partir.

– Mais, lui dis-je, c'est Michel ton boy-friend, pas moi.

– Non, moi c'est toi que je veux ! Et je te suivrai là où tu iras.

– Ça n'est pas possible ! Je suis marié et j'ai un enfant avec une femme que j'aime. Et aujourd'hui je dois la rejoindre à Rotterdam.

– Salaud ! Tu n'es qu'un salaud ! Tu as foutu la merde dans mon couple et maintenant tu me laisses.

– Ce n'est pas moi qui ai voulu coucher avec toi, mais toi et avec beaucoup d'insistance en plus. Alors n'intervertis pas les rôles, parce que ça, je ne pourrai pas le supporter.

Et sur ces mots je sortis de l'appartement pour m'en retourner en Hollande.

Plus tard Michel me téléphona pour s'excuser de son comportement déplacé.

– Michel, je t'ai compris, ne t'inquiète pas. Si j'avais été à ta place j'aurais fait comme toi franchement.

– J'en suis bien aise, mais de toute façon je l'ai virée.

– Quoi ?! Alors là tu me surprends, je ne te croyais pas capable de le faire...

– Tu peux la prendre si tu veux ! Je te l'offre !

– Moi, jamais de la vie ! Par contre je me réjouis de ta décision de la lâcher, cette fille est dangereuse pour toi. Bon alors à bientôt et à notre prochaine conquête !

Quelques semaines plus tard Michel me rappela :

– Gérard, j'ai un gros problème qu'il me faut résoudre dans l'immédiat et tu es le seul à pouvoir m'aider. Viens vite, je t'attends !

Sans trop me poser de questions je pris ma voiture *illico* direction Paris.

Arrivé, chez lui, je vis qu'il m'attendait avec impatience.

Crispé et très nerveux, il poussa un grand soupir de soulagement en me voyant et lança direct :

– Gérard, je suis ensorcelé ! Par qui je ne sais pas... Il y a tellement de femmes qui me veulent du mal.

– Ah là là, tu m'étonnes ! Mais pourquoi tu m'as appelé ? En quoi puis-je t'être utile ?

– Tu ne m'avais pas dit que ta mère était une bonne sorcière ?

– Si, et alors ?

– Alors je te le répète : je suis ensorcelé ! À 21 heures, tous les soirs depuis plusieurs jours, mon cœur commence à battre la chamade et ne s'arrête que vingt minutes plus tard.

– Et à qui penses-tu dans ces moments-là ? Et surtout à quoi ?

– À la petite Allemande... Qui ne cesse pas de me dire qu'elle m'aime et que je dois revenir avec elle...

– Ça va, j'ai compris. Bon, je crois qu'on ne va pas avoir besoin de ma mère. Si tu m'écoutes et si tu fais ce que je te dis, j'arriverai à te sortir de ton envoûtement, c'est d'accord ?

– C'est d'accord.

– OK, alors écoute-moi attentivement. À 21 heures ce soir, je vais mettre sur ta table une ligne de coke et dès que les battements vont commencer, tu la

prendras...

– Mais ça ne va pas ! Tu sais bien que j'ai horreur de ça, et que jamais je n'en prendrai. Ça alors, si c'est ça ton remède tu peux te le fourrer là où je pense !

– Ne parle pas comme ça sans savoir ce que ce produit peut t'apporter ! La coke a la faculté de créer une autre personnalité. Donc au moment où tu la prends, tu n'es plus Michel mais quelqu'un d'autre ! La personne qui t'envoie ces messages s'adresse à Michel et si tu n'es plus Michel au moment où elle te les envoie, tu ne peux pas les recevoir, c'est clair ? C'est une forme d'hypnose.

– C'est clair. Bon ta théorie m'a convaincu, je veux bien essayer. On ne sait jamais...

– Pour sûr ! Bon en attendant je mets une ligne sur la table et ce soir on verra...

Le soir venu, à 21 heures, comme à l'habitude, les battements de cœur commencèrent à s'accélérer. Michel, une paille à la main, se leva aussitôt et snifa d'un coup la ligne que j'avais préparée.

Je le regardais faire en attendant les résultats.

– Wouah ! cria-t-il. Ça marche ! Mon cœur s'est calmé immédiatement quand j'ai pris la ligne. C'est incroyable ! J'ai l'impression d'être quelqu'un d'autre... Un lion ! Superman ! J'ai comme une impression d'invulnérabilité, c'est fou...

– Il n'y a rien d'incroyable là-dedans, c'est connu que la coke crée un dédoublement de la personnalité. Maintenant il va falloir que tu en prennes tous les soirs jusqu'à ce que ton Allemande se lasse de t'envoyer des mauvaises ondes par le biais d'une sorcière et qu'elle abandonne.

– Merde alors, mais à ce train-là je risque l'addiction !

– Tu préfères l'ensorcellement à vie ?

– Non...

– Alors je te fais cadeau d'un gramme de coke que tu prendras avec parcimonie, jusqu'à ce que tes tourments cessent, d'accord ? S'il t'en faut plus tu m'appelles.

Content de ma prestation, je m'en retournai en Hollande où mes affaires m'attendaient.

Dix jours plus tard Michel m'appela de nouveau :

– Salut Gérard, tu vas bien ?

– Moi oui et toi ?

– Très bien ! Mes battements ont cessé et l'Allemande est venue me voir pour me demander des explications, tu le crois ça ?

– Difficile à croire, mais elle doit être bonne joueuse.

– Bonne perdante surtout ! Lorsqu'elle s'est rendu compte que les ondes qu'elle m'envoyait par le biais de la plus célèbre sorcière en magie noire du Brésil qu'elle a fait venir en France en la payant une petite fortune ne donnaient plus rien, elle a compris que quelque chose n'allait pas. Donc elle est venue voir de plus près ce qu'il se passait et faire « l'état des lieux » de mes sentiments... Quand elle a compris je ne l'aimais plus et que sa magie ne lui rendrait pas mon amour, elle a crié : « Merde ! Il y a du Gérard là-dessous ! Je suis sûre qu'il t'a fait prendre de la cocaïne pour te désenvoûter ! – Ah, tu as essayé de m'envoûter si je comprends bien ! Eh bien c'est Gérard qui m'a sorti de tes sables mouvants et c'est lui qui m'en sortira encore si tu recommences. Tu comprends, maintenant, que tu n'as plus rien à faire dans ma vie ? – Oui j'ai compris. Adieu ! »

Tout était donc revenu à la normale. Sauf qu'il faut toujours compter avec les impondérables, et là ils étaient de taille, car Michel, s'il avait été sevré de son amour pour l'Allemande, avait en revanche pris goût à la coke. Et fort de son attirance, il commença à en vendre en gros, jusqu'à ce qu'il se retrouve en prison pour huit ans.

De mon côté je voyais la chose d'un bon œil puisqu'il se fournissait chez moi, et qu'on avait recommencé de plus belle à échanger nos conquêtes... jusqu'à ce qu'un jour, alors qu'on venait de partouzer avec une Autrichienne, je m'endormis comme à l'habitude à ses côtés dans le lit qu'on avait toujours partagé sans le moindre problème tant il était grand, il se rapprocha de moi et se mit à me caresser le pénis, croyant que je dormais...

Réalisant ce qu'il se passait, je bondis immédiatement du lit et l'insultai

– Excuse-moi Gérard, je me suis laissé aller à mes pulsions... Fais un effort, juste pour me faire passer cette envie qui me tараude l'esprit, sinon je vais péter les plombs. Sois gentil, je t'en prie, prends-moi ! Après j'arrêterai de prendre de la coke, je te le promets !

– Hors de question ! lui répondis-je sans m'énerver. Ça va passer, ne t'inquiète pas. Maintenant, quand tu me dis que ce qu'il t'arrive n'est pas dans ta nature, tu te trompes totalement. C'est quelque chose dont tu avais envie depuis toujours.

– C’est incroyable ce que tu me dis là...

– Je sais. Mais plus incroyable encore, c’est le fait que la coke, elle, a effacé le travail de toute ta vie en enlevant ces freins qu’il y avait en toi. J’ai connu ça mais j’ai été plus fort que la coke ! Mon machisme a pris le dessus. Alors maintenant tu as deux possibilités : soit tu arrêtes définitivement la coke et tu t’exposes à la magie noire de l’Allemande qui va encore essayer de t’ensorceler, soit tu continues et tu assumes.

Après avoir essayé de tuer l’Allemande qui avait réessayé de l’envoûter, Michel a pris huit ans de prison pour tentative de meurtre. Ce qui fut pour moi une grande surprise, peut-être même la plus grande de ma vie. Qu’il fût devenu homosexuel ne me dérangeait nullement, en revanche nous n’avons plus dormi dans le même lit.

[10.](#) Voir *Dealer du Tout-Paris*.

CHAPITRE 11

Sex & drugs &... disco à Londres

Je n'ai pas encore évoqué ma brève incursion dans la haute société et dans le show-biz britanniques.

En 1976, à Tanger, j'ai rencontré dans la boutique d'antiquités de mon neveu berbère un homme singulier. Robert Stigwood, c'est son nom, est entré alors que mon neveu et moi nous prenions le thé. Il a fait un tour complet du magasin et, aussi ébloui par ma beauté et celle de mon neveu que par celle des objets en vente, il est venu nous parler et nous proposer un marché.

Au début nous ne savions pas qui il était, donc nous n'avons pas fait trop d'efforts pour lui plaire, d'autant qu'il avait un visage peu avenant et un air un peu trop féminin et hargneux à mon goût. Prétentieux aussi. Mais pas au point de nous impressionner, mon richissime neveu et moi l'orgueilleux.

Voyant qu'on ne lui concédait que peu d'intérêt, le type s'adressa à moi qui parlais bien l'anglais et me dit : « Si vous m'accordez l'attention que je mérite, je vous achète pour 50 000 livres sterling d'objets que je vous demanderai de m'apporter à Londres, tous frais payés, en plus un séjour de deux semaines dans mon château, à Hampstead, dans la banlieue résidentielle de Londres, et d'une visite de la ville en Rolls-Royce. »

Comment refuser une telle proposition ? Pour cette somme, je lui aurais apporté ces antiquités sur la Lune s'il l'avait demandé. Londres étant plus près, mon neveu et moi nous acceptâmes le deal.

Quelques jours plus tard nous arrivâmes à l'aéroport de Heathrow. Un chauffeur nous y attendait dans une Bentley flambant neuve, dans laquelle, après avoir mis les objets dans l'immense coffre, nous nous installâmes comme deux potentats africains.

Le chauffeur, qui avait pour mission de nous faire visiter la ville, nous fit faire le tour complet de Londres et de ses banlieues, ce qui m'impressionna beaucoup. Ensuite il nous conduisit au domicile de notre client. Robert Stigwood était le producteur des célèbres comédies musicales *Jésus-Christ*

superstar, *Hair* et *Oh ! Calcutta !*, et des films qui un peu plus tard ont eu des millions de spectateurs *La Fièvre du samedi soir* et *Grease*. C'est dire la fortune que cet homme avait dû accumuler... Elle devait être immense au vu du château style médiéval dans lequel il nous accueillit.

Arrivés chez Robert après deux jours passés dans son hôtel particulier à Londres, nous fûmes reçus en grande pompe par une armée de domestiques et de majordomes. Un peu suffoqués par les richesses qui s'étalaient autour de nous, Maserati, Ferrari, Porsche, Mercedes, Bugatti et autres voitures de luxe, nous descendîmes de la Bentley avec majesté, celle qu'ont tous les Touaregs...

Stigwood, ravi de nous voir et de récupérer ses objets en parfait état, demanda à son majordome de nous conduire à nos chambres. Dans la mienne étaient exposés des dizaines de disques d'or, des trente-trois tours des meilleurs chanteurs des années 1960, Elvis Presley, Chuck Berry, Fats Domino, Ray Charles et compagnie. Et dans la chambre de mon neveu, on trouvait toute la discographie en or massif de Sinatra.

Je me pinçai pour être bien sûr que je ne rêvais pas.

Une fois installés, avec mon neveu nous descendîmes au rez-de-chaussée où se trouvait la partie « vivante » de la maison. Là encore ce fut un émerveillement permanent devant les antiquités qui trônaient un peu partout, les immenses tapis persans et les meubles de style britannique qui n'avaient rien à envier aux nôtres. Après l'intérieur du château, Robert nous proposa de visiter ses jardins.

Je ne tardai pas à découvrir que Stigwood vouait un véritable culte à la cocaïne, comme cela était courant dans le monde de la musique à l'époque. Il y en avait à profusion chez lui. C'était un vrai fanatique du produit ! Son château était le point de rendez-vous des artistes et des cocaïnomanes. La police le savait mais qui aurait osé s'attaquer à ces gens-là, d'autant que beaucoup d'entre eux avaient été adoubés lords par la reine d'Angleterre ?

Robert avait un rang à tenir, et un niveau de vie aussi. Il se devait d'impressionner ses invités : les plus grands de la chanson, du show-business, du cinéma et de la télévision. Et pour ce faire, la coke était le meilleur moyen. Les Bee Gees, dont il était le manager, dormaient chez lui. Les Beatles passaient souvent le voir. Les Rolling Stones aussi, ainsi que Eric Clapton et J.J. Cale. Des acteurs et chanteurs allemands, anglais ou américains qui voulaient percer venaient au château. Sachez que j'ai été l'artisan, pour ne

pas dire l'inspirateur de la chanson « Cocaine », chantée par J.J. Cale, grâce à Mick Jagger que j'ai croisé au Maroc (je vais revenir plus loin sur notre rencontre).

Alors que nous étions attablés autour d'une immense table médiévale, après avoir discuté de choses et d'autres, notamment de cocaïne et d'herbe de cannabis, Robert fut très intéressé d'apprendre que je vivais en Hollande et que j'étais un grand spécialiste de ces produits. Nous nous mîmes d'accord pour que je lui en fournisse en grandes quantités.

Ensuite, il me parla de son prochain film, *Saturday Night Fever*, dans lequel, me taquina-t-il, il me voyait parfaitement dans le rôle que prendrait plus tard John Travolta : « Vous êtes exactement le genre d'homme que je cherche pour mon film, me dit-il, mais savez-vous danser ? »

Danser ? Je ne savais faire que ça ! En Espagne on me payait pour danser sur du James Brown dans les discothèques les plus huppées de Marbella et de Torremolinos. J'avais accepté de le faire non pas pour l'argent que les propriétaires de boîtes me proposaient, mais parce que mes prestations me permettaient de faire connaissance avec les plus belles femmes.

Lorsqu'il me vit danser chez lui sur de la musique de James Brown et d'Elvis Presley, il m'annonça qu'il était prêt à me faire un contrat mirobolant pour tourner dans son film comme acteur principal.

Après cette soirée hallucinante, mon neveu insista pour retourner au Maroc. Moi, n'écoutant pas ses avertissements, je préférais rester encore un peu dans ce château où j'eus l'occasion de fréquenter quelques-uns des plus grands noms du show-business londonien.

Au Jour de l'an on me fit fumer une herbe ultra puissante qui m'assomma. Moi qui pourtant avais commencé à fumer du cannabis tout petit, je ne résistai pas aux effets puissants du produit et montai dans ma chambre. Je m'affalai sur mon lit et sombrai dans un semi-coma, quand Robert s'introduisit dans ma chambre et me sauta dessus, hyper excité. Réveillé par son assaut, je lui mis un grand coup de pied dans le ventre qui l'envoya contre le mur. Assommé, il tomba par terre ce qui me permit de le virer de la chambre et de m'enfermer à triple tour...

Mon neveu m'attendait déjà en bas dans la Rolls et le majordome, derrière la porte de ma chambre, m'intima l'ordre d'en sortir le plus vite possible sinon il se verrait dans l'obligation d'appeler la police. Il s'est cru obligé de préciser qu'il m'était interdit d'embarquer les disques d'or.

J'ouvris. Dans un français parfait il me demanda de faire ma valise et de le suivre jusqu'à la voiture, m'annonçant qu'il avait l'ordre de me conduire à l'aéroport et de me mettre dans le premier avion pour le Maroc.

Adieu Aston Martin, film, notoriété et richesse, tout cela allait me passer sous le nez à cause de mon incorrigible comportement. Et John Travolta allait prendre la place qui m'avait été proposée par Robert Stigwood dans le cas où j'aurais accepté de coucher avec lui.

* * *

À Londres, il y a aussi une femme qui m'attend pour me lyncher et m'envoyer en prison, une célèbre actrice de la télévision anglaise, à qui je m'étais fait un plaisir de « subtiliser » son chat siamois, un animal unique au monde parce que né sans queue. Il faut dire qu'elle s'était mal comportée avec moi alors que je venais d'emménager dans son immense villa des quartiers chics, après mon éviction du château de Stigwood.

Deux jours après m'être installé chez elle, elle avait en connivence avec quelques amis organisée une garden-party dans laquelle je devais être le dindon de la farce. Je fus surpris quand elle m'annonça qu'elle voulait coucher avec moi. Quand une lesbienne demande à un hétéro de lui faire l'amour, il y a forcément anguille sous roche... Mais comme c'était une femme très belle, très sensuelle et dotée d'un corps sublime, je ne me posai pas trop de questions. J'étais un incorrigible « coq sportif » français. Après avoir snifé un peu de coke et bu pas mal de champagne nous sommes allés dans sa chambre au rez-de-chaussée. C'était l'été. Et comme il faisait chaud elle me demanda d'ouvrir la fenêtre. Ce que je fis.

On se mit au lit. Après quelques délicieux préliminaires, alors que nous passions aux choses sérieuses, j'entendis des bruits assez significatifs qui me mirent en état d'alerte. Deux de ses amis qui me trouvaient fort à leur goût m'avaient réservé un guet-apens ! Ils s'étaient cachés sous le lit et dans le placard. La dame leur servait ni plus ni moins de rabat-teuse ! Ne faisant ni une ni deux, je sortis du lit et pris mes vêtements et m'enfuis en sautant par la fenêtre. Les deux hommes qui s'étaient mis en tête de m'attraper se retrouvèrent à l'hôpital et, contre tous mes principes, la salope se prit une baffe magistrale.

Conscient que si elle appelait les flics, j'allais passer quelques années en

prison, je pris la fuite, mais non sans attraper au passage le petit chat que je convoitais depuis le début car j'étais sûr qu'il plairait énormément à ma mère.

* * *

Lorsque je séjournais chez Robert Stigwood, il s'en est fallu de peu que je croise une autre star amatrice de coke. Le hasard a voulu que je fasse sa connaissance non pas à Londres, mais au Maroc. Mick Jagger était pour moi un type bien sous tous rapports. Pour sa copine Bianca, le soir où nous nous sommes rencontrés c'était différent : elle le traitait comme un pauvre type.

Je les ai croisés un soir à Tanger, à la sortie du Gospel, une discothèque à la mode. Ce soir-là, Mick avait affaire à une véritable furie, un chat sauvage en colère qui, toutes griffes sorties, lui envoyait des gifles et des coups de pied. Croyez-moi je n'aurais pas aimé être en face d'elle...

Il était venu dans cette boîte pour un chanteur marocain, un certain Jimmy. Ce jeune garçon anglophile gagnait sa vie en chantant toutes les chansons des Stones. Mick l'ayant appris, il avait décidé d'aller le voir à Tanger en voiture : après tout, c'était un peu son « représentant », grâce à lui il vendait beaucoup de disques au Maroc, et surtout dans cette ville.

J'ai été impressionné par la gentillesse de cette star. D'une politesse et d'un savoir-vivre vraiment appréciables, il faisait beaucoup d'efforts pour parler français et se montrait amical et avenant. C'était un garçon de très bonne compagnie, et il l'aurait été toute la soirée s'il n'avait pas passé la majeure partie de son temps à faire des allers-retours aux toilettes pour se poudrer les fosses nasales avec du « talc » sud-américain...

Lassée de voir que son petit manège commençait à faire jaser tout le monde et risquait d'attirer la police, Bianca lui signifia qu'elle voulait s'en aller au plus vite. Mais Mick, qui semblait se plaire dans cette boîte, refusa catégoriquement de partir, au point de la repousser lorsqu'elle se leva et le prit par la main pour l'attirer vers la sortie.

Ce soir-là, avec la présence de cette immense star venue chanter gratuitement devant les Marocains survoltés, l'ambiance dans la boîte était à son paroxysme.

J'étais installé au bar, en spectateur, appréciant l'ambiance que Mick et Jimmy mettaient, lorsque ce dernier vint me proposer de venir m'asseoir avec eux.

Ce fut un immense honneur pour moi, d'être présenté et invité à leur table, et un grand plaisir d'être placé à côté de Bianca, je dois l'avouer. Néanmoins, quand Mick, bourré de coke et d'alcool, commença à délirer et à l'insulter, je me sentis mal à l'aise.

Après qu'il avait refusé de partir avec elle, elle avait donc essayé de le tirer vers la sortie. Énervé par son geste devant ses admirateurs, il se crut obligé de répliquer en lui mettant une gifle, et de la repousser en l'insultant. Finalement elle lui donna un coup de pied dans les genoux et tourna les talons. Il la suivit dans les escaliers de la boîte pour essayer de la retenir... Et c'est là qu'ils ont commencé à se battre comme des chiffonniers, à coups de pied du côté de Bianca et à coups de gifles le plus souvent manquées du côté de Mick...

Ils étaient toujours en train de se disputer à la sortie de la boîte devant une bonne dizaine de personnes quand un taxi s'arrêta. Le chauffeur, voyant Bianca en mauvaise posture, lui demanda si elle voulait aller quelque part alors que Mick essayait de l'empêcher d'entrer dans la voiture.

Le chauffeur sortit du véhicule et cria :

– Alors qui c'est qui monte, là ? Décidez-vous, merde ! Je n'ai pas que ça à faire d'attendre que vous finissiez de vous chamailler !

– Fuck off ! cria Mick.

– Quoi, tu m'insultes ! Attends, je vais te montrer de quel bois je me chauffe...

Et de l'arracher à Bianca, de le prendre par le collet et de le secouer le temps qu'elle s'engouffre dans le taxi. Avant de se remettre au volant.

À l'arrière, Bianca dut encore éjecter Mick qui revenait à la charge, en lui donnant un grand coup de pied alors qu'il s'agrippait aux sièges.

Mick se retrouva par terre, n'arrivant pas à se relever, gesticulant dans tous les sens sous les rires des Marocains qui assistaient à la scène. Il braillait en anglais pour demander de l'aide.

Mon ami Jimmy et moi, lorsque nous l'avons vu en train de se tortiller pour essayer de se remettre sur ses pieds, nous nous sommes précipités pour le relever.

Mick donna encore quelques coups de pied dans les portes du taxi, et le chauffeur démarra en trombe pour emmener Bianca à son hôtel.

Jimmy et moi nous proposâmes à Mick de le raccompagner en voiture, mais il refusa, prétextant qu'il allait marcher jusqu'à son hôtel qui n'était pas

loin.

Nous l'avons laissé partir en titubant, mais nous avons préféré le suivre un moment...

À peine arrivé sur le grand boulevard qui se trouvait à 50 mètres de la discothèque, il eut des problèmes avec des jeunes voyous qui tentèrent de le piller.

Il était deux heures du matin, à cette heure de la nuit, on ne peut faire que de mauvaises rencontres. Mick s'en est vite rendu compte, quand les malfrats ont commencé à lui mettre les mains dans les poches pour lui voler son argent. C'est là que Jimmy et moi nous sommes intervenus en nous faisant passer pour des gardes du corps.

Les mecs, nous voyant habillés en costume-cravate et l'air décidé à en découdre, se sont fait la malle *illico*, nous laissant seuls avec le pauvre Mick qui n'en menait pas large.

– Thank you guys, nous dit-il, vous avez été précieux...

– You are welcome, Mick, lui répondis-je. Je crois que les petites racailles qui vous ont agressé n'étaient pas là pour vous souhaiter la bienvenue...

– That's right ! Finalement, pouvez-vous m'accompagner jusqu'à mon hôtel puisque vous êtes là ? Je suis à l'hôtel El Minzah, vous connaissez ?

Qui ne connaît pas le plus bel hôtel de Tanger ?

Je ne l'ai revu qu'à bord du ferry qui le menait à Malaga, avec sa Rolls-Royce, sans Bianca qui elle avait pris l'avion pour retourner chez elle.

Arrivé à destination, il m'a proposé de m'accompagner à Torremolinos, où je possédais un appartement, et de dîner avec lui le soir même : « Je te dois bien ça. »

J'ai accepté le transport, mais je n'ai pas pu me rendre au dîner.

La nuit, je l'ai recroisé dans la discothèque d'un ami. Nous avons bu un verre ensemble et échangé nos adresses. Plus tard, je l'ai revu à Londres, mais c'est une autre histoire...

CHAPITRE 12

Embrouilles avec des stars

Comme je l'ai raconté dans mon précédent livre, la coke m'a ouvert grand les portes des clubs les plus à la mode et m'a gagné l'amitié éphémère de nombreuses stars qui furent autant de faux amis. Il est arrivé plusieurs fois que cela se passe mal dès la première rencontre et qu'une rancune tenace demeure avec certaines célébrités.

Thierry Le Luron, personnage sympathique et drôle, mais prétentieux et froid comme un glaçon, était très jaloux de son amant Patrice qui l'accompagnait quand il sortait. Ce dernier me regardait trop souvent avec les yeux de Chimène, et lorsque Le Luron nous surprit une fois enfermés dans les toilettes de L'Atmosphère, une boîte très à la mode dans les années 1980, il péta les plombs. J'étais simplement en train de partager un rail de coke avec Patrice, qui était extraordinairement beau. Le Luron était persuadé que je venais de lui faire l'amour, ce que sous l'emprise de la coke j'aurais pu faire, tant le jeune homme était d'une beauté céleste. Il n'en était rien mais il fit un scandale de tous les diables. Fort heureusement sa carrure n'était pas du tout impressionnante et nous nous contentâmes d'échanger des noms d'oiseaux.

Thierry Ardisson m'a manqué de respect un jour où je n'avais pas encore pris de coke dans son fief, Le Palace, une discothèque underground située rue du Faubourg-Montmartre. Ami intime du patron Fabrice Emaer, un homme charmant avec qui j'avais un bon contact, Ardisson était partout, et on ne voyait que lui. Il suffisait de lever la tête pour s'apercevoir qu'il était là en train de vous surveiller. C'était vraiment agaçant, d'autant que chaque fois que je venais, c'était moi qu'il prenait comme cible. Bien sûr il ne faisait pas ça avec tout le monde, mais quand il choisissait une victime ou une proie, il ne la lâchait pas.

La première fois que je me suis rendu dans le club, après m'avoir observé en long en large et en hauteur il s'est permis de venir vers moi et me dire

avec son sourire gluant et un culot étonnant :

– Dis donc, t’es plutôt beau gosse toi, tu sais !

Il m’avait vu sympathiser avec Fabrice qui était venu me souhaiter la bienvenue. Posté à 2 mètres de nous, Ardisson avait observé la scène l’air agacé. En vérité il semblait voir d’un très mauvais œil que son « ami » sympathise avec moi.

Assis confortablement, j’observais les femmes en train de danser. Ce soir-là, mes lieutenants et moi avions pris à notre table une bouteille de whisky, une de gin et une de champagne en prévision d’éventuelles conquêtes.

Ardisson est venu à moi, tranquillement, avec son sourire de débile ironique, et avec un aplomb certain il me dit d’un air moqueur :

– Tu sais, je t’observe depuis longtemps et je dois dire que vraiment je te trouve beau gosse. Mais putain, ton accoutrement ça ne va pas du tout ! On est à Paris ici, pas à la campagne...

– Mais tu es qui, toi, pour te permettre de critiquer ma tenue ? ai-je répliqué aussi sec.

– Je suis l’ami du patron et je fais un peu le physio ici, ça te va ?

– Non ça ne me va pas ! C’est quoi ton problème ?

– Ce qui ne va pas, c’est ton costume blanc en cuir, je viens de te le dire : on n’est pas au Texas ici, mais à Paris, la ville de la mode. Ton costume cadre mal avec cette boîte.

– Et toi, tout en noir comme un croque-mort, tu te crois mieux ? Moi, des costumes, j’en ai plein mes placards en Hollande, et si je m’habille en cuir blanc ce n’est pas à toi de me faire remarquer que je ne suis pas habillé « à la française ».

– Si, justement, je suis là pour détecter les anomalies et tu en es une grosse. Alors maintenant, puisque tu ne veux pas comprendre ce qu’on te dit, tu sors et tu ne remets plus les pieds ici !

J’allais lui rentrer dedans quand le patron qui observait la scène depuis quelque temps vint voir ce qu’il se passait accompagné de deux videurs.

– Que se passe-t-il ici ? lança-t-il en s’adressant à moi.

– Il se passe que ce monsieur m’a manqué de respect. À chaque fois que je viens, il n’arrête pas de me regarder, de me surveiller, voire de me toiser. Un vrai vautour, doublé d’un épervier... Moi je suis client et je ne cherche pas les problèmes. Lui par contre, il les cherche très clairement ! Il est quoi ici, le patron, pour se conduire ainsi ?

– Non c’est mon physionomiste et mon meilleur ami. Il est là pour surveiller les entrées et les sorties, et le comportement des gens dans la boîte.

– C’est bien. Et alors qu’est-ce qu’il a à me reprocher ?

– Ta tenue ! lança Ardisson. Et le fait d’aller un peu trop souvent aux toilettes. Je t’ai repéré...

– Tu m’as repéré et alors ? C’est interdit d’aller aux toilettes ? Mais bon Dieu de merde si t’as un problème avec moi viens dehors, on va le régler entre hommes si t’en es un vrai !

– Non, intervint le patron. C’est toi qui sors. Lui, il reste. Il a raison, ton costume n’est pas au goût du jour et des Parisiens. Ici on s’habille en costume et en chaussures bien cirées et de grandes marques si possible, pas en tenue de cow-boy. Alors fais-moi plaisir, sors et ne reviens plus ! Sinon j’appelle la police, ou tu auras affaire à mes videurs.

Pour un garçon comme moi qui jusque-là avait été à Marbella une figure de mode, toujours habillé en costumes fins et en chemises en soie, je la foutais mal... C’était vrai, la Hollande m’avait transformé en paysan, je devais accepter la critique. J’avais trop changé là-bas et Ardisson avait eu raison de me le faire remarquer. Mais ce que je lui reprochais, c’était qu’il aurait pu s’y prendre avec un peu plus de délicatesse.

Bien plus tard, il me fut « présenté » par Hubert Boukobza, le patron des Bains-Douches, à six heures du matin, après la fermeture des boîtes, dans son appartement de grand luxe. Il avait organisé une fête en petit comité d’initiés à la coke. Surpris de voir Ardisson là, je le regardai à mon tour fixement. Que faisait-il là ? Normalement seuls les cocaïnomanes étaient conviés à six heures du matin chez Hubert. Donc il en était forcément un.

Étonné de me voir en bons termes avec cet homme qui faisait la pluie et le beau temps dans le Paris de la nuit, il me regarda longuement et avec la moue dubitative de celui qui se demande si ce qu’il a en face de lui est du lard ou du cochon. Et sortant soudain de son mutisme, il me dit avec désinvolture :

– Salut toi ! Dis donc, pour être traité comme un prince par Hubert, c’est que tu es Gérard, le fameux Hollandais dont le nom est sur toutes les lèvres depuis un moment et qui lui apporte l’extraordinaire coke qu’il a depuis quelque temps...

– Peut-être bien, lui répondis-je avec nonchalance et une grande méfiance. Pour être fixé, tu n’as qu’à lui demander, il te renseignera mieux que moi. En attendant je ne suis qu’un consommateur comme tout le monde ici. Ça

s'arrête là.

– Je vois. Alors amuse-toi bien.

CHAPITRE 13

Avocats pourris

Il y a parmi les avocats français quelques-unes des pires crapules que j'ai rencontrées dans ma vie. Et croyez-moi, en matière d'avocats je m'y connais... J'en ai eu plusieurs en Espagne, au Maroc, en Hollande et en Belgique. En Hollande, la correction était totale de leur part. En Espagne, les promesses étaient tenues. Et au Maroc, avec de l'argent ils vous faisaient sortir à coup sûr, alors qu'en Belgique ils étaient vraiment très honnêtes. Par contre, en France, les avocats que j'ai connus étaient souvent de fieffées canailles, des bandits de grand ou de petit chemin, des voyous sans code d'honneur.

Premier exemple : Maître C. Après avoir lu les journaux où l'on se répandait sur ma chute en 1986, il a téléphoné à ma mère en se faisant passer pour Michel Rosès, mon meilleur ami de l'époque.

– Madame, l'a-t-il baratinée, je suis Michel, l'ami de votre fils. J'ai appris que Gérard a été arrêté. Je ne vous cache pas que pour une affaire comme la sienne il va lui falloir un très bon avocat...

– Oui, je sais, lui a répondu ma mère, mais c'est à lui d'en trouver un. Je pense qu'il sera bien conseillé en prison.

– C'est sûr, mais là j'ai un très bon avocat pour lui, qui connaît tous les juges et les procureurs de Paris. Dans l'intérêt de votre fils je vous conseille de le prendre. Gérard est mon meilleur ami vous savez... Je m'inquiète pour lui, je voudrais le savoir entre de bonnes mains.

– D'accord. Quel est son nom ? J'en parlerai à mon fils au prochain parler.

Quelques jours plus tard ma mère m'annonça la nouvelle au parler. Venant de Michel qui connaissait beaucoup de monde à Paris et qui avait une sœur procureur, je me suis dit qu'il ne pouvait être que de bon conseil. Et donc j'autorisai ma mère à l'embaucher, ce qui coûta 50 000 francs français.

Peu après, un petit freluquet sans aucune prestance et triste à mourir se

présenta au parloir avocats.

– Bonjour, je suis maître C., me lança-t-il tout de go. Votre mère m’a demandé de prendre votre défense. Qu’est-ce que vous en pensez ?

– Je ne sais pas encore. Apparemment mon ami vous a conseillé à ma mère, je ne demande qu’à voir quelles sont vos compétences.

– Mes compétences sont multiples au niveau judiciaire et en plaidoirie, mais dans votre cas je préconise la corruption.

– La corruption ? C’est possible en France ?

– Bien sûr, monsieur Fauré. Mais en avez-vous les moyens ?

– Ça dépendra de ce que vous demandez et de qui vous voulez corrompre...

– Moi, c’est le procureur en charge de votre dossier que je vous apporte. Avec 30 millions de francs on peut l’acheter. Qu’est-ce que vous en dites ?

– J’en dis que ça me va. Allez voir ma mère, elle vous remettra la somme. Je vais vous donner un mot signé de ma main pour qu’elle sache qu’elle peut le faire.

Ni une ni deux, le lendemain maître C. se rendit chez ma mère et lui extorqua les 30 millions de francs. Et je ne l’ai plus jamais revu.

J’ai porté plainte, bien sûr, auprès du bâtonnier, mais rien n’a été fait. Je lui ai envoyé plusieurs lettres recommandées auxquelles il répondait à chaque fois qu’il ne pouvait pas se déplacer à cause de son état de santé.

Mon deuxième avocat, maître H., j’en ai déjà parlé¹¹. Quand ma juge a commis l’erreur de mal rédiger le mandat de dépôt, il a couru le lui faire corriger pour m’empêcher de sortir de détention. Dégoûté par le comportement de ce collaborateur de la Justice, j’ai cette fois aussi porté plainte auprès du bâtonnier contre cette immonde crapule.

Le suivant, maître L., m’a visité une seule fois, m’a pris de l’argent et n’est jamais revenu me voir. Pourquoi était-il venu ? Pour me demander si je n’avais pas quelqu’un dehors pour lui fournir de la bonne coke. Pourquoi n’est-il pas revenu ? Parce que j’ai répondu négativement à sa question. Tout ce qui l’intéressait, c’était la cocaïne. Ma liberté et mon argent, il s’en foutait royalement ce pauvre type.

Alors je me suis tourné vers un autre avocat, très correct celui-là, Yann Le Guillou. Avocat au barreau de Versailles, il était connu pour être très compétent, honnête, sérieux, peu mercantile et pas addict à la coke, ce qui n’était pas le cas des précédents.

[11.](#) Voir *Dealer du Tout-Paris*.

CHAPITRE 14

En détention à Liancourt

Après ce jugement définitif en 1988, je fus envoyé dans un centre de détention situé à Liancourt, près de Creil, pas loin de Chantilly, dans l'Oise.

Contre toute attente, ma réputation m'ayant précédé, je fus bien accueilli par tout le petit monde de la pénitencière, surveillants, détenus, infirmiers, excepté par le directeur qui n'avait pas l'air de m'apprécier à ma juste valeur.

Au début tout se passait bien. J'avais une conduite on ne peut plus exemplaire. J'étais en bons termes avec les surveillants et les prisonniers qui m'appréciaient tous. De plus, voulant obtenir pleinement les grâces annuelles qu'octroyait le juge d'application des peines en fonction des efforts de réinsertion, je faisais tout mon possible pour les mériter. En commençant par une bonne conduite et un comportement amical avec les surveillants et la hiérarchie. Ensuite, pour joindre l'utile à « l'agréable », je passai un CAP puis un BEP de comptabilité, un DEUG d'anglais et je fis un stage d'horticulture qui me permit de travailler à la ferme de la prison.

Tout semblait aller pour le mieux dans le meilleur des mondes... Jusqu'au jour où je demandai une permission de sortie qui me fut immédiatement refusée par le directeur. Mais le chef de détention ou le brigadier-chef, s'ils n'étaient pas d'accord avec le directeur sur un refus de sortie en permission à un détenu exemplaire, avaient le droit de sortir pendant quarante-huit heures avec le détenu dans la ville où se trouvait la prison.

De sortie le lendemain avec les deux uniformes, nous nous saoulâmes la gueule avant d'aller dans une discothèque, histoire de trouver de la compagnie pour la nuit. Malheureusement nous rentrâmes tous les trois bredouilles, et bourrés, au « bercail ».

Entretiens ils m'avaient fait d'étonnantes confidences : « Notre directeur est racketté par les Corses pour diverses raisons qui l'obligent à se taire et à faire ce qu'ils lui demandent... Vous qui êtes en bons termes avec Poletti, le chef de la petite bande de Corses que nous hébergeons, demandez-lui

d'intervenir en votre faveur auprès du directeur pour qu'il vous laisse sortir trois fois par semaine pour aller à la fac en car à Paris avec lui et ses petits copains, vous verrez que ce sera immédiatement accepté... »

Le lendemain, rentré de permission, j'allai voir Poletti. Moyennant quelques billets de banque, j'obtins l'autorisation de me rendre à Paris en car avec lui trois fois par semaine, soi-disant pour suivre des cours à la fac. En réalité, arrivés à Paris on se séparait pour aller chacun de son côté, et à cinq heures du soir on se retrouvait devant l'université pour prendre le bus que le directeur avait mis à notre disposition pour nous ramener.

Grâce au chef de détention qui, il ne me l'avait pas dit, n'avait encore que six mois à vivre à cause d'un cancer généralisé, et aussi grâce à Poletti ce Corse sympathique qui avait des cercles de jeu à Paris et un pouvoir incroyable sur le directeur, la vie en détention était devenue paradisiaque pour moi. Jusqu'au jour où les gendarmes de Liancourt vinrent me chercher pour me conduire auprès d'un juge d'instruction de Troyes, afin que je témoigne dans une affaire de drogue contre un certain Gianni Felicci.

En entrant dans la voiture les gendarmes me dirent en me tutoyant amicalement :

– Écoute, Fauré, ton chef de détention nous a fait une très bonne description de ta personnalité et nous a demandé de ne pas te passer les menottes pendant le trajet. Nous allons l'écouter. Donc on espère que tu ne tenteras rien.

– Rassurez-vous, je n'en ai pas l'intention. Mon chef a raison, vous pouvez me faire confiance.

– OK, on y va.

Arrivés à Troyes, les gendarmes me conduisirent directement chez le juge d'instruction qui m'avait « invité ».

L'interrogatoire sur Gianni et son fils ne donna rien au juge qui, dépité de voir que j'avais refusé sa proposition de m'obtenir un an de grâce si je témoignais contre mon ami mafioso, s'écria :

– Vous voulez jouer au petit malin... Eh bien je vais vous montrer moi de quel bois je me chauffe !

– Montrez, monsieur, montrez ! lui avais-je rétorqué devant les gendarmes. J'en ai rien à foutre de vos menaces...

Sur ce nous nous en allâmes... au bistrot ! Et sans menottes.

Les gendarmes me félicitèrent :

– Putain à un moment on a cru que tu allais balancer ton pote. Bravo ! Ça nous a fait plaisir de voir que tu n’as pas craqué. Franchement, ce que nous a dit ton chef se vérifie, tu es un mec bien sous tous rapports. Et aussi notre invité ! On n’est pas riches mais en se serrant un peu la ceinture, à trois on va pouvoir t’inviter.

Après trois bières et un petit déjeuner copieux, ils m’emmenèrent au poste de gendarmerie de la ville. Et là ils m’expliquèrent :

– Écoute Gérard, on part pour une ou deux heures. Plutôt que de t’enfermer dans une cellule nauséabonde, on va te laisser dans le salon avec la télé, assis sur le canapé, mais attaché quand même au radiateur, par un seul poignet. On est désolés, ce n’est pas le manque de confiance qui nous pousse à faire ça, mais le règlement qui nous y oblige...

– C’est parfait ! leur dis-je. Je n’en espérais pas plus.

Une fois les gendarmes partis, non sans en laisser l’un d’eux derrière un ordinateur pour me surveiller de loin, j’auscultai les lieux, curieux de voir dans quel endroit vivaient les gendarmes en journée.

La déco n’était pas trop mal, mais très « propre » et un peu austère. Fatigué de regarder autour de moi, je me mis à ausculter la menotte qui me retenait au radiateur et je me rendis compte qu’elle était pourrie et, du coup, facilement cassable... Incroyable, mais vrai !

Pour tester les énormes muscles que je m’étais faits à Liancourt dans la salle de musculation, je me mis à tirer et à tordre la menotte dans tous les sens, et au bout d’un moment elle finit par casser. Encore incroyable, mais vrai ! Apparemment je jouais de chance ce jour-là.

Ma première idée fut de sortir sur la pointe des pieds et de m’enfuir. Mais ma bonne conscience reprit rapidement le dessus. Je ne pouvais pas jouer un mauvais tour pareil à des gendarmes qui s’étaient comportés avec moi comme personne ne l’avait jamais fait. Ces véritables « gentlemen » gentils et compréhensifs m’avaient fait confiance, et cette confiance je ne pouvais pas la trahir.

Que fis-je alors ? Prenant la direction du seul gendarme qui était resté au poste à tapoter derrière un ordinateur, quand je fus dans son champ de vision, je l’appelai en levant les bras pour lui montrer que je n’avais plus de menottes.

Voyant cela il se leva et voulut prendre son pistolet, mais très calmement je lui dis :

– Pourquoi essayez-vous de prendre votre arme ? Si j’avais voulu m’enfuir pensez-vous que je serais encore là et que de surcroît je vous aurais appelé ?

Devant l’évidence, il laissa son flingue dans son étui et vint vers moi en souriant. Puis il me demanda :

– Pourquoi ne vous êtes-vous pas échappé alors que vous en aviez l’occasion ?

– J’ai donné ma parole d’honneur à vos collègues à Liancourt de ne pas leur causer de problèmes et je la tiens, voilà tout !

– Putain mais vous êtes incroyable, vous ! s’écria-t-il en rigolant. Moi à votre place je me serais enfui en courant. J’ai entendu dire qu’il y avait des voyous comme vous, avec un code d’honneur inébranlable, mais là je suis sidéré.

– Possible, mais moi, c’est en moi, je suis totalement incapable de trahir une parole donnée.

Sur ce ses collègues entrèrent. Me voyant debout, le chef demanda à son subordonné pourquoi il m’avait enlevé la menotte que lui m’avait passée en partant.

– Ce n’est pas moi, chef, qui lui ai enlevé la menotte, il l’a fait tout seul !

– Tout seul ! Mais ce n’est pas possible !

– Pourtant je l’ai fait...

– Ça doit encore être la menotte de Nino, lâcha un autre gendarme en riant à gorge déployée.

Oui, c’était bien celle de Nino, un gendarme d’origine italienne, gentil comme tout et très sympathique, un genre de Gaston Lagaffe qui passait sa vie à faire des conneries.

– Oui chef ! s’écria-t-il. C’est ma menotte, je la reconnais tellement elle est pourrie.

Du coup il me regarda fixement et me remercia d’avoir tenu ma parole.

– Vous avez été tellement sympas avec moi, jamais je ne vous aurais fait un coup de salaud, tout gendarmes que vous êtes. Avec les flics, je me serais fait un plaisir de les foutre dans la merde, parce que je ne les aime pas. Mais vous les gendarmes, vous vous êtes trop bien comportés avec moi pour que je vous fasse du tort ! Si vous vous étiez mal conduits avec moi, je serais sorti après avoir cassé la menotte et je me serais rendu dans le premier commissariat de police pour leur expliquer que je m’étais évadé d’un poste de gendarmerie pour m’amuser et vous ridiculiser. Comme vous êtes en

pleine guerre avec les flics, vous auriez été la risée de toute la France pendant quelques semaines. Vous auriez fait les choux gras des journalistes et des policiers, en même temps que la une des journaux et vous vous seriez fait taper sérieusement sur les doigts, voire rétrogradés...

– C'est vrai, lança le chef, c'est correct ce que tu as fait et pour te remercier on va t'inviter à manger à Reims chez mon frère. Il a une villa superbe et un frigo bien rempli. Ensemble on va le vider, ainsi que sa cave à vins et à champagne.

– Allez, on y va ! s'écria la seule gendarmette du groupe, non sans m'avoir fait un gros bisou auparavant pour me remercier d'avoir évité de graves problèmes à ses collègues.

Un vrai bonheur, ces gendarmes ! Du savoir-vivre et du savoir-manger à exporter. Sans oublier beaucoup d'empathie.

Ils y allaient tous de leurs brèves de comptoir et de leurs anecdotes criminelles, jusqu'à ce que nous arrivions vers la forêt de Fontainebleau où stationnaient au bord de la route des prostituées en caravane. Semblant bien connaître les gendarmes, elles nous saluèrent et certaines nous proposèrent de venir les voir. Voyant que j'écarquillais les yeux au vu de toutes ces poitrines bien pleines et de tous ces culs appétissants, le chef me proposa de m'en faire une aux frais du gouvernement...

Comment refuser de voir clair quand on est aveugle ?

Après avoir brillamment et à grands cris fait mon affaire, nous repartîmes une fois de plus. C'est à ce moment que le chef me dit :

– Écoute, mes collègues et moi on t'a trouvé très sympathique et très gentil. Alors on va te faire un cadeau royal, tu veux bien ?

– Comment non ?

– Alors tu diras au chef de détention, M. Tréboire, que désormais, grâce à toi on ne le fera plus chier avec nos contrôles intempestifs d'alcoolémie à la sortie de la prison, pareil pour ses amis surveillants...

– Vraiment ? Pourquoi ? Ils sont toujours bourrés ?

– Et pas qu'un peu... On tempère parce que sinon ils perdraient leur boulot, ce qui ne nous empêche pas de temps en temps de verbaliser.

– Oh là, ils vont être contents, je crois, les surveillants d'apprendre la nouvelle.

– Je crois aussi. Et tu leur annonceras toi-même.

– Formidable ! Vraiment je vous remercie de tout cœur pour tout ce que

vous avez fait pour moi aujourd'hui.

– Nous aussi ! Tu as été super ! On a passé une bonne journée avec toi.

Les surveillants m'applaudirent au su de la nouvelle. Enfin ils allaient pouvoir se saouler la gueule sans avoir peur du gendarme. La paix, quoi, et grâce à moi !

De mon côté, on m'autorisa à visiter toutes les femmes de gradés le soir après le travail, pour leur apporter des fruits et des légumes de la ferme et recevoir en retour un verre de pastis ou de porto. Ce qui fit que je rentrais bourré tous les soirs au bercail...

Tout se passait à merveille dans cette prison, jusqu'au jour où, à deux mois de ma sortie, on vint me dire que le directeur avait été muté grâce aux multiples rapports envoyés par les surveillants et les employés en civil de l'administration qui, disaient-ils, en avaient marre de ce tyran en costume-cravate tiré à quatre épingles qui faisait tache au milieu des uniformes et des détenus en baskets et en jeans. Il pratiquait un peu trop l'arbitraire avec les détenus sans défense, mais se mettait à genoux devant les Corses et autres détenus dangereux qui avaient du monde dehors prêt à l'écorcher vif.

Je dus cependant déchanter quand j'appris qu'un certain procureur avait ordonné, illégalement, le blocage de mon compte en banque qui contenait encore 200 millions de francs anciens, et qui, après une ponction par le fisc et les douanes de 250 millions, aurait dû être débloqué...

Face à cette décision, je n'eus qu'une idée en tête : entrer en grève de la faim pour protester.

Ce que je fis immédiatement et sans tergiverser, car sortir de prison sans un sou en poche après six années de détention, c'était la pire des choses qui pouvait arriver à un détenu...

Au bout de deux semaines de grève, c'est-à-dire arrivé au seuil critique pour ma vie, le nouveau directeur, sachant qu'il ne me restait que deux mois de prison à purger, décida de me les octroyer et ainsi de me mettre à la porte de son établissement *illico presto* afin que je règle mes comptes avec le procureur ailleurs.

Moi, conscient que si je sortais de prison je ne pourrais pas poursuivre ma grève ailleurs, je refusai de signer les grâces que l'on m'avait accordées. Et pour appuyer mon refus je me coupai les veines dans la nuit, et laissai le sang couler jusqu'à ce que je sombre dans le coma.

Au petit matin on me découvrit à moitié mort, nageant dans un bain de

sang. Ce fut la panique dans l'établissement. Le directeur appela une ambulance, fit préparer mes bagages et se débarrassa de moi définitivement en m'expulsant *manu militari* de sa prison.

Arrivé à l'hôpital de Creil, n'ayant nulle part où aller, je demandai l'asile provisoire au directeur de l'hôpital afin de pouvoir poursuivre ma grève de la faim. J'avais déjà tenu vingt jours et perdu 26 kilos, il ne pouvait pas me mettre à la rue lui aussi car cela aurait été un cas de non-assistance à personne en danger, puni de cinq années de prison.

À l'hôpital, avec l'aide d'une infirmière, j'écrivis au ministre des Finances, Bérégovoy, pour lui parler de mon problème, au ministre de la Justice, au Parlement européen et à d'autres instances susceptibles de me venir en aide. Mais pendant trois semaines encore rien ne vint me faire changer d'avis et stopper ma grève de la faim.

Je continuais donc, mais au bout de quarante jours de grève le médecin-chef de la prison de Creil prétendit que je cassais le moral des gens qui me voyaient, tant j'avais l'air d'un moribond, et il m'envoya cette fois à l'hôpital André Mignot du Chesnay où on me mit à la porte au bout de deux jours en prétextant que rien ne justifiait une éventuelle hospitalisation... En tout cas pas quarante jours de grève de la faim et une allure cadavérique.

Dehors avec mes valises et 35 kilos de moins, je pris un taxi pour me rendre à Paris chez mon frère pour y continuer ma grève.

J'étais pas loin de perdre tous mes sens, m'avait prévenu le médecin de l'hôpital Mignot : « Si vous continuez, après le quarante et unième jour vous risquez de perdre presque toutes vos facultés, notamment l'ouïe et l'odorat. » Mais cela ne m' alarma pas outre mesure. J'étais décidé à gagner mon procès ou à mourir... quand mon frère, tout joyeux, m'apporta une lettre recommandée du fisc m'annonçant que mon compte en banque de non-résident avait été débloqué et que je pouvais désormais en disposer.

CHAPITRE 15

Retour aux affaires, et à la case prison

La vie avait repris son cours quand, en 1992, un an après ma sortie de prison, je retombais avec 50 grammes de coke que j'avais achetés pour ma consommation personnelle en Hollande, ce qui me valut à nouveau trois années de prison grâce au plus mauvais avocat que j'ai pu connaître : maître Dupond-Moretti.

En principe, la peine préconisée par n'importe quel procureur de France aurait dû être de dix-huit mois de prison. Dans le Nord comme dans le Sud. Mais pour mettre toutes les chances de mon côté, je décidais d'embaucher le meilleur avocat de la région, dans l'espoir de réduire ma peine. À cet effet on me conseilla le tonitruant Dupond-Moretti, m'assurant que pour une si petite affaire il me ferait sortir en liberté provisoire *illico presto*. Conseil que je suivis. Pour mon plus grand malheur ! Car c'était un fou furieux toujours sûr de son fait, qui aurait mieux fait de se lancer dans le théâtre plutôt que de se faire avocat. Avec sa voix, sa prestance et son bagout, il aurait percé et aurait ainsi évité toutes les misères qu'il a pu occasionner à ses clients au cours de sa carrière.

Avec un tel avocat, on a tendance à se croire en sécurité, mais devant un parterre de magistrats qui veut votre peau on est perdant à tous les coups, car ce sont toujours eux qui ont le dernier mot. Le problème avec Dupond-Moretti, c'est qu'il vous fait croire qu'il est là pour vous défendre alors qu'en réalité il n'est là que pour être vu et entendu. Par le public, car les juges, échaudés par son comportement et son agressivité, ne l'écoutent plus. Avec un tel avocat qui, comme Mac-Mahon, déclare : « Après moi le déluge », on peut s'attendre à tout car le déluge après son passage est forcément au rendez-vous.

Du bruit, il en fait beaucoup. Des insultes, des reproches, des insinuations désagréables, il sait les faire en évitant à chaque fois l'outrage à magistrat. Seulement, au bout du compte, les magistrats, énervés, ne pouvant se venger

sur lui, se vengent sur ses clients – ce qui ne le dérange pas outre mesure. Du moment qu’il a fait son cinéma, il est content. Que son client prenne des années, il s’en fout royalement ! Et si vous osez lui en faire la remarque, il vous rétorque : « Ce n’est pas grave, à l’appel on fera mieux », sachant qu’il vous déconseillera formellement de faire appel au moment de prendre la décision.

Pour ma part je peux dire que je regrette vraiment de l’avoir sollicité pour ma défense. Tout le long de sa « plaidoirie », j’ai eu la gorge serrée et le cœur qui battait à mille à l’heure. Ce rouleau compresseur prenait un malin plaisir à tenir tête aux magistrats, se foutant royalement des suites.

Il se fait une réputation sur le dos des autres, voilà tout, cet avocat des causes perdues qui, quand vous lui faites remarquer que c’est vous qui allez les faire ces années, vous répond : « Mais de quoi vous plaignez-vous ? Vous avez gagné une année de plus vous devriez me remercier. » C’est tout bénéfique pour vous et toutes taxes comprises ! Pauvre type ! C’est exactement ce qu’il m’a dit quand je lui ai dit au tribunal d’Avesnes-sur-Helpe que j’avais pris le double de ce que le procureur avait requis, à savoir trente-six mois au lieu de dix-huit, alors qu’en général un justiciable prend toujours moins que ce que le procureur a requis.

Dupond-Moretti, à peine entré dans la salle, s’en était pris au président qui arrivait tout juste de Paris :

– Vous êtes nouveau ici, lui balança-t-il d’un ton agressif. C’est bien mais il faut que vous sachiez qu’avec moi ça rigole pas...

– Avec moi non plus ! lui répondit le président du tribunal. Alors gardez-vous de me provoquer, car j’ai entendu parler de vous et de vos provocations, et je vous préviens, je n’ai pas l’intention de laisser passer le moindre manque de respect.

Au délibéré, Moretti alla boire un verre au bar du coin. Moi je restai seul dans mon box. Satisfait de la requête du procureur qui était lui aussi resté dans le sien, je l’interpellai pour le remercier de n’avoir pas été trop méchant avec moi.

– Ne vous réjouissez pas trop vite monsieur Fauré... Si j’ai estimé que vous ne méritiez pas plus que dix-huit mois, je ne suis pas sûr qu’il en ira de même pour le président que votre avocat a foutu gravement en colère. Pour moi vous avez fait dix-huit mois déjà en détention, et j’estime vu votre bonne conduite et les bons rapports que j’ai reçus sur vous que cela suffisait. En

temps normal le président m'aurait suivi allègrement, mais là après en avoir décousu avec Moretti, je ne suis pas sûr qu'il soit bien disposé à votre égard.

Quelle déception ! Moi qui me voyais déjà dehors après la requête du procureur... Il aura fallu que ce char d'assaut d'avocat débarque dans ce tribunal pour que tout change. Car au lieu de plaider gentiment ma cause auprès du président, Dupond-Moretti l'apostropha brutalement juste pour lui montrer qui était le patron :

– Attention à ce que vous allez décider au délibéré monsieur le Président, lui dit-il d'une voix tonitruante, parce qu'avec moi ça ne va pas être facile. Vous ne me connaissez pas parce que vous venez d'arriver, mais ici tous les magistrats savent qui je suis et font très attention à ce qu'ils font. D'ailleurs votre prédécesseur est parti à cause de moi, c'est vous dire...

Le président n'en revenant pas d'un tel discours se leva et cria :

– Qui que vous soyez, maître, vous ne me faites pas peur et si vous continuez à me parler ainsi je vous colle un outrage à magistrat et vous envoie directement en prison pour six mois. Parce que c'est moi qui commande dans ce tribunal, ne l'oubliez pas ! Alors taisez-vous quand ce n'est pas à vous de parler et attendez que je vous parle pour me répondre. C'est clair ?

Dupond-Moretti voyant qu'il avait affaire à plus dur que lui se tut, mais le mal était fait. Les mots étaient dits, la sentence n'allait pas tarder à suivre.

Sur ce le président se leva et, suivi de ses assesseurs, se rendit dans la salle des délibérés pour statuer sur mon sort.

Moi, nerveux, je révisais ma peine de prison à la hausse. J'avais compris que Moretti avait été trop loin et que l'addition allait être douloureuse.

Voyant mon désarroi, le procureur M. Lesigne, désolé pour moi, vint me voir dans mon box : « Monsieur Fauré, après cet échange d'amabilités entre le président et votre avocat, sachez que vous allez écoper du double, car votre juge voulant montrer à Dupond-Moretti qui est le maître ici va s'en prendre à vous... »

Et c'est exactement ce qu'il s'est passé. Alors, bon avocat, un homme qui ne pense qu'à lui et se fait une réputation sur le dos de ses malheureux clients ? Permettez-moi d'en douter. Cet homme est un rustre, un ours mal léché, un égoïste et j'en passe et des meilleures... Il pousse de grands cris mais n'obtient jamais quelque chose de positif, sauf si le client est vraiment innocent.

En ce qui me concerne, la seule chose qui l'a intéressé c'était la teneur en *free-base* de ma cocaïne et le résultat des analyses. Je l'ai rembarré un peu brutalement lorsqu'il m'a demandé, la seule fois qu'il est venu me voir en dix-huit mois, les résultats des analyses de la coke prise sur moi. Elle était pure à 98 %. Mais comme j'avais senti qu'il n'était venu que pour parler de ça, et pas de mon affaire, j'ai refusé. Il a dû en prendre ombrage et se sentir insulté.

En vérité je n'ai pas d'autres arguments pour expliquer son comportement avec le président, qui ne m'avait pas l'air méchant, au premier abord.

Merci, monsieur, pour votre numéro de cirque ! On a bien rigolé. Votre gigantesque show, dont on ne savait pas vraiment qui était la star car tout le monde se disputait le premier rôle, vous en particulier et les magistrats, nous a bien amusés.

Dans votre rôle d'avocat vous ne vous êtes pas comporté en potiche comme le font beaucoup de vos confrères, c'est vrai ! Aussi vous n'avez fait ni tapisserie ni figuration, comme le font presque tous les avocats dans les prétoires, je vous l'accorde. Mais à quoi votre prestation a-t-elle servi ? À impressionner le public ? À vous faire mousser ? J'ai connu pas mal de mecs en prison qui après vous avoir pris pour leur défense l'ont regretté amèrement.

Moi qui croyais avoir fait le tour de cette profession, je n'en revenais pas de découvrir en Dupond-Moretti un spécimen comme je n'en avais encore jamais vu.

CHAPITRE 16

Le top-modèle qui voulait que je sois son tueur à gages

Au terme de nombreuses années de prison purgées dans différents pays, après cinquante ans de brigandage, de contrebande, de proxénétisme, de braquages, de règlements de comptes souvent mortels et toujours sanglants, de trafic de contrefaçon, d'armes, de bijoux, de voitures volées et maquillées, d'escroqueries à la carte de crédit, aux faux chèques, aux faux billets de banque, et j'en passe et des meilleures... je pensais avoir tout vu, tout entendu et tout compris à la vie. Mais c'était sans compter avec les femmes que j'avais connues, qui, dans l'ombre, attendaient le moment de se venger de mes trahisons, de mes tromperies, de mes absences prolongées, et parfois même de mes abandons.

Toute ma vie durant j'ai été aux aguets, méfiant, défiant vis-à-vis des hommes, jusqu'à la parano. Je savais que d'aucuns n'espéraient qu'un relâchement de ma vigilance pour me séquestrer, me tirer dessus ou me balancer aux flics, pendant que d'autres attendaient l'occasion de me cambrioler, de m'arnaquer ou de me voler ma marchandise ou mon argent, quand ils ne cherchaient pas à me prendre mes femmes.

Laissez-moi vous conter la mésaventure que j'ai vécue avec une jeune fille promise à la célébrité, qui utilisait et utilise encore plusieurs faux noms : Myriam Mohammedi, Myriam Hamedi ou encore Myriam Anaïa.

À l'âge de 16 ans, Myriam avait quitté son père, un milliardaire vivant en Californie dans un palais digne des *Mille et une Nuits*, après lui avoir piqué sa carte de crédit. Elle s'est installée en France, à Sèvres, où habitait sa mère, divorcée, d'origine hollandaise.

Cette jeune fille aussi belle que vénéneuse est devenue la maîtresse d'un policier de la PJ de Versailles qui fermait les yeux sur ses activités illicites : vol dans les grands magasins de luxe, trafic de cartes de crédit et j'en passe. En même temps ce policier a réussi à faire d'elle son indicatrice.

Sa mission était à chaque fois de se mettre en couple avec un gros trafiquant, peu importe ce qu'il trafiquait – cartes de crédit, drogue, voitures volées –, le temps qu'il lui fallait pour tout savoir sur lui avant de le livrer aux flics, dossiers et preuves compromettantes à l'appui.

Je l'ai rencontrée dans une salle de sport où je me rendais quotidiennement. Je vis un jour une véritable apparition qui jetait sur moi un regard appréciateur. Des yeux vifs et pétillants d'intelligence, un corps voluptueux : telle une chatte aux aguets, elle me regardait avec beaucoup d'insistance.

Intrigué, j'essayais de croiser son regard pour m'assurer que c'était bien à moi qu'elle s'intéressait, quand elle me gratifia d'un sourire coquin. Puis, sûre de ses courbes, de sa jeunesse et de son charme, elle vint vers moi avec assurance.

Je l'interrogeai du regard, comme pour lui demander ce qu'elle désirait.

La réponse fut on ne peut plus claire : elle leva son bras et m'envoya un baiser, tout en me faisant de la tête un signe amical.

Que faire ? Pour le dragueur que j'étais, l'aborder était la suite logique. Mais le renard en moi me disait qu'il ne fallait pas me précipiter. Avec les très belles femmes, il m'arrivait d'hésiter : les aborder n'étant pas aussi simple qu'avec les femmes « ordinaires ». Mais là, la situation était si peu à mon avantage, la demoiselle étant d'une pointure au-dessus de ce que j'avais l'habitude de me mettre sous la dent, et de quelques décennies plus jeune, que le mieux était encore de me contenter de répondre à ses appels de phares, par politesse, en lui envoyant à mon tour un bisou. Ensuite, faire comme si je n'avais pas plus de temps à lui consacrer.

Cette tactique que j'utilisais en général avec les jolies femmes semblait fonctionner avec elle. Car à peine avais-je détourné mon regard de sa superbe anatomie, que, vexée, elle vint se planter devant moi.

– Alors bel homme, on préfère le spectacle des vieilles rombières pleines de cellulite qui essaient en vain de s'en débarrasser, plutôt que celui d'une jeune et jolie femme, mince et bien foutue ?

Si je lui répondais par l'affirmative, je l'offensais, et si je le faisais par la négative, elle pouvait interpréter ma réponse comme une invitation à me tenir compagnie. Je ne me sentais pas de taille à converser avec cette jolie jeune fille qui prenait l'initiative de m'aborder, alors que d'habitude c'est toujours moi qui le faisais. Elle m'avait ôté tous mes moyens, moi qui en général

prenais l'initiative de leur servir un baratin bien ciselé. Je ne pouvais pas me comporter comme un goujat, d'autant plus qu'elle m'avait fait l'honneur de faire le premier pas. Déontologie du séducteur oblige, je répondis, d'un ton un peu exalté par sa beauté :

– Non, pas du tout ! Vous êtes le plus beau spectacle du monde à mes yeux ! D'ailleurs vous avez pu constater que depuis que je vous ai surprise en train de m'observer, je suis tombé totalement en extase devant votre visage. Ensuite je dois avouer que devant vos longues paupières bistre, ourlées de cils fins, votre bouche éclatante de vie, votre nez menu, votre si belle gorge aussi, sans oublier la chaude teinte dorée de votre peau, qui ne m'a pas échappée, je n'ai pas pu m'empêcher de vous contempler.

– Ah ! Je vois que j'ai affaire à un connaisseur. Mais on m'a tellement dit que j'étais la plus belle femme du monde que maintenant ce genre de compliment glisse sur moi.

– Je comprends. Ça doit être plutôt ennuyeux d'entendre à longueur de journée les mecs vous susurrer que vous êtes belle... Mais voyez-vous, moi je fais dans la spontanéité, pas dans les mondanités ou les civilités. Alors quand je vous dis que vous êtes belle, et même au-delà, c'est après une franche appréciation, celle de l'artiste qui s'émeut devant un chef-d'œuvre, car je suis un grand amateur de jolies femmes et je les repère à distance ! Ceci dit, puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler ?

– Tout simplement à la meilleure amie de Nabil !

– Nabil ? sursautai-je, vous le connaissez bien ?

– Oui, très bien même...

Nabil ? Ce parangon de laideur ! Décidément les femmes ont parfois des goûts surprenants et les hommes d'étranges comportements... Curieux qu'il ne m'ait jamais parlé de cette fille, lui qui avait toujours pris un malin plaisir à me parler de ses multiples conquêtes. Quelque chose clochait dans cette histoire...

– Vraiment ! Il m'a parlé une fois d'une femme qui tient une grande place dans son cœur, serait-ce vous par hasard ? me risquai-je à lui demander.

– Ce n'est pas impossible ! répondit-elle, avec un sourire malicieux.

– Je suis étonné qu'il ne m'ait jamais parlé de votre existence, alors que je suis son confident attitré. Apparemment il vous garde pour lui, et ça, je le comprends parfaitement.

– Eh bien si vous voulez en savoir plus sur Nabil, sachez que c'est un ami

de longue date, sincère et fidèle, avec lequel j'ai une relation particulière, basée sur l'amitié, la confiance et des échanges sexuels épisodiques, car c'est un homme marié. Par contre, vous, je vois que même après avoir été échaudé par certains déboires amoureux il y a peu, vous avez retrouvé une nouvelle concubine, dont vous paraissez, selon Nabil, être très amoureux, tout en restant un indémodable dragueur !

– On peut dire ça, oui. Je l'admets. C'est dans ma nature... Au fait, si on se tutoyait ?

– Avec plaisir. Si je suis venue te voir aujourd'hui, c'est parce que je me suis laissé dire par Nabil que tu étais un excellent coach sportif. Alors, te voyant seul au milieu de tous les boudins qui traînent dans cette salle, je me suis dit que peut-être tu accepterais de me coacher au niveau de la musculation une petite heure par jour. J'ai besoin de retrouver ma forme pour pouvoir reprendre mon boulot le plus vite possible. Tu vois, je suis mannequin. Et après trois semaines de vacances et de bombance, j'ai pris tellement de kilos qu'il me faut les perdre au plus vite si je veux décrocher quelques contrats. C'est pour quoi je compte sur toi. En même temps, nous pourrions être de bonne compagnie l'un pour l'autre ?...

Si je fus subjugué au tout début, ce ne fut que parce que sur certains points elle ressemblait beaucoup à ma nouvelle concubine. De loin on aurait pu les confondre, notamment par le teint cuivré de leur peau, leurs sourires ensoleillés qui faisaient rayonner leur visage, et le blond de leurs cheveux. Mais de près il n'y avait pas photo, cette jeune femme l'enterrait à tous les niveaux !

Elle sentait que j'avais envie de la croquer, mais la défiance me faisait hésiter à aller plus loin dans la séduction.

– Si j'ai bien compris, les jeunes filles ne t'intéressent pas ?

– Pas vraiment non. Bien sûr il m'arrive parfois de m'encanailler avec des gamines de ton âge, mais seulement quand je n'ai rien d'autre à me mettre sous la dent. De plus j'ai une concubine qui me comble. Alors que chercher de plus ?

– Que tu aies tout ce qu'il te faut chez toi, j'en suis ravie pour toi. Tu mérites ce que tu as conquis. Par contre, ce que tu ne mérites pas, c'est que je sois encore là à te parler, alors que je te trouve très prétentieux. Le mieux serait peut-être que nous arrêtions là notre conversation... Si tu acceptes de m'aider à faire ce pour quoi je suis venue, peut-être serait-ce pour tous les

deux une sortie honorable ? Qu'en penses-tu ?

– C'est d'accord.

Elle s'en alla sans me remercier, comme si tout lui était dû, s'écriant en partant, avec un sourire en coin et un regard plein de promesses :

– Bon, eh bien à plus tard mon très cher Gérard !

À cet instant précis je me sentais le plus heureux des hommes, malgré le sentiment de culpabilité que je ressentais vis-à-vis de ma concubine que je venais de tromper en pensées. Hop, en deux temps, trois mouvements, me voilà ficelé, ligoté, prêt à satisfaire tous les désirs et les perversions de Myriam, si d'aventure je lui en découvrais.

L'essentiel était pour moi de croire que c'était d'amour qu'il s'agissait, que j'avais enfin été entendu dans mes prières et que j'allais désormais pouvoir vivre en homme amoureux, fidèle et vertueux.

Mon ami Nabil était le plus apte à m'apporter des réponses. Je l'appelai le lendemain.

– Gérard me répondit-il, cette fille t'a vu discuter deux ou trois fois avec moi et depuis elle n'a pas arrêté de me parler de toi. Elle m'avait l'air tellement intéressée par ta personne que je me suis senti obligé de lui indiquer où te trouver, en s'inscrivant à ta salle de sport, puis de t'aborder en mon nom, sous le prétexte d'un éventuel coaching. J'ai eu tort ?

– Pas du tout ! Des femmes comme elle, tu peux m'en envoyer dix par jour si tu veux ! Sauf que celle-là, elle me semble avoir beaucoup de caractère et être un peu compliquée...

– C'est sûr ! Mais c'est une personne de qualité, de bonne extraction, doublée d'une petite sauvageonne... Un peu jeune pour toi, je pense, mais je l'ai mise au courant de ton âge.

– Ah bon ! Et alors, que t'a-t-elle dit ?

– Qu'elle s'en foutait royalement.

– As-tu eu des relations sexuelles avec elle ?

– Dans le passé. Mais aujourd'hui ce n'est plus qu'un souvenir. C'est une bonne copine avec qui je sors de temps en temps en boîte pour draguer. Tu le sais, il n'y a pas mieux que d'avoir une belle femme à ses côtés pour intéresser les autres. Les chasseurs ne se servent-ils pas d'oiseaux pour en attirer d'autres ? Cette fille a de l'expérience dans beaucoup de domaines et particulièrement dans celui du sexe. C'est une vraie bombe sexuelle, crois-moi ! Maintenant je me suis mis d'accord avec elle pour jouer le jeu du grand

amoureux jaloux en ta présence, alors fais comme si tu étais dupe, d'accord ?

– Je n'y manquerai pas, tu me connais !

Désormais je savais ce que je voulais, mais mon intuition me disait que malgré tout il y avait anguille sous roche... Soit Nabil jouait un jeu avec moi, soit il était, sans le savoir, totalement manipulé lui aussi, et donc n'en savait pas plus que moi sur elle. Dans ce cas, je devais doublement me méfier...

Parano, je l'étais sans aucun doute ! Mais toujours à bon escient, grâce à la coke qui aiguise considérablement les sens. Notamment l'instinct de survie.

Bien sûr j'ai déjà été balancé dans le passé, en Hollande, en Belgique, en Italie et au Maroc, par des femmes qui travaillaient pour les services de police avec qui j'avais eu le malheur d'avoir des aventures, et donc je ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même. Mais lorsqu'une femme qui pendant plus de cinq ans avait partagé ma vie en parfaite intelligence, et sans histoires, ne cessant de me jurer un amour éternel, m'avait à son tour trahi, cela m'avait marqué au fer rouge.

Quelques jours passèrent, quand occupé à soulever des haltères à la salle de sport, je la vis entrer. À sa vue, je ressentis aussitôt un énorme bouleversement.

– Bonjour Gérard, lança-t-elle, prêt pour une séance de réhabilitation musculaire ? J'ai parlé de notre rencontre à Nabil, tu sais. Je lui ai raconté tout ce que tu m'as dit la dernière fois.

– Ah oui ! Et qu'est-ce qu'il en a pensé ?

– Pas grand-chose, hormis le fait que tu fais l'indifférent devant moi alors que tu meurs d'envie de me sauter. Et que tu crois tout savoir sur la gent féminine, comme beaucoup d'hommes d'ailleurs. Pour être franche je vais te dire ce que je n'ai pas osé te dire la dernière fois. J'ai des doutes sur ta virilité. Les mecs qui se la racontent comme toi sont souvent les moins performants au niveau du sexe.

– Vraiment ! m'écriais-je, comme ça tu t'attaques allègrement à ma virilité, alors qu'on ne se connaît même pas. Pour être franc moi aussi, je pense que c'est Nabil qui t'a conseillé de me tenir ce langage, car c'est mon talon d'Achille, et lui seul le sait. Ou alors c'est un jeu que tu t'es inventé pour prendre ton pied en te foutant de ma gueule... Tu es trop sûre de toi, fillette, et pleine de suffisance. Je ne vois vraiment pas ce qu'une gamine comme toi, qui vient à peine de perdre sa virginité, pourrait me faire découvrir de plus en amour que je n'aurais pas découvert en cinquante années

de pratiques sexuelles.

– Pffft ! Tu sais ce que tu es en plus d'un sale macho ? Un ours mal léché, un rustre et un pauvre misogyne ! Je ne sais même pas ce que je fais encore ici à t'écouter... Il faut vraiment que j'en pince pour toi pour avaler tes ignominies... Si j'affirme certaines choses sur ta sexualité, c'est parce que j'ai pris des renseignements sur toi auprès d'une fille avec qui tu as couché et qui m'a affirmé que tu faisais l'amour comme un primate.

– Si c'est vrai, alors le mieux serait que je m'abstienne de coucher avec toi et que je me contente de mes conquêtes habituelles qui sont assurément moins exigeantes !

– Alors je me serais trompée sur toi ! C'est ça que tu veux ? Rester figé comme un minable alors que le monde avance ? Car pour être honnête, même si j'ai l'impression qu'en matière de sexualité tu en es encore au stade de l'homme de Néandertal, contrairement aux autres hommes, tu es ouvert à la critique, curieux, et donc récupérable, voire éduicable. Ce qu'il te faudra faire, c'est apprendre à te plier à toutes mes volontés dans la mesure où je me plierai aux tiennes. Et te mettre bien dans le crâne qu'une partie de jambes en l'air n'est rien d'autre qu'un échange de bons procédés. Il n'y a ni maître ni esclave, ni dominateur ni dominé, seulement deux partenaires en recherche de plaisir et d'échanges, à l'amiable. Ensuite il te faudra être attentionné et besogneux jusqu'à ce que je n'en puisse plus de jouir. Je prends mes précautions avant de coucher avec un homme, j'exige de lui qu'il prenne du Viagra avant toute chose.

– Du Viagra ? Même s'il est encore jeune ?

– Oui. Parce que ce produit augmente les performances physiques, l'endurance, et il entretient en permanence le désir.

– Le Viagra, je connais, j'en prends de temps en temps. Mais j'ai mieux.

– Ah bon ! Quoi ?

– La cocaïne, ma chère ! Grâce à ce produit magique, celui qui en consomme devient, ô miracle, plus tendre, plus altruiste, plus concerné par les besoins de sa partenaire que par les siens. Ce qui l'amène à se dépenser bien plus qu'il ne le fait d'habitude, à être plus imaginatif avec sa langue, afin de bien découvrir, caresser et embrasser les zones érogènes de la femme, et s'en occuper jusqu'à la rendre folle... Tu vois de quoi je parle ? lui demandai-je d'un air moqueur.

– Alors si j'ai bien compris, pour toi, sans coke, les préliminaires c'est

hors de question ? Faire l'amour, pour toi, c'est juste ramoner une femme pendant des heures, jusqu'à ce qu'elle demande grâce, c'est ça ? Ce qui t'intéresse en fait, c'est ton plaisir, celui de la femme, tu t'en moques, hein ? Et quand tu décides de t'occuper un peu d'elle, ce n'est qu'à grand renfort de cocaïne, sinon rien de bon ne sort de toi. Eh bien mon cher, si tel est le cas, tu as apparemment un grave problème auquel il te faudra remédier avant d'entreprendre quoi que ce soit avec moi.

– Si je prends de la coke, c'est que, à mon sens, ce produit n'est pas aussi dangereux que ce qui est dit dans les discours officiels. Je dis bien « à mon sens », car ça n'en reste pas moins un produit très dangereux qu'il faut utiliser avec beaucoup de précautions. Ce produit peut t'apporter d'agréables sensations tant que tu restes sur les rails, en n'en usant que modérément. Par contre, et c'est là où le bât blesse, si tu prends trop de rails, inévitablement tu dérailles. Je n'oblige jamais personne à en prendre, et je n'insiste pas quand je sens que la personne est réticente. Voilà, en tout cas, ce que je peux t'apporter... et toi ?

– Qu'est-ce que je peux t'apporter ? T'es sérieux là ? Mais mon pauvre ami où étais-tu ces dix dernières années pour ne pas avoir entendu parler des bienfaits que peuvent t'apporter les filles modernes, niveau sexe ? Ces libertines en savent plus que les femmes vieilles et expérimentées, tu peux me croire, car elles osent tout. Rien ne les arrête ou les dégoûte.

– T'as raison, je suis un vieux con, formaté dès mon enfance pour pratiquer le sexe comme je l'ai toujours fait, à la sauce vieux con. Et pour moi comme c'est difficile de changer, le mieux est encore de baiser des femmes de ma génération. Avec elles, au moins, pas de réclamations, pas d'exigences saugrenues, pas de moqueries en cas de panne. Elles prennent ce qu'on leur donne sans se plaindre, sans vouloir donner de leçons et sans jamais se rebiffer.

– Je t'en prie Gérard, ne sois pas désobligeant et accède à mes désirs sans tergiverser, cela ne pourra te faire que du bien, crois-moi sur parole. Si tout se passe bien, tu n'en ressortiras que plus armé contre les femmes. Et je peux t'assurer que si tu as des états d'âme, il te suffira de dix secondes dans mon lit pour les oublier.

Soudain, Nabil qui venait d'arriver par surprise nous demanda, souriant mais avec un air légèrement inquisiteur :

– Alors les comploteurs, tout va bien ?

Nous répondîmes en prenant un air candide et avenant.

– Tu ne vas pas essayer de me la piquer celle-là, j’espère ! me lança alors Nabil, sur le ton de la plaisanterie, mais à la fois menaçant et complice.

Il ne me restait plus qu’à jouer le jeu de celui qui croit qu’entre eux c’est le grand amour.

– Mais non, qu’est-ce que tu vas chercher là ! De toute façon, c’est impossible, elle est si éprise de toi que je me demande si tu ne lui as pas fait des gris-gris pour la mettre dans cet état...

– Non, pas encore ! s’esclaffa Nabil. Mais ça ne saurait tarder. Pour la tenir en main, cette tigresse, je crois que je serai bien obligé d’en passer par là un jour. N’est-ce pas, petite gueule d’amour ? lui lança-t-il en lui prenant la pointe du menton entre ses grosses mains.

– Non, je ne crois pas que tu auras besoin de quelque artifice surnaturel que ce soit pour m’envoûter, c’est déjà fait naturellement mon chéri.

– C’est vrai ce que tu dis là, mon petit amour ? lui demanda-t-il en lui caressant tendrement les cheveux. Je peux donc te laisser seule avec mon plus dangereux rival sans risquer de te voir passer à l’ennemi, en me trahissant dans son lit ?

Si complot il y avait au sein de notre trio, n’était-il pas ourdi contre moi ? Car voir débarquer une déesse de beauté, venant demander de l’entraîner et cherchant à m’appâter par tous les moyens pour m’attirer dans son lit, il y a matière à réflexion... Et à défiance... C’est pourquoi lors d’une énième joute verbale avec Myriam, je provoquai un clash entre nous et décidai de stopper net notre marivaudage.

Je croyais notre histoire terminée avant même de l’avoir commencée, lorsque quelques mois plus tard je vis Myriam attablée au café où je me rendais tous les jours, en train de discuter âprement avec Nabil.

Mon premier sentiment fut que ces deux-là voulaient me tendre un piège. Depuis le jour où j’avais été en présence de ces deux larrons, j’avais pressenti un danger.

– Que fais-tu là ? lui demandais-je, intrigué par sa présence dans mon quartier alors qu’elle habitait à au moins 20 kilomètres de chez moi. J’espère que tu n’as rien de grave à m’annoncer...

– Non. Tout va bien. Je voulais simplement te dire que j’habite dans le coin maintenant.

– Quoi ? Où ça ?

- En face de chez toi. Il suffit de traverser la rue pour être chez moi.
- Mais pourquoi es-tu venue habiter ici, tu n’as rien trouvé ailleurs ?
- Pour être près de toi, voilà tout !
- Non mais je rêve là...

– Non, tu ne rêves pas. C’est la pure réalité. J’ai quitté l’appartement de luxe de ma mère à Sèvres pour une chambre de bonne de 18 mètres carrés. Que ne faut-il pas faire pour l’amour d’un homme ? J’espère que tu apprécieras mon geste à sa mesure au moins...

– La belle histoire... Pourquoi devrais-je apprécier ? Je ne t’ai rien demandé que je sache !

– Je sais, je sais, tout est de ma propre initiative et je ne te demande rien, OK. Tout ce que je veux c’est t’apercevoir de temps en temps ou prendre parfois un café avec toi. C’est tout !

Mmm... Ça sentait le soufre. Tout ça était louche. Cette explication ne tenait pas la route, et elle ne répondait à mes questions que vaguement et à contrecœur. Si elle était venue habiter en face de chez moi, ce ne pouvait être que pour pouvoir mieux m’espionner. Son amour pour moi, je n’y croyais pas trop...

Au lieu de me rebiffer, en signe d’amitié je lui proposais de faire avec mon ami Carlos, ouvrier qualifié dans le bâtiment qui habitait dans le même immeuble qu’elle, des transformations chez elle, ce qu’elle accepta volontiers.

Ainsi nous changeâmes, à mes frais, son lavabo, ses toilettes et une partie de sa cuisine sans oublier de peindre les murs qui étaient noirs de crasse. Tout cela pour ne même pas récolter un mot gentil de sa part.

Carlos, qui s’était tapé tout le travail et qui de surcroît était un homme sensible, fut profondément affligé par tant d’ingratitude. D’autant plus que, après qu’il eut terminé tous ces travaux, au lieu de le saluer aimablement comme elle le faisait auparavant quand elle le croisait, elle l’évitait et changeait de trottoir dès qu’elle le voyait ou regardait ailleurs.

La vie reprit son train-train quotidien. Jusqu’à ce qu’un jour, la rencontrant dans la rue, elle me balance :

– T’es vraiment un salaud ! Tu ne vois pas que je suis folle amoureuse de toi, putain ? Fais quelque chose enfin !

– Et alors, lui répondis-je d’un air méchant, qu’est-ce que tu veux que ça me fasse ? On s’est tout dit, me semble-t-il.

– Je sais ! Mais ce fut sur un moment de colère. Moi j’ai envie de reprendre la relation où on l’a laissée. Tu veux bien, dis ? demanda-t-elle d’un air suppliant et avec une moue de désespoir.

Ce n’était pas dans son caractère de se conduire comme une mendiante. Je devais donc redoubler d’efforts et être encore plus vigilant qu’avant si je ne voulais pas terminer en prison, car cette fille me semblait vraiment redoutable. Prudent, je refusai catégoriquement sa demande de réconciliation amoureuse.

– Bon, on pourra quand même aller déjeuner ou dîner de temps en temps en copains, me lança-t-elle en réponse à mon refus.

– À la limite. Mais ne t’attends pas à ce que je change d’avis, d’accord ?

– Ouais ça va j’ai compris. Puisque tu es d’accord pour dîner avec moi de temps en temps, on se voit samedi soir si tu peux ?

– OK pour samedi.

Le samedi venu, heureuse de me voir, elle m’emmena dîner dans un restaurant thaïlandais au centre de Versailles. Je pensais que tout irait bien mais une chose étrange se passa pendant que nous mangions. Un beau mec attablé derrière moi nous surveillait du regard, pendant qu’un micro directionnel dans mon dos enregistrait tout ce qu’on disait.

Ce beau mec je m’en souvenais parfaitement : en 2004, lors de mon arrestation et de ma garde à vue à l’hôtel de police de Versailles, je l’avais aperçu dans le bureau de la PJ en train de trifouiller un dossier. Que faisait-il dans ce restaurant ce soir-là ? Était-elle de mèche avec lui ? Savait-elle que c’était un flic ? Ou étais-je tout simplement de nouveau suivi par la PJ de Versailles ? La réponse ne tarda pas à venir quand je surpris un regard et une moue assez complice de Myriam dans sa direction, qui voulait dire qu’elle était lasse de m’entreprendre pour rien.

Quelques minutes plus tard, la voyant se lever pour aller aux toilettes, je m’aperçus que le flic faisait de même... C’était chaud pour moi ! Que faire ? Me taire et jouer avec elle en l’abreuvant de fausses informations, qui la mèneraient inmanquablement sur de fausses pistes, maintenant que j’étais sûr qu’elle était un agent de la PJ de Versailles ? C’était, me paraissait-il, la meilleure option. Je lui ferais perdre son temps et celui de la PJ, ce qui serait à mourir de rire...

Cela m’énervait mais j’allais devoir lever le pied sur mes activités illicites pendant un moment. Pour moi la liberté comptait plus que l’argent. En

attendant, par où commencer les restrictions ? La réponse ne se fit pas attendre lorsque je vis que Myriam s'intéressait au restaurant où je faisais une grande partie de mes affaires. Fréquenté surtout par des voyous, il était l'endroit idéal pour récolter des renseignements et piéger des trafiquants. C'est en tout cas ce que je pensais et apparemment ce que les flics pensaient aussi, pour y envoyer Myriam en éclaireuse.

Après lui avoir demandé ce qu'elle faisait dans ce lieu pas très fréquentable, je décidai de n'y mettre les pieds que rarement. Mes amis qui le fréquentaient eux aussi assidûment furent mis au courant, de façon que Myriam se retrouve sans suspect à surveiller. Un jour, alors qu'elle en sortait, je la vis entrer dans une voiture où le flic que j'avais vu une fois dîner avec elle l'attendait confortablement.

Une fois à l'intérieur, elle lui sauta dessus et l'embrassa amoureusement sur la bouche, puis après avoir déplacé la voiture de quelques mètres, afin qu'on ne puisse pas les voir du restaurant, ils descendirent et, main dans la main, se rendirent au parc de Versailles pour y manger un morceau, sans se douter un instant que je les avais suivis.

Quelle saloperie, cette fille ! Et moi qui avais cru que ce serpent venimeux m'aimait sincèrement... Quelle mauvaise surprise de voir qu'elle en aimait un autre. Un flic de surcroît !

Mais bon, pas de quoi me lamenter, je devais me faire une raison. D'autant que si je perdais définitivement ma foi en elle ainsi que mes illusions, j'avais maintenant la preuve que j'avais eu raison depuis le début de me méfier d'elle, et aussi que j'étais surveillé par la police.

Pendant quelques jours elle fut absente. Et le jour où elle réapparut, elle vint me saluer à la table où j'étais assis, un sourire sardonique aux lèvres...

– Ça va Gégé ?

J'avais envie de lui dire que non, ça n'allait pas du tout et de lui expliquer pourquoi après lui avoir mis mon poing dans la gueule. Mais Carlos, mon ami, voyant la grosse bourde se profiler à l'horizon, lui répondit à ma place en feignant la plaisanterie :

– Gégé il va très bien quand il te voit...

– C'est vrai ce qu'il dit mon Gégé ? demanda-t-elle, un léger sourire de satisfaction aux lèvres.

– Tu sais bien que oui ! lui répondis-je en grinçant des dents et en songeant en mon for intérieur qu'elle ne perdait rien pour attendre. Mais dis-

moi, que faisais-tu hier après-midi dans une voiture devant la maison de Cécile, rue de l'Ermitage ?

– Moi ? Mais je n'ai jamais été devant la maison de qui que ce soit, ni hier ni jamais. D'ailleurs je ne connais pas personnellement cette Cécile.

Oh la menteuse ! Oh l'effrontée ! Oh la comédienne ! Elle connaissait parfaitement Cécile pour l'avoir vue maintes fois au restaurant de mon ami où elle était barmaid. Elle l'espionnait depuis quelque temps. De plus elle savait parfaitement que c'était l'une de mes maîtresses attitrées, ainsi que l'une de mes revendeuses principales de cannabis et de coke, puisqu'une fois elle avait cherché à en savoir plus sur elle.

Vraiment quel horrible personnage c'était ! Comment pouvait-elle nier l'évidence avec tant d'aplomb ? Carlos et moi l'avions vue postée devant la maison de ma copine pendant plus de deux heures, bien cachée dans une petite Mercedes classe A noire. Et pourtant elle niait énergiquement.

Je décidai de ne plus lui parler. Mais voulant se faire pardonner ses mensonges, elle vint sonner chez moi un soir à 22 heures, alors que j'étais en pleine lecture :

– Salut Gégé, ta meuf n'est pas là ?

– Non, elle est chez ses parents.

– Super ! Tu peux m'ouvrir alors, j'ai un problème urgent que tu es le seul à pouvoir résoudre... Mais d'abord, puis-je utiliser ta salle de bains ? Mon chauffe-eau est en panne.

J'acceptai, histoire de voir quelle idée elle avait en tête cette fois-ci. Peut-être avait-elle l'intention de poser des micros, allez savoir ! Donc je me devais de la surveiller étroitement.

Une fois savonnée, rincée, frictionnée, parfumée, elle me rejoignit dans mon alcôve, après avoir éteint toutes les lumières, s'engouffra prestement dans mon lit, et me prenant fougueusement le pénis sans me demander mon avis elle me fit une fellation comme jamais encore on me l'avait faite, histoire de me mettre en appétit.

Après plus d'une heure de préliminaires, réalisant que j'étais en train de faire une belle connerie, je repris soudain le contrôle de moi-même, et bien que je n'aie eu qu'une envie, la pénétrer brutalement, je me détachai d'elle brusquement et lui intimai l'ordre de s'en aller *illico presto*...

– Mais enfin, Gégé ! Pourquoi refuses-tu de prendre du plaisir avec moi ? Ça ne mange pas de pain une partie de jambes en l'air, et c'est si bon !

– Écoute-moi bien salope, je t'ai déjà dit que ce n'était pas la peine d'insister avec moi, alors dégage au plus vite et ne reviens plus jamais ici, compris ?

Elle ne revint pas pendant quelque temps. Jusqu'au jour où, me croyant dans un meilleur état d'esprit que la fois précédente, elle remit ça, cette effrontée. Et avec un culot hors du commun !

Curieux de voir ce qu'elle me voulait encore, je la fis monter. Elle monta. En ouvrant ma porte j'eus un sursaut en la voyant : Myriam était maquillée et habillée comme si elle se rendait à un concours de Miss Univers.

– Ouah ! tu vas où comme ça ? En discothèque ? Tu es invitée à une fête ? Tu vas à un concours de beauté ?

– Non, rien de tout cela ! Je viens juste te demander si je peux prendre un bain chez toi ce soir car mon chauffe-eau ne marche pas.

– Bien sûr ! fis-je sans la moindre arrière-pensée. Tu sais que tu es la bienvenue chez moi quand ma concubine est absente. Mais attention, je ne veux pas d'histoire de cul avec toi, que ce soit bien enregistré dans ta tête.

– Promis ! Juré !

Ceci dit, elle se rendit dans la salle de bains et resta dans la baignoire pendant plus d'une heure...

Son bain terminé, elle vint me voir dans ma chambre, habillée d'une nuisette en voile transparent, alors que j'étais occupé à lire :

– Je peux entrer ? demanda-t-elle d'un air de sainte-nitouche.

– Oui, mais pas dans cette tenue ! Tu cherches quoi, là ?

– À me blottir dans tes bras, c'est tout.

– Non, non et non ! Il n'en est pas question ! Je savais que tu cherchais quelque chose...

– Allez Gégé, sois gentil, quoi ! J'ai juste besoin d'un peu de tendresse, c'est tout. Rien de plus. Je sais bien que tu ne veux pas de relations sexuelles avec moi. Pourquoi ? Je ne sais toujours pas, mais me serrer dans tes bras tu pourrais, non ?

– Je te l'ai déjà dit, tu es trop jeune pour moi. Imagine que je tombe amoureux, que vas-tu faire après ? Me mettre une laisse autour du cou et faire de moi ton toutou ?

– Mais non ! Ce sera plutôt toi qui me mettras la laisse autour du cou et qui me passeras les menottes.

– Ouais... C'est ce que vous dites toutes, mais dès que vous avez

l'occasion de mettre votre mec à genoux, d'en faire une descente de lit, vous le faites sans le moindre état d'âme et sans crier gare.

– Pff... N'importe quoi ! Et que ferais-je d'un petit chien à mes pieds ? Tu crois que ce serait un trophée pour une fille comme moi ? Non, moi j'ai besoin d'un homme, un vrai. Pas d'un eunuque ! Ou d'une lopette. Si je suis venue c'est parce que j'ai envie de te prouver que je te veux à moi pour toujours et tel que tu es. Chez toi il n'y a rien à changer, j'en suis consciente et je l'ai compris le jour même où je t'ai connu. C'est ce qui m'a incitée à jeter mon dévolu sur toi.

– Mais c'est quoi tout ce cinéma, une demande en mariage ou quoi ?

– C'est un peu ça, tu as vu juste.

– Mais t'es pas bien non ? Tu vas me dire que c'est ce qu'il te manque dans la vie pour être heureuse ?

– Le mariage oui... Rien d'autre. Tu vois je suis raisonnable, je n'exige même pas d'enfant.

– Il ne manquerait plus que ça ! Un enfant avec un homme de cinquante ans ton aîné, ce serait ridicule, non ? Mais ne suis-je pas en train de rêver ? Tu es bien là, dans ma chambre à coucher, presque nue, à me demander en mariage ?

– C'est ça ! Et à genoux si tu me le demandes.

Je la regardais. Et en m'illusionnant, je songeai qu'après tout ce serait peut-être une bonne chose d'épouser une fille pareille. Elle semblait tellement vouloir me rendre heureux, me câliner, m'apporter le bonheur, celui qu'aurait connu Adam et Ève, Tristan et Yseult ou encore Roméo et Juliette. Tout compte fait, la tentation d'en faire ma femme grandissait en moi.

Pourtant s'il y avait au bout de cette tentation un « pour » qui me faisait voir la vie en rose, il y avait aussi un « contre » qui lui me la faisait voir plutôt lugubre. Et au lieu de voir en elle une petite chienne docile, soumise et n'attendant de moi que des caresses, je voyais plutôt une chatte essayant de s'insinuer dans ma vie le premier jour à grand renfort de ronronnements, de frottements et de miaulements pour me mettre en confiance, et qui le lendemain montrerait ses griffes et ses dents pointues, et le surlendemain, fatiguée de toutes ces simagrées, se transformerait en tigresse prête à me croquer...

– C'est bon, tu commences à m'emmerder avec tes conneries ! m'écriai-je soudain, lassé de tergiverser et de tourner autour du pot.

Cette fois il n'y eut ni préliminaires, ni érection, ni orgasme, fût-il spirituel ou sexuel : je la renvovai chez elle comme une malpropre.

Vexée, elle disparut sans demander son reste, et ne réapparut pas pendant quelque temps, jusqu'au jour où elle m'appela de nouveau :

– Gégé, j'ai besoin de toi. Accorde-moi quelques instants s'il te plaît, il s'agit d'une affaire sérieuse où il y a beaucoup d'argent à prendre pour toi.

Que pouvait-elle avoir comme affaire sérieuse, cette gueuse, à part envoyer en prison les quelques trafiquants qui lui faisaient confiance ? Allez savoir ! Mais bon, moi quand on me parle d'argent, ce n'est pas comme quand on me parle sentiments, je ne fais pas la sourde oreille. Et donc de l'autoriser à venir chez moi, brièvement et sans avoir en tête le prétexte d'un bain.

– Voilà Gégé, je suis venue te proposer de garder chez toi des sacs Vuitton et d'autres produits de maroquinerie de grandes marques. Tu peux les vendre au prix que tu veux, moi je veux juste 10 % du prix.

L'affaire était belle. Mais pour être sûr qu'elle n'essayait pas de me faire tomber dans un piège, j'exigeai un papier signé de sa main dans lequel elle reconnaissait avoir déposé ces marchandises chez moi. Ce qu'elle fit volontiers.

– Comment as-tu obtenu tout cela ? lui demandai-je tout de même.

– J'ai presque tout acheté avec de fausses cartes de crédit, me répondit-elle, en arborant un large sourire de satisfaction aux lèvres. Le reste je l'ai volé dans des grands magasins de luxe.

Ah bon ! Voilà que la demoiselle découvrait un pan de ses activités, plutôt avec fierté. Nous nous mîmes d'accord sur le prix de chacun des objets et deux semaines plus tard, ayant tout vendu, je la payais rubis sur l'ongle. Une belle somme il faut le dire.

Un mois plus tard elle revint avec une bonne centaine de parfums de grandes marques, qu'elle voulait vendre à 30 % de leur prix. Pour moi l'affaire était belle, les parfums se revendant plus facilement que les sacs Vuitton, les foulards Hermès et la maroquinerie de luxe.

Une fois de plus je vendis tout en une semaine et lui donnai son argent.

Les affaires étant trop belles, je me demandais quand même ce que cela cachait. Venant d'une opportuniste pareille, je pouvais m'attendre à tout... Mais là, vraiment, je ne voyais pas l'intérêt d'un piège, pour l'instant en tout cas, car en cas d'arrestation pour recel de produits obtenus par le biais de

malversations, je l'aurais accusée d'être l'initiatrice de ce commerce, et ses amis policiers auraient été obligés de l'incarcérer elle aussi.

La dernière fois qu'elle vint me voir, c'était pour me proposer des bijoux de grande valeur.

– Tiens Gégé, je te laisse ce sac plein de bijoux, me dit-elle, en toute confiance. Vends-les et paie-moi quand tu auras tout vendu. D'accord ?

– D'accord.

– Mais j'aimerais être sûre qu'ils sont vraiment à l'abri chez toi, tu as une cache secrète ?

– Oui bien sûr ! répondis-je naïvement.

Et de lui montrer fièrement ma cache, sans penser un instant que le piège qu'elle m'avait tendu, c'était ça...

– Super Gégé ! Me voilà tranquille...

Étant la seule au monde à connaître cet endroit, elle pouvait ! Sauf que moi, après avoir réalisé l'erreur que j'avais faite, je ne l'étais plus...

Trois mois plus tard je lui donnai l'argent des ventes.

Dix-huit mois avaient passé depuis que nous avons fait connaissance. Et voyant que du côté de mon business de cocaïne et du côté du cœur elle n'arrivait pas à me coincer, elle déménagea et partit ailleurs à la chasse aux trafiquants...

Je me croyais définitivement débarrassé de Myriam, quand je reçus un appel téléphonique provenant de France. Je me trouvais alors en Espagne, à Torremolinos où j'avais un pied-à-terre que je venais d'hériter de mes parents.

Curieux de savoir ce qu'elle avait encore à me dire, je décrochai.

– Gégé, murmura-t-elle, je ne peux pas te parler plus fort parce que je me trouve dans la maison d'une amie qui m'a invitée à passer quelque temps chez elle. Je m'amuse bien et les gens sont sympas, mais je ne fais que penser à toi, jour et nuit. Voilà... Ta présence me manque si cruellement, et je t'aime si fort que je n'ai pas pu résister à la tentation de t'appeler pour te le dire.

– Qu'est-ce que tu veux que cela me fasse que tu m'aimes ou pas ? lui répondis-je froidement. Tu n'en as pas marre de me courir après pour essayer de me mettre en cage ? Maintenant que je suis convaincu que tu bosses pour les flics, je suis doublement méfiant avec toi. Donc tu perds ton temps à essayer par tous les moyens de me faire tomber, jamais je ne te donnerai l'occasion de me prendre en défaut.

– Gégé, déconne pas... Je t'aime vraiment !

Sur ce, elle éclata en sanglots.

Je n'en revenais pas ! C'était la première fois que je l'entendais pleurer, cette orgueilleuse. Mais une bonne crise de larmes était tout à fait ce qu'il fallait à cette teigne.

– Et alors ? Que puis-je faire pour toi ?

– Viens me chercher à Montpellier. Je m'ennuie à mourir ici sans toi.

– Écoute Myriam, pour l'instant je ne peux pas. Je suis trop occupé par mes affaires pour laisser tout tomber, tu comprends ?

– Mais arrête Gégé, je suis sérieuse quand je te dis que je t'aime à la folie !

– Ça ne m'étonne pas venant d'une folle... Mais bon, pour l'instant je te le répète, je ne peux pas venir te voir en France. Tu n'as qu'à venir, toi !

– OK je viens ! Mais ne me fais pas faux bond, tu m'attends vraiment !

– Je t'attendrai oui, lui répondis-je, sur un ton peu enthousiaste. Mais ne te presse pas, j'ai tout mon temps tu sais.

On était au milieu du mois de novembre. Deux semaines venaient de s'écouler, lorsqu'un matin j'eus la surprise de la voir débarquer chez moi.

Étonnée de me voir seul dans mon lit, une barbe hirsute, les yeux cernés, triste comme un chien battu, elle lâcha, hostile :

– Tiens, monsieur a dormi tout seul cette nuit !

Jamais, elle n'avait été aussi belle que ce jour-là ! Mais pourquoi était-elle venue ? Pour m'espionner de nouveau ? Pour encore une fois me pourrir la vie ? Ou pour obtenir de moi la séance de jambes en l'air que je lui avais toujours refusée ?

À quels risques m'exposais-je alors qu'on était en Espagne ? Qu'elle pose des micros ? Qu'elle me pose des questions sur mes avoirs dans ce pays ? Qu'elle fouille dans mes tiroirs à la recherche de papiers compromettants ? Une perte de temps : je ne gardais rien chez moi qui puisse me mettre en difficulté. Alors que me restait-il à faire, sinon la mettre dans mon lit ?... Après deux mois d'abstinence sexuelle, j'en avais une envie folle. Après tout elle semblait être là pour ça. Alors que la fête commence ! me dis-je.

À peine débarquée elle se mit à déambuler de long et en large presque nue dans mon appartement, s'arrêtant parfois pour prendre des poses lascives. J'évitais de lui montrer mon impatience pour lui laisser l'initiative du départ de « feu ».

Pour la première fois, le séducteur doublé d'un excellent bonimenteur que

j'étais ne trouvait pas ses marques. Et elle, la grande affabulatrice devant l'Éternel, n'était curieusement pas très offensive. La seule chose que je pouvais faire pour l'instant était d'entrer pleinement dans cette partie de poker menteur. Mon égoïsme, mon sexisme, ma misogynie, l'écart d'âge entre nous, tout cela n'était pas important pour elle.

– Allez, prends-moi tout de suite, sauvagement ! Montre-moi que tu es un vrai mec ! Je veux que tu prennes du plaisir avec moi. Je veux que tu goûtes à ma chair. Que tu prennes ce qui te revient de droit. Tout mon corps est à ta disposition, fais-en ce que tu veux !

La prenant par la main, je la levai de sa chaise et la jetai sur le lit. Après qu'elle se fut « déshabillée » dans l'obscurité à la vitesse de l'éclair, nous nous enlaçâmes, nous nous embrassâmes et nous entrâmes dans un cycle de folies.

Pendant quelques instants, à la lumière de la lampe de chevet, je vis sur son visage une expression de béatitude. Son corps frissonnait d'une jouissance infinie. Tout au long de son extase je l'écoutais, en tressaillant de plaisir, s'exprimer en louanges et onomatopées avec un sourire exquis qui, joint à la sérénité de son regard, me transporta dans un monde enchanté que je n'avais connu que dans mon enfance.

« Mon Dieu, coke ou pas coke, dit-elle, je n'arrive pas à croire qu'un homme m'ait si bien fait l'amour. J'ai enfin trouvé quelqu'un qui m'a fait l'amour comme j'en ai toujours rêvé ! »

Ces éloges flattèrent mon ego, réveillèrent mon orgueil ainsi que ma fierté que j'avais mis depuis longtemps en veilleuse, et ils titillèrent ma virilité. Surtout lorsqu'elle en redemanda.

Le lendemain matin, après de nouvelles roucoulades, je la vis à la lumière du jour et je ressentis comme une déception. C'était donc ça, la star ? Celle qui se vantait d'être la plus belle, la meilleure, la plus sensuelle, la plus sexy des filles... Ses os étaient proéminents et je ne pus m'empêcher de commenter à voix haute ce qui, à mon sens, était une grossière supercherie. Ce qui bien sûr entraîna une réponse cinglante et des remontrances d'un autre temps :

– Tu es un salaud ! Ce que tu me dis là, c'est injuste et méchant ! C'est tout ce que tu as à me dire alors que j'ai été si malheureuse pendant ton absence ? Mais mon vieux, tu es d'une incorrigible naïveté ! Comment as-tu pu croire un instant à mes boniments ? Oui comment as-tu pu croire que je

t'aimais vraiment ? Tu es un vieux renard, mais tu sais quoi, tu as fait ton temps !

Le lendemain matin, nous nous levâmes tous les deux de mauvaise humeur. Myriam alla se préparer un petit déjeuner. Mais en chemin elle se ravisa :

– Décidément tu es un vrai salaud ! Je ne sais pas quel pouvoir tu exerces sur moi, mais apparemment il est puissant, voire surnaturel... En temps normal, je serais déjà très loin avec mes valises, mais là, je n'arrive pas à partir. Je suis comme aimantée à toi, attendant comme une mendicante que tu veuilles bien me faire l'obole de quelques paroles gentilles, ou au moins d'excuses. C'est incroyable !

Tâchant de retrouver sa dignité, sa fierté, elle se passa un mouchoir sur le visage pour essuyer ses larmes, et les mains dans les cheveux pour leur redonner de l'allure, elle me dit :

– Bon, oublions tout cela un instant veux-tu, pour parler de quelque chose de plus important.

À ces mots, je me levai pour la serrer dans mes bras, apaisé et plein d'assurance. Je la menai vers la chambre à coucher, pendant qu'elle, heureuse de me voir la prendre par la main pour la mener à la salle des tortures comme on mène un agneau au sacrifice, s'écria joyeusement :

– Enfin tu redeviens raisonnable ! J'en suis très heureuse !

Après l'avoir embrassée à en perdre haleine et lui avoir fait l'amour sans la moindre peine ni le moindre dégoût, je demeurais allongé sur le lit, stupéfait mais heureux de m'être réconcilié avec elle grâce à une partie de jambes en l'air.

Désormais sûr de l'emprise que j'avais sur elle, je la questionnai d'une voix caressante :

– As-tu songé qu'un jour viendra où je me lasserai de toi ?

– Oui. Mais il faudra bien que tu restes avec moi.

– Peut-être, mais si on reste trop longtemps ensemble, ce sera toi qui exigeras que je me défasse de toi.

– Non, je te veux éternellement ici et dans l'au-delà, pour moi toute seule !

– C'est impossible. Bientôt, je serai trop vieux pour toi. Tu te lasseras de moi inévitablement. Je n'ai plus l'énergie d'un jeune homme, ni les mêmes envies sexuelles. Qu'est-ce qui peut justifier ton intérêt pour moi et te donner envie d'une vraie liaison amoureuse ?

– Mais l’amour mon Gégé, tu le sais bien ! Un amour très fort que j’éprouve pour toi malgré ton âge et ta situation. Peu m’importe que tu sois un voyou de grand renom, un repris de justice, je te veux dans mon lit et dans mon cœur, voilà tout ! Est-ce trop te demander ?

– Je le pense oui, et je le répète, à cause de mon âge.

– Gégé, il faut me croire quand je te dis que tes défauts, j’en ai rien à foutre. On en a tous ! Peut-être pas les mêmes mais on en a.

Cette fille était incroyable. Elle avait un talent hors du commun pour revigorer et faire revivre un moribond. Elle reprit :

– Tout cela est bien beau mais une mise au point s’impose mon chéri. C’est ce qui te vaut ma visite. J’étais tellement désespérée quand j’ai appris que tu avais repris ta relation avec ton ex que j’ai failli en mourir... Gégé, on va devoir passer aux choses sérieuses maintenant. J’ai une proposition très intéressante à te faire.

– Je t’écoute.

– Voilà, pour être franche, si je suis ici aujourd’hui, c’est aussi parce que depuis le début j’ai senti en toi un homme déterminé, courageux et pragmatique, en bref l’homme de la situation. Tu dois savoir que j’ai un père millionnaire qui vit en Californie dans un palais qui vaut environ 50 millions de dollars.

– Ce père vois-tu, depuis mon enfance, je l’ai aimé à la folie, au-delà même... Au point que lorsque ma mère l’a quitté pour aller s’installer en France, j’ai fini par accepter de la remplacer dans son lit. Mon amour pour lui, contrairement à celui de ma mère, était totalement désintéressé.

– Je m’attendais à tout venant d’une dévergondée comme toi, mais l’inceste, puisque tu sembles avoir été consentante, ne m’était jamais venu à l’esprit. Ton père est le premier responsable de cette horreur. Mais bon c’est ton problème, si jamais cela a été un problème pour toi... Je sais par expérience que, dans ce monde, on peut s’attendre à tout venant des êtres humains. Mais tout de même, l’inceste...

– Bon on ne va pas tricoter ce sujet toute la journée.

– OK, mais si tu aimais tant ton père, pourquoi l’as-tu quitté ?

– Parce que lui ne m’aimait pas autant que moi je l’aimais...

– Ça c’est normal, il y en a toujours un qui aime plus que l’autre.

– Ce n’est pas le vrai problème, tu as raison. Mais moi je n’étais pas prête à partager mon père avec une autre.

- Ah je vois, ton père t’a « trompée » avec une autre...
- Pire que ça : il m’a abandonnée pour une autre, moi qui jusque-là avais été sa muse, son bébé d’amour.
- Ah ça ce n’est pas gentil et pas correct...
- Arrête de te foutre de ma gueule Gégé, je n’apprécie pas !
- Non mais attends, tu ne pensais tout de même pas que ton père allait finir sa vie avec toi ! Qu’il allait t’épouser et fonder un foyer avec toi après t’avoir fait des enfants ?
- Peut-être pas, mais l’amour que je lui portais me faisait oublier tout le reste. Moi je ne voyais que mon bonheur avec lui, c’est tout, et ça me suffisait ! Le reste, je m’en foutais royalement...
- Alors que s’est-il passé lorsqu’il a emmené l’autre à la maison ?
- D’abord j’ai ressenti un sentiment de haine envers cette fille. Elle sentait à plein nez la chercheuse d’or. Avec mon père elle pensait avoir trouvé sa mine, ce qui était vrai vu qu’il est plein aux as. J’ai tout de suite compris que si cette fille splendide arrivait à garder mon père dans son giron et prenait ma place, au bout de quelques années elle le quitterait après l’avoir saigné à vif, jusqu’à sa dernière goutte de sang. Et moi qui suis habituée à vivre dans le luxe je me retrouverais SDF.
- Donc tu as décidé de ne pas le laisser seul entre ses mains et de rester près de lui pour surveiller les opérations et intervenir le jour venu pour éviter la catastrophe, c’est bien ça ?
- C’est ça. Mais ça n’a pas duré longtemps... Chaque jour qui passait, l’animosité entre elle et moi grandissait. Jusqu’au jour où ça a explosé.
- Comment ça, « explosé » ?
- Excédée par son comportement possessif et son hostilité envers moi, j’ai pris un couteau et je l’ai poursuivie dans la maison dans l’intention ferme de la tuer.
- Ça n’a pas marché j’imagine ?
- Non... Mon père est intervenu à temps et devant le danger que je représentais désormais pour elle, il m’a mise à la porte. Incroyable mais vrai ! C’est à ce moment que je me suis rendu compte qu’il ne m’aimait pas autant que je le pensais. J’ai pris l’avion pour Paris avec une carte de crédit que j’avais volée à mon père et je suis allée chez ma mère à Sèvres qui a accepté de m’héberger quelque temps. Pour subsister, j’ai volé des vêtements de luxe dans les grands magasins et des objets d’art chez les antiquaires. Subjugués

par ma beauté, ils ne voyaient même pas que pendant qu'ils m'admiraient moi je les volais. En même temps j'utilisais la carte de mon père pour me payer des trucs Vuitton, Hermès, Dior et d'autres couturiers. Jusqu'au jour où mon père a porté plainte. La PJ de Versailles m'a arrêtée. J'ai fait deux jours de garde à vue et on m'a laissée sortir sans aucune charge.

– Mmm, c'est curieux ça...

– Pourquoi ? Je me suis tout simplement arrangée avec le flic qui m'avait arrêtée pour qu'il me relâche en échange d'un dîner aux chandelles dans le meilleur restaurant de Versailles et d'une partie de jambes en l'air, voilà tout !

– Une partie de jambes en l'air qui est devenue une habitude, car ton flic, Yann, je le connais, et je t'ai vue plusieurs fois dîner avec lui à Versailles.

– N'importe quoi !

– Bon. Que comptes-tu faire maintenant ? Te venger ?

– T'épouser !

– Quoi ? Mais décidément tu es fêlée... quel intérêt as-tu à m'épouser ?

– Celui de présenter à mon père un bel homme de son âge, histoire de lui montrer que je n'ai pas perdu au change.

– Ah ouais, je vois. Tu veux rendre ton père jaloux si je comprends bien ?

– C'est ça ! Je veux faire un pied de nez à mon père et un bras d'honneur à sa maîtresse en t'utilisant, ça te dérange ?

– Pas le moins du monde.

– Alors accepte de m'épouser à Gibraltar.

– Pourquoi Gibraltar ? demandai-je, étonné par ce choix.

– J'aime cet endroit et dans cette ancienne colonie britannique se marier est simple, divorcer aussi d'ailleurs. Mon plan c'est de t'épouser sous le régime de la communauté de biens. Comme ça, le jour où mon père passera l'arme à gauche, on partagera son héritage, si tant est que sa concubine ne lui ait pas tout pris...

– Pourquoi pas ? Mais à condition que les biens à partager soient ceux que ton père laissera derrière lui, pas les miens...

– Pas de problèmes Gégé, tu peux me croire, tu ne seras pas lésé dans cette histoire.

– Bon, on va à Gibraltar quand tu veux pour préparer notre mariage.

– Demain alors !

Le lendemain nous nous rendîmes comme prévu à Gibraltar pour nous

inscrire au bureau des mariages et choisir une date. Nous passâmes une matinée idyllique avec les singes gibraltariens, mes futurs témoins.

En début d'après-midi Myriam me demanda de l'emmener à Tarifa, en Espagne, une plage appréciée par les grands surfeurs du monde. Pourquoi voulait-elle absolument s'y rendre, elle qui n'avait rien d'une surfeuse ? Trouvant cela mystérieux je lui posai la question.

– Mon père était un grand surfeur et nous venions souvent sur cette plage. J'en ai gardé de bons souvenirs. Tu verras, ça te plaira.

Arrivés à Tarifa, après avoir mis sa tablette en marche pour filmer le paysage, elle me demanda de prendre un chemin qui menait vers un vieux village abandonné. Je dois avouer que j'étais légèrement inquiet. Je m'étais rendu compte qu'en fait c'était moi qu'elle filmait. Une fois au village elle me dit de descendre de la voiture et de la suivre.

– Pour aller où ? demandai-je.

– Je veux te montrer quelque chose d'intéressant, me répondit-elle, agacée par ma curiosité.

Au bord de la mer, au bout du village en ruine, elle s'arrêta près d'un puits et me le montra du doigt :

– Tu vois ce puits, en fait c'est un trou qui a été creusé dans la roche par les gardes civils de l'époque franquiste...

– Et alors, qu'est-ce que cela a d'intéressant ? Tu penses que cela peut attirer les touristes ?

– C'est dans ce puits qu'ils jetaient les mecs qui mouraient en garde à vue, ou parfois encore vivants. En fait c'était une sorte de cimetière.

– À cette différence près que les cadavres ressortaient dans la mer en bas.

– Pas du tout, en bas c'est fermé. Les cadavres pourrissent sans espoir d'être jamais retrouvés...

– Pourquoi me racontes-tu cela ?

– Parce qu'un jour peut-être tu auras à en jeter deux dans ce trou...

– Mais tu n'es pas bien ou quoi ?

– Écoute ma proposition avant de décider que je suis folle.

– Je t'écoute.

– Gégé, je suis en train d'assister, impuissante, à la ruine de mon père et à la captation de mon héritage par sa maîtresse qui est une véritable mante religieuse. Peux-tu comprendre ce que je ressens ?

– Oui bien sûr. Mais en quoi cela me regarde ?

– Si tu deviens mon époux cela te regardera, car ce sera notre héritage que cette salope est en train de détourner. Tu saisis ?

– Oui mais ce n'est pas pour autant que j'ai envie d'entrer dans ta combine, tu es trop retorse pour que je puisse te faire confiance...

Et je repris la route sans mot dire. Elle se montra d'une morosité inhabituelle, jusqu'à ce que nous arrivions chez moi.

– Pourrais-tu me dire pourquoi tu as boudé cet après-midi ?

– Je ne boudais pas ! s'exclama-t-elle, c'est toi au contraire qui ne t'abandonnes jamais tout à fait à moi.

– Voilà c'est encore ma faute ! Jamais la tienne ! Tu es trop bien pour avoir tort... Et c'est avec une fille comme toi que je devrais passer le restant de mes jours ? Écoute, très franchement je n'ai plus envie de t'épouser. Alors prends ta valise et rentre en France.

– Je partirai, ne t'inquiète pas, mais pas tout de suite.

Je fus bien forcé de prendre mon mal en patience : elle n'avait aucune intention de me lâcher. À bout d'arguments lors d'une énième prise de bec, elle laissa tomber le masque :

– Espèce de salaud, maintenant ça suffit de tourner autour du pot et de faire toutes ces simagrées ! Alors ou tu m'épouses ou je t'assigne devant les tribunaux pour viol et détournement de mineure.

– N'importe quoi... Tu as 21 ans !

– Détrompe-toi, je n'ai que 17 ans, répondit-elle calmement. Je t'ai menti, voilà tout.

– Mais alors on n'aurait pas pu se marier à Gibraltar ?

– Si, avec une autorisation de mes parents que j'ai dans mon sac...

– Oh là mais tu avais tout prévu toi !

– Eh oui ! Je te tiens par les couilles. Désormais si tu ne fais pas ce que je veux je vais directement chez les flics.

Je savais que le détournement de mineure en Espagne existait mais jusqu'à 16 ans et elle en avait 17. Dès lors elle n'avait aucun moyen de pression sur moi.

– Tu m'as bien comprise ? continua-t-elle.

– Très bien, alors que veux-tu que je fasse à part t'épouser ?

– Tu assassines mon père et sa concubine, puis tu les fais disparaître dans le puits que je t'ai montré.

Nous y voilà, me dis-je, c'était donc ça qu'elle voulait de moi... À coup

sûr son ami policier lui avait parlé de mon passé et ça n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd. Quelle horrible créature ! Que faire, que dire maintenant ? Refuser catégoriquement ou jouer le jeu avec elle histoire de lui tirer les vers du nez ? Le mieux était encore de lui faire croire que j'étais prêt à aller jusqu'au bout de ses délires, et donc d'entrer dans son jeu en lui posant des questions...

– Mais s'agissant de ton père et sa maîtresse, comment comptes-tu faire pour les faire venir en Espagne ? Pour ma part je suis interdit d'entrée aux États-Unis...

– C'est simple, pour attirer mon père en Espagne rien de tel que lui concocter un joli petit mariage : le nôtre ! Et ensuite les inviter à une petite excursion à Tarifa dans le camp abandonné de la Guardia Civil, histoire de sabrer le champagne dans un endroit « spécial »...

– Ensuite ce sera à moi d'agir en leur mettant une balle dans la tête et en jetant les cadavres dans le puits, c'est ça ?

– Tu as oublié un détail d'importance : nous ne serons pas seuls dans l'héritage, donc cela nous posera problème plus tard...

– Ah oui, j'avais oublié que tu avais un petit frère et une sœur... que bien entendu, après le meurtre de ton père et de sa maîtresse, tu me demanderais d'assassiner aussi afin que toute la fortune de ton père nous revienne, c'est bien ça ?

– On ne peut rien te cacher mon Gégé.

– Donc tu ne veux pas partager l'héritage avec ta sœur et ton frère ?

– Je ne peux pas les sentir ces salopards, ils sont tous du côté de mon père. Mais on trouvera bien le moyen de les expédier *ad patres*.

– Pourquoi ne pas faire d'une pierre quatre coups ?

– J'aurais adoré, mais si on les assassine tous en même temps, ça risque de faire un peu trop de morts d'un coup et d'alourdir l'enquête policière qui inévitablement sera ouverte...

– Et toi, bien sûr, tu as cru que j'allais accepter d'exécuter tous ces gens-là, en m'aguichant avec ton cul, ton soi-disant amour pour moi et la fortune de ton père ?

– Quoi ! Tu refuses ? Mais bon sang, as-tu oublié qu'après, avec cette fortune, notre vie ne sera qu'un immense bonheur que nous partagerons ensemble ?

– Je suis sûr qu'au premier interrogatoire des flics, tu leur balanceras tout,

histoire de me faire passer le restant de mes jours en prison !

– Pourquoi dis-tu cela ?

– Parce que j’ai compris que si tu m’avais filmé, ainsi que ma voiture, pendant tout le trajet vers le puits, ce n’était pas pour garder un souvenir de notre séjour ici, mais pour avoir des preuves de mon passage ici. Avec mon casier judiciaire de criminel, quelques séances de pleurs et de comédie venant de toi, on t’aurait crue et on m’aurait envoyé en prison pour une bonne trentaine d’années, le temps que tu puisses fonder une famille avec un nouveau mec...

Elle se mit à jurer qu’elle arriverait quand même à s’emparer de la fortune de son père, pour l’utiliser à bon escient, et certainement mieux que sa maîtresse, sans moi puisque je ne voulais pas me sacrifier à sa cause.

Je lui demandai de prendre la chambre d’amis pour la nuit et de disparaître au petit matin, ce que bien sûr elle refusa.

– Tu ne veux pas me faire l’amour pour la dernière fois, mon chéri, pour changer d’ambiance ? J’ai une envie folle de te caresser, de sentir ton corps contre le mien.

– Quoi ? Tu ne manques pas d’aplomb ! Tu plaisantes j’espère ?... Maintenant que je connais le fond de ta pensée, j’aurais beau faire, je n’y arriverais pas ! Surtout avec la tête de déterrée que tu as au naturel, sans fard et sans tricheries. Si demain tu es encore là, je te massacre !

– Fais-le tout de suite alors, parce que demain je serai encore là !

– Puisque tu le demandes si poliment, prends ça ! Et je la giflai.

– Espèce de salaud, comment oses-tu me frapper ?

– Et toi, comment as-tu pu oser me voler 1 000 euros dans ma table de nuit et fouiller dans mes affaires pour me piquer un carnet de chèques, sale petite voleuse !

– N’importe quoi !

– Je me doutais que tu allais dire ça. Alors les 1 000 euros, tu peux les garder pour payer ton voyage retour en France. Le carnet de chèques, tu peux le garder aussi pour le donner à tes amis policiers. Je n’en ai plus besoin puisque demain je vais le déclarer perdu.

– Merci, c’est gentil...

– Maintenant, n’oublie pas que tu dois déguerpir demain matin à 7 heures, après je ne jure plus de rien quant à ta sécurité.

– Ne t’inquiète pas, j’ai compris. Demain je ne serai plus là, mais attends-

toi à ce que mon ami policier vienne t'arrêter quand tu rentreras en France.

– Ah bon et pour quelle raison ?

– Tu verras bien... Je trouverai quelque chose. Crois-moi Gégé, tu vas regretter ton geste. Jamais personne ne m'avait giflée, tu vas le payer cher, très cher !

– C'est toi qui as du souci à te faire, car quand ton papa apprendra que tu as voulu l'assassiner en faisant miroiter une partie de sa fortune au tueur, la première chose qu'il fera sera de te déshériter. Et le reste de ta famille te tournera le dos.

– Je m'en fous... D'ailleurs ils ne te croiront pas !

– Allez va te coucher, je t'ai assez vue.

Le lendemain matin elle avait quitté mon appartement, à mon grand soulagement car il m'avait été difficile de trouver le sommeil. Je craignais qu'à un moment donné cette folle entre dans ma chambre avec un couteau de cuisine et me l'enfonce dans le ventre.

Quelques semaines plus tard, à mon retour d'Espagne je fus arrêté par la PJ de Versailles. Myriam m'avait balancé comme trafiquant de drogue et avait raconté tout ce qu'elle savait sur moi à son ami Yann, notamment l'endroit où se trouvait ma cache secrète qu'elle seule connaissait pour y avoir planqué ses bijoux un jour. Cette perquisition me coûta plus de 200 000 euros (en cash, coke, cannabis, sans oublier les saisies sur mes comptes). Beau joueur, j'ai ouvert les deux bouteilles de champagne que j'avais dans mon frigo et les ai bues avec les policiers de la PJ.

J'écopai de trois ans de prison, tandis que la demoiselle ne fut pas inquiétée, bien que je l'avais mise nommément en cause.

Aujourd'hui, « Myriam » est une mannequin mondialement connue. Ma vengeance est de raconter son histoire et de laisser planer le suspense sur sa véritable identité, que je dévoilerai peut-être plus tard. Je garde par-devers moi beaucoup d'autres informations sur cette créature qui a cru que sa beauté pouvait acheter le plus horrible des crimes.

Cette ultime aventure et le séjour en prison qui a suivi m'ont servi de leçon : il était plus que temps d'arrêter les conneries et de me retirer pour de bon des « affaires ».

Il ne faut pas croire qu'il n'y a que du bonheur dans la vie d'un voyou, surtout s'il est un homme séduisant. S'il a de l'argent et des femmes faciles, tôt ou tard, il finit par payer cher. Et, grand paradoxe, ce sont d'« honnêtes »

gens qui l'incitent au crime.

Si chaque histoire, belle ou lugubre, doit s'achever par un happy-end, pour moi ce fut, après dix-huit ans de prison pendant lesquels j'ai écrit, de voir mon premier livre classé parmi les meilleures ventes de l'année 2018-2019. Encouragé par ce succès inattendu, j'ai voulu me réinsérer encore plus solidement dans la société, mais aussi me vider le cerveau de tous les mauvais souvenirs qui me hantent.

Puisse mon histoire servir de leçon à tous ceux qui sont fascinés par la drogue.

Table des matières

[CHAPITRE 1](#)

[De Marbella à Paris en passant par Amsterdam...](#)

[CHAPITRE 2](#)

[... jusqu'en prison](#)

[CHAPITRE 3](#)

[Dans le bureau de ma juge](#)

[CHAPITRE 4](#)

[Les frontières de l'extase](#)

[CHAPITRE 5](#)

Les confidences de Zampa

CHAPITRE 6

Mes démêlés avec les femmes

CHAPITRE 7

Les élites pédophiles

CHAPITRE 8

Quand la coke tue

CHAPITRE 9

Quand la coke sert à tuer

CHAPITRE 10

Tous fous de la coke

CHAPITRE 11

Sex & drugs &... disco à Londres

CHAPITRE 12

Embrouilles avec des stars

CHAPITRE 13

Avocats pourris

CHAPITRE 14

En détention à Liancourt

CHAPITRE 15

Retour aux affaires, et à la case prison

-

CHAPITRE 16

Le top-modèle qui voulait que je sois son tueur à gages